UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST OCT 15 1926

MARCELLE TINAYRE

Priscille Séverac

— ROMAN —

SEIZIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1922

Prix : 6 fr. 75 c.

BINDING LIST OCT 15 1926





PRISCILLE SÉVERAC

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

L'AMOUR QUI PLEURE . . . . 1 vol.
AVANT L'AMOUR . . . . 1 —
LE BOUCLIER D'ALEXANDRE . . . . 1 —
LA DOUCEUR DE VIVRE . . . . 1 —
HELLÉ (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . 1 —
LES LAMPES VOILÉES . . . . 1 —
MADELEINE AU MIROIR . . . . 1 —
LA MAISON DU PÉCHÉ . . . . 1 —
NOTES D'UNE VOYAGEUSE EN TURQUIE . . . 1 —
L'OISEAU D'ORAGE . . . . 1 —
L'OMBRE DE L'AMOUR . . . . 1 —
PERSÉPHONE . . . . 1 —
LA RANÇON . . . . 1 —
LA REBELLE . . . . 1 —
LA VEILLÉE DES ARMES (LE DÉPART, AOUT 1914) . . . . 1 —
LA VIE AMOUREUSE DE FRANÇOIS BARBAZANGES . . . . 1 —

UNE JOURNÉE DE PORT-ROYAL, *édition illustrée pour bibliophiles* . . . . 1 vol.

En préparation :

LES ROUTES SECRÈTES.
LE FRUIT DE CENDRES.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

587pr

MARCELLE TINAYRE

PRISCILLE SÉVERAC

200711
19/2

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

—

1922

Il a été tiré de cet ouvrage

SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

tous numérotés.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1922, by CALMANN-LÉVY.

A la mémoire de ma petite amie

OLGA PENIAKOFF

qui passa vingt-deux ans sur la terre,

et qui reste à jamais vivante

au cœur de ceux qui l'aimaient.

M. T.

PRISCILLE SÉVERAC

Les époques troublées comme la nôtre font surgir des illuminés, qu'agitent une inquiétude éternelle et une éternelle espérance. Ils vont par le monde, à la recherche d'un trésor mystique, poursuivant un rêve qui recule devant eux comme l'horizon. Aucune déception ne les décourage. Pour eux, « tout est signe et signe de signe ». Sourds aux raisons de la raison, écoutant au fond de leur âme un commandement impérieux, indifférents à la pauvreté, à la souffrance, à la moquerie, ils supporteraient le martyre, pour défendre ce qu'ils appellent « la vérité ».

Certains ont joué leur rôle dans la tragédie européenne. D'autres demeurent obscurs, comme cette Priscille Séverac que j'ai bien connue.

Elle était infiniment émouvante, par sa beauté morale, son désintéressement, ses vertus évangéliques, son intelligence sans culture et

sans équilibre, dure maîtresse d'un corps maladif. Cette femme, née dans la plus humble condition, vouée aux plus humbles travaux, pleine de sens et de sagesse dans les choses de la vie quotidienne, a passé toute son existence à errer, de maison en maison, cherchant « Celui qui sauvera le monde ». Elle était de la même race qu'Ysabeau, la prophétesse dauphinoise, que les Cévenols de Jean Cavalier, et comme eux, dans les assemblées du Désert, elle se fût levée au chant des psaumes, animée de l'esprit prophétique, pour annoncer la victoire des enfants de Dieu.

Il m'a semblé que cette figure étrange méritait d'être étudiée, et Balzac n'eût pas dédaigné Priscille pour illustrer une de ses admirables études philosophiques.

La vie de Priscille Séverac contient des épisodes qu'il faudrait « arranger » pour les rendre vraisemblables. Celui que j'ai choisi est à peine transposé. J'ai modifié les noms, les lieux, et quelques circonstances du dénouement, par un scrupule de discrétion que l'on comprendra ; mais pour tout le reste, il m'a suffi de regarder, d'entendre, et de traduire la vie. Les romans qu'elle nous propose dépassent par leur fantaisie extraordinaire ceux que nous pourrions imaginer.

M. T.

I

C'était une gare de banlieue, avec des murs de briques souillés d'affiches, des escaliers de fer, des ponts de fer, un passage souterrain que la foule bruyante et fatiguée du dimanche emplissait d'un piétinement de troupeau. La pluie avait cessé. Sur le ballast charbonneux, il y avait encore de grandes flaques qui reflétaient, en morceaux d'argent terni, le morne ciel crépusculaire. Du côté de Paris, la masse grise des nuages se déchirait faiblement contre une bande de clarté sulfureuse, derrière un premier plan d'usines, d'ateliers, de cités ouvrières, couleur de suie et de cendre,

dominé par les cheminées colossales, d'un rouge mort, qui ne fumaient pas.

Le même sentiment de détresse émanait de l'heure équivoque, de l'automne défaillant, du paysage minéral où rien ne restait de la nature que d'affreux petits jardins.

Un peuple, marqué par le travail quotidien, enlaidi par un luxe pauvre, déferlait des profondeurs du passage : familles empêtrées d'enfants et de parapluies mouillés, couples bourgeois guindés dans leurs beaux habits, vieillards qu'on traîne comme des ballots, ménages ouvriers, jeunes gens braillards. La vulgarité des propos s'accordait à la laideur des visages, et la gaieté de tous ces gens tombait, à mesure qu'ils sentaient venir la lassitude et le froid, dans le déclin de la lumière.

On entendit un sifflet lointain, un roulement sourd, et brusquement, le train, caché par la courbe de la voie, apparut, noir et grossissant. Il y eut des clameurs et des bousculades. Les portières s'ouvrirent et les roues patinaient

encore sur les rails, que des gens se ruaient à l'assaut des marchepieds. Des voix crièrent : « Attendez l'arrêt... Laissez descendre !... » mais le flot qui descendait se heurtait au flot montant. Une femme fut projetée hors d'un compartiment de troisième classe, suivie par une valise de toile brune qu'un employé cueillit au vol. Il mit la valise par terre, regarda la femme, haussa les épaules, et commença de courir le long du train, en fermant les portières. Déjà le convoi s'ébranlait.

La femme regarda fuir le feu du fourgon et s'étonna d'être seule, sur le quai qui séparait les deux voies. D'une main, elle rajusta son chapeau de crêpe : de l'autre main, sans lâcher un vieux parapluie déroulé, elle ramassa péniblement sa valise. A dix pas d'elle, une plaque bleue et blanche signalait l'escalier du passage souterrain. Elle regarda cette issue éclairée, ne comprit pas, et se préparait à traverser la voie, directement, quand un homme assez bien vêtu s'approcha d'elle.

— Est-ce que vous seriez la nouvelle bonne

de madame Bridain? dit-il, sans aménité... Une demoiselle Prisci... Prili... qui arrive d'Aubeterre?

— Priscille Séverac... Oui, monsieur, c'est moi... Je ne savais pas être attendue à la gare... Oh! c'est trop de bonté... Je suis confuse...

— Comment vous seriez-vous débrouillée toute seule? Vous alliez vous faire écraser... On ne traverse pas la voie comme ça. Il y a un passage... Vous ne voyez pas l'écriteau?

— L'écriteau?

— La plaque bleue... Là, devant vous!... Là!... Vous ne savez donc pas lire?

— Pardon, monsieur, je sais lire, mais je n'avais pas remarqué... Une plaque bleue?... Oui, je vois... Et il y a un passage... Oh! comme c'est ingénieux!... J'admire, vraiment, j'admire...

L'homme, chétif et renfrogné, avait un profil presque concave, par l'avancée du front et du menton. Il releva le col de son pardessus et bougonna :

— Je m'enrhume... Allons! Dépêchons!

Votre billet?... Donnez-le-moi... Votre malle?... Vous n'avez pas de bulletin?

— Je n'ai pas de malle.

— Une valise alors?... Ah! c'est ça!

— Oh! elle me suffit bien, monsieur.

— Alors, en route!

Et d'un ton moins brutal :

— Je suis monsieur Pouldu, le gendre de vos patrons... La maison n'est pas bien loin. Vous pouvez marcher?

— Oh! certainement, monsieur.

— Si vous êtes fatiguée, je porterai votre valise.

— Je remercie bien monsieur, mais je suis forte...

M. Pouldu considéra le grand corps un peu courbé, la figure osseuse et douce, les cheveux grisonnants sous le crêpe noir du chapeau, et il fit seulement :

— Pff!...

D'un geste autoritaire, il prit la valise.

— Allons!... Pas de ce côté!... A droite!... La sortie est à droite.

Il pensait que cette domestique, venue du fond des Charentes, était bien vieille et semblait bien usée pour faire le service des Bridain ; et il conclut, dans le style qui lui était familier :

— Un peu gourde, mais polie.

Au bas de l'escalier, ils trouvèrent le passage qui sentait l'ammoniaque et le moisi. Priscille marchait auprès de M. Pouldu, et quand un voyageur accourait en sens inverse, elle s'arrêtait, indécise, toujours prête à céder le pas. Un bourdonnement tournait dans sa tête vide. Ses genoux et ses reins lui faisaient mal. Il fallut remonter des marches, et voici qu'à travers un brouillard mêlé de lueurs dansantes, surgirent une place, des arbres, un monument sur un rond-point, des boutiques illuminées, vision merveilleuse, éclipsée soudain par l'apparition d'un tramway jaune à deux voitures, espèce de monstre animé, grinçant, trépidant, fulgurant, qui se dressa devant Priscille, la frôla, faillit l'écraser, et se perdit dans la trouée noire d'une avenue.

— Vous avez eu peur? demanda M. Pouldu.

— Oh! oui, monsieur.

— Il n'y a pas de véhicules comme ça dans votre patelin?

— Dans?

— Votre patelin, votre pays, quoi? votre village...

Il était presque indigné que cette servante ne comprît pas son argot.

— A Aubeterre? Oh! non, monsieur... C'est une petite localité... On y vit simplement... J'ai toujours habité la campagne ou les petites villes, de-ci, de-là, et mon premier voyage est pour ce grand Paris... Quel changement!... J'admire... Oui, j'admire ces ouvrages de l'homme, mais ils ne valent pas ceux du Seigneur... Ainsi, ce tramway, qui ressemble au Léviathan...

— Au quoi?

— Au Léviathan,.. Monsieur doit bien savoir? C'est dans l'Écriture...

— Ah! se dit M. Pouldu, elle est bigote! Elle parle comme un curé...

Aussitôt il conçut un profond dédain pour l'intelligence de Priscille.

Ils suivaient maintenant une rue bordée de jardinets et de villas. Les becs de gaz s'espaçaient à longs intervalles, et Priscille, haletante, la vue tout à fait brouillée, pataugeait dans les flaques d'eau.

— Nous y voilà! dit M. Pouldu.

Il poussa une porte qui éveilla une sonnette, et de la maison à peine visible, une voix féminine cria :

— C'est toi, Léon?

— C'est moi... Éclairez... J'amène votre Priscille...

— Papa va vous ouvrir.

Il y eut un bruit de verrous et de clés. Un homme corpulent, sans faux-col, sortit de la villa sur le petit perron orné de vases en faïence. Il élevait une lampe qui éblouit les yeux hallucinés de Priscille.

— Entrez, ma fille... Vous avez fait un bon voyage?

Et, sans attendre la réponse :

— Tant mieux!... Ça va bien! Ça ira bien!

— Et votre malle?

— Voilà l'objet, dit Pouldu, en brandissant l'humble valise brune.

Le gros homme rentra dans la maison et Priscille, qui suivait la lampe comme une phalène affolée, se trouva tout à coup seule avec lui.

— Asseyez-vous! dit le nouveau maître.

Elle vit une salle à manger chauffée par un poêle « salamandre », éclairée par une lampe suspendue sous un dôme de porcelaine, et meublée dans le style « Henri II » cher aux petits bourgeois. Il y avait des chaises rangées contre le mur. Priscille s'assit près de la porte. Elle serrait son parapluie contre sa jupe. Les choses, autour d'elle, étaient vagues, tremblantes, dans une buée lumineuse.

Une voix, à travers le plafond, cria :

— J'arrive.

La maison de brique et de plâtre était perméable au bruit comme au vent. On entendait gémir les marches d'un escalier sous un pas lourd, et des gens parler d'une façon sourde et confuse.

— Ma femme et ma fille changent de robe, dit M. Bridain qui se chauffait à la salamandre. Elles vont venir.

Priscille le considérait timidement. Il ressemblait à ces maquignons qui courent les foires de campagne et traitent leurs affaires chez l'aubergiste, entre deux bouteilles de vin. Sa figure congestionnée tombait en bajoues; ses yeux crapaudins étaient striés de fibrilles rouges et sa moustache, encore noire, paraissait humide, comme après un bon repas. Avec sa grande taille, ses épaules énormes, son ventre saillant, M. Bridain représentait bien ce type d'homme exclusivement occupé de la vie matérielle, qui, récemment sorti du peuple, conserve la vénération de l'ouvrier pour la nourriture abondante, considérée comme le signe essentiel de la richesse et la condition première d'une bonne santé. Ce n'était pas l'air vif et le soleil cru qui avaient coloré sa face apoplectique, mais l'abus des vins et des viandes, si dangereux quand l'homme de cinquante ans s'assoupit dans une indolence séden-

taire. M. Bridain portait sa sentence de mort inscrite dans ses yeux sanguinolents. Il le savait, sans y croire. Les avertissements du médecin étaient moins puissants sur son imagination que les délices coutumières de la gourmandise.

La porte se rouvrit et Priscille se leva si brusquement qu'elle lâcha son parapluie. Elle avait conscience de sa maladresse, accrue par l'excitation nerveuse du voyage et la dépression qui commençait. Des larmes lui vinrent aux yeux. Elle ramassa le parapluie en murmurant des excuses. Madame Bridain l'interrompit :

— Ça n'a pas d'importance, *Persille*... Mais vous êtes fatiguée, je le vois. Venez dans la cuisine. Vous boirez un bol de bouillon, et puis, je vous montrerai votre chambre.

Elle parlait avec le ton comminatoire des matrones qui exercent une tyrannie affectueuse sur leurs proches, et qui sont persuadées de leur propre infaillibilité, parce que nul, enfant ou mari, n'oserait les contredire. Exactement assortie à M. Bridain par la corpulence et la

couleur, comme il arrive aux vieux époux qui vivent dans le même milieu et suivent le même régime, cette ancienne belle femme avait, dans sa figure fraîche et commune, des yeux bruns, jolis naguère, et de grosses lèvres qui riaient toujours. De son menton à sa poitrine, trois bourrelets de chair descendaient, vers l'échancrure d'un affreux corsage en pilou. Dépouillée de sa toilette du dimanche, mais encore parée de ses bagues, les cheveux bouffants sur un *crêpon* régulier, madame Bridain était digne de trôner à la caisse d'une boucherie, entre deux carcasses éventrées, derrière une haie de gigots. Et certes, elle apportait, par son aspect, une confirmation à la loi de l'hérédité, car elle était née dans une boucherie de Vincennes, où sa mère et sa grand'mère avaient occupé le comptoir pendant quarante années consécutives.

Elle emmena Priscille à la cuisine et lui fit manger du pain trempé dans un bol de bouillon; puis elle la contraignit à boire un peu de vin.

— Je suis sûre que vous vous sentez mieux,

dit-elle... Aviez-vous déjeuné, à Paris?... Non... Pourquoi?

Priscille baissa la tête... Elle n'osait avouer que Paris l'avait épouvantée et qu'elle ne serait, pour rien au monde, entrée dans un restaurant.

— J'ai acheté un petit pain.

— Un petit pain!... Après une nuit en chemin de fer!... Reprenez encore du bouillon.

— Je remercie Madame, dit Priscille.

Le moindre geste bienveillant faisait vibrer en elle une sensibilité maladive.

— Vous ne serez pas malheureuse chez nous, reprit la grosse femme. Nous ne sommes pas de ces gens qui privent leurs domestiques. Vous mangerez tout comme nous...

— Madame est trop bonne... Pourvu que j'aie du pain et des pommes de terre, je serai contente.

— On dit ça!... fit madame Bridain.

Cette déclaration de sobriété excitait sa méfiance. Elle demanda :

— Vous n'êtes pas malade?

— J'ai été très malade dans ma jeunesse.

C'étaient les nerfs qui me tourmentaient. Quelquefois, j'avais une force de lion; et tout à coup, une faiblesse à tomber... J'ai passé trois ans couchée, comme une paralytique... Maintenant je suis plus forte qu'à vingt ans.

— Hum! fit madame Bridain qui n'était pas convaincue... Quel âge avez-vous, Priscille?

— Quarante-huit ans passés...

— On vous donnerait davantage.

— Je le sais bien.

— Vous avez travaillé chez madame Lamare!

— J'ai remplacé sa cuisinière pendant quinze jours. Avant, j'avais été placée à Saintes, à Jonzac, à Chalais...

— Sans vous fixer?

Les yeux de Priscille s'élargirent, et timidement :

— Le Seigneur, Madame, me met comme un oiseau sur la branche : aujourd'hui là, demain ailleurs... Ma destinée n'est pas de rester longtemps au même endroit, cet endroit fût-il cher à mon cœur. J'ai toujours eu de bons maîtres que j'ai quittés en gardant leur

amitié... Mais il faut que Madame le sache bien : je ne m'appartiens pas à moi-même.

— Et pourquoi donc ?

— Oh ! ce serait bien long et bien difficile à expliquer... Mais Madame peut être tranquille : je ne la laisserai jamais dans l'embarras.

— J'espère que vous resterez longtemps chez moi.

— Le temps que Dieu voudra. C'est lui qui m'a dirigée vers cette maison. Je ne désirais pas m'en aller à Paris, mais j'y devais aller... Madame Lamare m'en a fourni les moyens, au jour marqué.

De ces paroles précipitées et confuses, madame Bridain retenait seulement ceci : Priscille, cette « perle » — un peu *originale*, avait écrit madame Lamare — mais honnête, vaillante, douce et très peu coûteuse, Priscille était dévote, d'une dévotion exaltée qui pourrait choquer M. Pouldu.

— Eh bien, ma fille, je respecterai vos sentiments. Vous irez à la messe et vous ferez maigre le vendredi ; mais quant à nous,

sachez-le, nous ne fréquentons pas les églises. Monsieur Pouldu, mon gendre, n'aime pas beaucoup les curés... Enfin, chacun est libre!

Priscille se leva :

— Je suis née dans la religion protestante, Madame, et je n'ai pas besoin d'un culte extérieur. L'Écriture me suffit.

Il y eut un silence. Madame Bridain ne savait rien du protestantisme, sinon que les prêtres de cette religion portent le vêtement civil et peuvent se marier.

Elle reprit :

— C'est votre affaire... Il y a une autre question plus importante et que je veux traiter tout de suite avec vous, parce que je crains les malentendus...

— Une question?

— Celle de vos gages...

— Mais, fit Priscille qui se troublait, madame Lamare qui m'a recommandée à Madame, n'a-t-elle pas fixé elle-même mes gages?... Il s'agissait de... de... quarante francs...

Madame Bridain respira :

— En effet, dit-elle... Quarante francs... Nous sommes d'accord ?

— Oui, Madame...

— C'est ce que vous avez demandé... Je ne dis pas que plus tard...

— Je ne souhaite aucune augmentation, dit Priscille. Que j'aie le nécessaire et rien de plus, telle est la volonté de Dieu. Et si je suis venue ici, Madame, c'est pour accomplir une tâche et non pour amasser de l'argent.

Madame Bridain, les mains croisées sur sa vaste ceinture, écoutait ce langage extraordinaire qui renversait toutes ses idées sur la mentalité des domestiques, et la figure de Priscille lui semblait, maintenant, aussi bizarre que ses discours. Les traits, plutôt agréables, étaient abîmés par le desséchement des muscles et les rides profondes de la peau ; le cou, au-dessus d'un modeste col blanc, se révélait décharné ; la bouche, très mobile, au sourire mélancolique, découvrait, en parlant, une denture irrégulière et jaune ; mais les yeux étaient incomparables : grands, un peu enfoncés, ils

avaient la transparence d'un cristal bleu où scintillerait une lumière intérieure, comme une âme vivante et visible. Les palpitations fréquentes des cils faisaient trembler cette lumière bleue qui eût été presque intolérable dans sa fixité. Madame Bridain, fermée à toute sensation fine, éprouva cependant une surprise mêlée d'inquiétude, sous ce regard qui brillait et s'éteignait au vent d'une pensée inconnue.

— Prenez la lampe à essence qui est sur le buffet... Je vais vous montrer votre chambre... Pour ce soir, vous ne ferez pas de service et vous vous coucherez immédiatement. Demain à sept heures, vous descendrez...

— Aux ordres de Madame, dit respectueusement la servante.

Elle percevait le froid léger qui avait passé entre elle et sa maîtresse. Tenant d'une main sa valise, de l'autre main sa petite lampe, elle monta l'escalier derrière madame Bridain. Au second étage, sous le pignon même du toit, il y avait une chambre mansardée, la classique

« chambre de bonne », sans cheminée, sans armoire, meublée d'une table et d'un lit en fer.

— Vous serez bien couchée, dit madame Bridain, qui retrouva tout à coup sa bienveillance. Si vous avez froid, je vous donnerai un couvre-pied supplémentaire... Donc, *Parsille*...

— *Priscille*, Madame !

— Donc, *Précille*, ne vous gênez pas avec nous. Demandez... Et maintenant, il faut dormir... Bonne nuit !

— Bonne nuit, Madame !

Priscille, quand elle fut seule, ouvrit sa valise. Elle en tira quelques vêtements râpés, une paire de chaussures, un livre noir.

Les vêtements furent accrochés à des clous plantés dans le mur ; les chaussures se dissimulèrent sous le lit ; il ne resta plus dans la valise qu'un peu de linge.

Tout ce que Priscille Séverac possédait en ce monde, était là, et jamais elle n'avait possédé plus de choses. Elle était allée de maison

en maison, légère et joyeuse de sa pauvreté volontaire, riche du secret qu'elle portait en son cœur et consolée de toutes les peines par sa vieille bible noire. Bien qu'elle fût recrue de fatigue, ce soir-là, avant de se coucher, elle s'assit auprès de la table, et sous la clignotante lueur, elle lut l'histoire de Joseph, esclave chez l'étranger, dans la terre d'Égypte et la maison de servitude.

II

Priscille était née dans un village des Charentes, sur la lisière de l'Angoumois. Son père se nommait Samuel Séverac. Il possédait une maison et quelques terres, qu'il travaillait lui-même avec ses nombreux enfants. Il est dit dans la Bible : « Que ta femme soit dans le secret de ta maison comme une vigne fertile ! Que tes enfants soient autour de ta table comme de jeunes plants d'olivier ! » Pour Samuel Séverac, cette parole s'était accomplie.

Dans les vieilles familles protestantes qui vécurent refermées sur elles-mêmes pendant les temps de persécution, l'autorité du père

est restée grande. Il gouverne son foyer selon l'esprit de la Bible, comme un prêtre et comme un roi. Samuel Séverac, simple paysan, était un homme d'un caractère antique, qui régnait véritablement sur sa femme, ses cinq filles et ses quatre fils. Dur pour lui-même et pour les autres, hospitalier, véridique, inflexible quand il défendait son droit, il tirait de l'Ancien Testament toutes ses idées morales et toutes ses règles de vie. Le Livre des livres, dont il lisait chaque soir une page, à voix haute, était son code et son recours. Et le Dieu qu'il servait était bien celui de Jacob et de Moïse, un Juge implacable, toujours irrité, qui suscite des prophètes contre les rois prévaricateurs et suspend d'épouvantables calamités sur les hommes. Samuel Séverac révérait ce Dieu terrible, auquel il parlait directement dans la prière, en l'appelant : « Toi, Éternel ! »

A l'ombre de ce juste, Priscille avait grandi, dernière brebis du troupeau, aussi chère au vieux Samuel que Benjamin au vieux Jacob.

Sa mère, épuisée de fécondité, n'avait pu la porter jusqu'au terme et la nourrir de son lait, comme ses autres enfants, et la petite, allaitée par une chèvre, était restée fort délicate. Trois fois, diverses maladies la mirent en péril de mort. Jusqu'à dix ans, elle ne put guère fréquenter l'école et son père lui apprit à lire lui-même, dans la bible noire qu'il aimait tant. Priscille, selon ses forces, aidait sa mère au ménage et, dans le pré voisin de la maison, elle gardait les vaches en tricotant ces gros bas bleus que portent les paysannes. Le mouvement de ses doigts laissait sa pensée flottante et libre comme les nuages du ciel. Elle rêvait... Que savait-elle de l'univers, la petite Priscille? Elle se représentait le monde et l'histoire du monde à travers le livre saint. Ces grandes figures que le génie hébreu emprunte à la poésie orientale, le poème de la tente, du désert, des troupeaux errants, les autels dressés sur les hauts lieux, les vallées odorantes de lys, les saules penchés sur le fleuve de Babylone, Priscille traduisait

toutes ces images en images modernes et familières et, comme les artistes du moyen âge, elle replaçait les drames bibliques dans le paysage français. Une femme auprès d'un puits, parlant à un vieillard, c'était Rébecca devant Eliézer; une moissonneuse endormie, c'était Ruth la Moabite; l'ânesse grise de la ferme rappelait la monture de Balaam; et quand les corbeaux volaient sur les labours d'automne, Priscille songeait au corbeau du prophète Élie. Une faculté poétique qui ne trouvait pas d'expression orale, était dans cette enfant sensible et silencieuse. Samuel Séverac, à son lit de mort, après avoir béni tous ses enfants, donna une bénédiction particulière à Priscille, et lui légua la vieille bible noire qui aurait dû appartenir au fils aîné. Priscille avait alors treize ans. Comme à son père, le Livre saint lui tint lieu de maître et d'école. Il lui enseigna des idées et des mots qui n'étaient pas du langage courant. Elle lui emprunta un vocabulaire qu'elle accommoda singulièrement à son usage. Peut-être, dans

un autre milieu, quelqu'un se fût-il trouvé pour observer cette fille, deviner les puissances cachées de cette intelligence, la cultiver, l'équilibrer ; mais Priscille, au village, après la mort de son père, était une énigme dont personne ne cherchait le mot. Elle perdit sa mère trois ans plus tard et s'en fut demeurer chez son beau-frère, menuisier à Saintes. Là, elle fit son apprentissage de repasseuse. Bientôt, ne pouvant rester debout sans fatigue et supporter l'odeur du charbon, elle abandonna ce métier pour entrer au service d'une dame. Soudain, sa faible santé chancela. Des maux inconnus l'assaillirent, comme une possession démoniaque. Elle fut presque aveugle pendant un an, puis elle se coucha, les membres perclus, et dut être transportée dans un hôpital. Son martyre dura dix années. Elle était un objet de curiosité pour les médecins qui voulaient tous essayer des remèdes sur elle. Mais la maladie multiforme cessa, brusquement, comme elle était venue.

— Dieu, — déclara Priscille au médecin, —

m'a forgée dans la souffrance, comme le fer dans le feu. Me voilà prête à servir ses desseins dont j'ai eu la révélation...

Le docteur sourit, sans répondre. Comme le beau-frère de Priscille l'interrogeait, il dit tout bas :

— ... Aucun danger... absolument inoffensive... Cependant, suivez-la de près... C'est une créature sans défense...

Et la seconde vie de Priscille commença.

III

Le séjour que Priscille Séverac faisait chez les Bridain n'était qu'un épisode de cette vie changeante et mouvante où le rêve conduisait l'action. C'était, à la croisée des chemins, une halte.

Dès le début, elle montra une douceur, une patience, un esprit d'abnégation qui étonnèrent ses nouveaux maîtres. Tant de qualités compensaient bien certaines bizarreries de caractère et une regrettable propension à briser les verres et la vaisselle. La nerveuse Priscille avait des moments de distraction où elle perdait à demi le sentiment des réalités. Son âme voyageait dans un monde surnaturel, pendant

que ses mains posaient les assiettes de travers sur l'extrême bord de la table. Alors, on pouvait bien lui demander tel objet qu'elle maniait quotidiennement ! Elle ouvrait ses grands yeux de rêveuse éveillée, et d'un air confus :

— Je ne connais pas... Je n'ai pas remarqué... Que Madame me pardonne! J'ai si peu de mémoire pour ces choses-là !...

— Oui, vous vivez dans la lune!...

Quand le désastre était considérable, madame Bridain éclatait en imprécations, et Priscille, transie, courbée, lamentable, proposait la seule réparation qui fût en son pouvoir :

— Madame voudra bien se payer sur mes gages.

Ses pauvres gages ! Madame Bridain ne dédaignait aucun profit, mais elle savait quelles sont les prétentions des domestiques d'après-guerre, et quelle économie représentait le service de Priscille... Elle répondait brutalement :

— Ce serait mon droit, et il ne vous resterait rien du tout, ce mois-ci...

Et le mois écoulé, elle ne retranchait rien au

salaire de la servante qui se confondait en gratitude.

Bien que les Bridain fussent les maîtres et Priscille la domestique, elle échappait à leur familiarité et ne permettait sur elle aucune prise. Elle avait, dans toutes ses manières, la dignité instinctive des paysans. Les gens de la terre sont, à leur façon, des aristocrates ; ils possèdent une tradition de politesse cérémonieuse qui contraste avec le débraillé du bas peuple citadin. Priscille servait et n'était pas servile, car il y avait dans sa tenue, dans son langage, une noblesse qui gênait les Bridain. Ils s'irritaient de la sentir si loin d'eux. Quelquefois, elle parlait, sur un mode sibyllin, d'une « mission » qu'elle avait reçue, d'un « message » qu'elle devait porter à un certain destinataire, lorsque sonnerait « l'heure marquée par le Maître ». Ces discours, mêlés d'allusions aux malheurs d'un peuple élu, « dont Israël n'est que la figure », n'avaient point de sens pour les Bridain. Ils supposaient que toutes les dévotes protestantes employaient ce pathos

mystique, et selon leur humeur, ils souriaient ou se moquaient; mais ce qui était particulier à Priscille, dans ce qu'ils appelaient des « extravagances », ils ne pouvaient le définir. Ils disaient, en parlant d'elle : « Notre phénomène... » ou « Cette toquée ». Leur curiosité n'allait pas plus loin, parce qu'ils ne pressentaient aucun secret du genre comique ou scandaleux, dans le passé de la pauvre fille, et que les secrets de cet ordre seulement excitaient leur curiosité.

Malgré les vertus de Priscille, madame Bridain n'était pas sans regrets. Au lieu d'un « phénomène », elle aurait voulu posséder chez elle un être bien connu, sans mystère, la « bonne » du type banal qui, dans les petits ménages bourgeois, est presque un membre de la famille. Elle et ses « patrons » parlent le même langage. On l'emmène au cinéma. Elle est pour Madame une compagne un peu inférieure et, au besoin, une confidente. Mais Priscille, qui prodiguait ses soins et son dévouement, qui travaillait au delà de ses forces,

cuisinait, lavait, repassait, cousait, avec un souci tout campagnard d'économie, sans quitter jamais la maison, Priscille vivait chez les Bridain; elle ne vivait pas de leur vie.

Un jour, madame Bridain, par besoin d'expansion, lui raconta toute l'histoire de la famille; comment elle avait épousé M. Bridain, comptable aux Établissements Lavallée — dans ce temps-là, elle n'avait pas de domestique et pourtant le ménage était bien tenu! — comment ils avaient travaillé toute leur jeunesse, et réalisé, dans leur âge mûr, le rêve de leurs pareils : posséder une maison et un jardin, s'y retirer, après le mariage de l'enfant unique, vieillir doucement, sans rien faire et sans dépenser leurs revenus...

Priscille, absorbée dans un songe éternel, écoutait, les yeux fixés sur un verre qu'elle essuyait.

Elle se réveilla pour dire :

— Ainsi, Madame est heureuse?

— Heureuse!... Pas tout à fait... Cette horrible guerre...

— Madame a perdu quelqu'un ?

— Non pas quelqu'un, mais quelque chose... Beaucoup d'argent...

— L'argent n'est rien, — dit Priscille.

Cette affirmation choqua madame Bridain comme un blasphème.

— Parlez pour vous, Priscille ! Nous sommes d'un autre avis, nous qui avons vu le quart de nos économies s'en aller avec les fonds russes !... On nous avait garanti ce placement comme avantageux et patriotique, et maintenant, que de petits rentiers sont ruinés ! La Russie ne paiera jamais nos coupons, et le Tsar que nous avons tant acclamé, où est-il, à présent, le pauvre homme ?

— Le Tsar...

— Il est mort...

— Le temps n'est pas encore venu où Dieu suscitera le sauveur de la Russie... le sauveur du monde... — murmura Priscille d'un ton mystérieux... — Mais celui qui est humilié sera exalté et celui qui est dans l'ombre montera dans la lumière, comme Lazare quand Jésus-

Christ l'appela... Que Madame n'en doute point : les temps sont proches...

Une excitation secrète faisait battre ses paupières et trembler ses mains.

Elle répéta :

« Les temps sont proches... »

Et elle cassa le verre qu'elle essuyait.

En janvier 1920, Priscille était encore chez ses maîtres et, bien qu'elle fît des allusions ténébreuses à la possibilité d'un départ, les Bridain comptaient la garder longtemps. C'est vers cette époque qu'elle prit l'habitude de monter dans sa chambre, au milieu de la journée et de veiller une partie de la nuit pour lire et pour écrire. Madame Bridain lui représenta qu'elle affaiblissait ainsi sa pauvre santé et que le travail du ménage en pourrait souffrir. Priscille répondit :

— Je le sais, Madame, mais je ne suis pas libre, et pour compenser le tort que je peux faire à Madame, je la prie de réduire mon gage... Je me contenterai de vingt francs.

Madame Bridain n'en douta plus : Priscille était folle !

Cependant, à force de vivre avec elle, les Bridain avaient fini par l'aimer. Il y a dans les êtres absolument purs, un charme que les êtres plus grossiers subissent sans le comprendre. Sancho Pança suivit Don Quichotte par intérêt, d'abord, et demeura près de lui par affection. Priscille chez les Bridain, c'était Don Quichotte au service de Sancho Pança, Don Quichotte incompris, absurde, obstiné dans sa chimère, moqué parfois et bafoué sans qu'il y prît garde, mais que Sancho devinait meilleur que lui, et plus noble. La pauvre servante avait quelques traits du bon chevalier et toutes ses vertus, dont la plus rare, aux yeux du monde, est cette générosité royale qui fait mépris de l'argent.

Par les dimanches de février, les Bridain et les Pouldu déjeunaient de très bonne heure et prenaient le tramway pour Paris. Les jours étaient plus longs, attiédis de vague douceur printanière. Priscille, seule à la maison, s'at-

tardait dans sa chambre sans feu. La bible de Samuel Séverac était ouverte sur la table, auprès d'un cahier manuscrit. Il y avait, piqué au mur par de petits clous dorés qui traversaient quatre rubans tricolores, un portrait de Nicolas II, découpé dans un journal illustré. Priscille regardait souvent ce visage triste, dont l'expression n'avait rien de majestueux ou de militaire, et cette contemplation lui faisait oublier le cahier qu'elle couvrait, au jour le jour, d'une haute écriture gracieuse, avec quantité de mots soulignés. Sur la couverture de papier bleu, elle avait inscrit, en grosses lettres :

Messages.

Tout à coup, la porte de la maison claquait en se fermant, et du vestibule, une voix aiguë appelait :

— Prisci-i-ille !...

Priscille descendait en toute hâte.

— Me voilà, Madame.

— Où étiez-vous ?

— Dans ma chambre.

— Vous deviez grelotter, là-haut ?

— Oh ! non, Madame. J'avais ma brique pour me tenir les pieds chauds, et mon fichu sur les épaules... Que Madame ne se tourmente pas à cause de moi.

— Vous tomberez malade.

— Non, Madame, Dieu me donne la force...

— Et qu'est-ce que vous faisiez, dans votre chambre, par ce froid ?

— Je lisais, Madame.

— Vous ne pouviez pas lire en bas ?

— Non, Madame.

Le « non » était si ferme, que madame Bridain en recevait un petit choc.

— Bien, ma fille, comme il vous plaira.

Priscille disparaissait dans la cuisine et ses maîtres commentaient l'incident.

— Elle lisait !... Pauvre créature !... Elle ramasse les vieux journaux... Elle dévore l'imprimé... Sa malheureuse tête !...

Les voisines s'en mêlèrent. Madame Bridain leur avait trop vanté les mérites de la « perle », pour ne pas exciter leur jalousie. Par-dessus les clôtures qui séparaient les jardinets, ces dames confièrent à madame Bridain, à madame Pouldu, les résultats d'un espionnage sans bienveillance.

— Vous avez, à votre service, une fière travailleuse. Cette nuit, à deux heures, il y avait encore de la lumière chez elle...

— A deux heures, vous êtes sûre?...

— Parfaitement... D'ailleurs il n'y a qu'à voir cette figure blême et ces yeux!... Votre Priscille ne dort plus... Elle deviendra neurasthénique...

Madame Bridain s'avisa que Priscille résisterait mieux à la tentation de veiller, si elle restait, le soir, dans la salle à manger bien chaude. Surprise par cette proposition, Priscille n'osa refuser.

— Puisque Madame me l'offre avec bonté, je resterai quelquefois.

Elle prit donc sa place, sous la lampe, parmi

les Bridain et les Pouldu, et elle se tenait un peu en arrière du groupe, comme pour s'en isoler. Muette et respectueuse, elle tirait l'aiguille, indifférente à la conversation de ses maîtres, aussi étrangère parmi eux qu'un Thibétain ou un Canaque. Ces gens, qui n'étaient pas méchants, lui inspiraient une répugnance invincible quand ils s'entretenaient de ce qu'ils avaient mangé ou de ce qu'ils mangeraient, quand ils récriminaient sur le prix des choses. Des ventres et des porte-monnaie, point d'âmes ! Nulle inquiétude ne troublait cette matérialité épaisse. A la fin, M. Bridain s'endormait, engourdi par la digestion et la chaleur du poêle. Léon Pouldu, l'homme au profil concave, au teint jaune de bilieux, se plongeait dans le journal du soir, et la chétive madame Pouldu qui ressemblait à un lapin souffreteux, malgré la suralimentation qu'elle avait subie dès l'enfance, comptait à mi-voix les points de son tricot... Cette femme de trente ans, inquiète et tatillonne, gâtée par ses parents et dominée par son mari,

ne se consolait pas d'être stérile, et elle remplissait son existence vide avec de petits devoirs, de petits travaux, de petits soucis qu'elle s'inventait. Dix fois, elle interrompait la conversation, pour chercher son fil, ou son dé, remonter la mèche de la lampe, aller voir si la porte était bien fermée et si le gaz ne fuyait pas.

Ces veillées accablaient Priscille. Elle était torturée par le désir de sa chambre où elle se réfugierait tout à l'heure, où rien ne s'interposerait entre elle et son idée fixe, où des voix intérieures qu'elle connaissait bien lui parleraient dans le silence.

Parfois, elle levait sur ses maîtres ses yeux admirables, d'un bleu d'abîme. L'affreuse vulgarité de ces gens lui apparaissait plus affreuse, et elle se souvenait des paysans de son pays, des vieillards qui venaient faire la veillée chez Samuel Séverac. Figures évanouies, cendre et poussière ! Qu'ils étaient beaux, les feux de souches pétillants sous la noire crémaillère de l'âtre ! Leurs rouges lueurs lut-

taient avec la lumière jaune de la lampe à huile. Une bouilloire, remplie de châtaignes, chantonnait doucement dans la cendre, et la petite Priscille s'asseyait sur la pierre du foyer, pour écouter cette chanson de l'eau fumante, auprès du chat couleur de pie qui reflétait la flamme joyeuse en ses yeux d'or.

Et pendant que les enfants travaillaient de leurs mains, Samuel Séverac lisait la Bible.

Chez les Bridain, on ne lisait que le journal. Léon Pouldu régalait sa femme et ses beaux-parents du feuilleton, — arrangé pour le cinéma — ou des faits divers drolatiques... Enfin, le coucou de bois sculpté sonnait dix heures. Priscille devenait plus nerveuse, comme les maniaques dont les habitudes sont dérangées ; elle redressait avec effort sa taille courbée ; ses cils battaient sur ses yeux élargis ; et n'y tenant plus, elle rangeait soigneusement son ouvrage dans la corbeille à couture.

— Ces messieurs et dames n'ont plus besoin de moi ? Je peux me retirer ?

— Oui, disait madame Bridain, mais il faut vous coucher tout de suite... Ne veillez pas!

Priscille se retirait. A minuit, sa lampe brûlait encore.

IV

Un soir, comme tant d'autres soirs, elle cousait, inattentive aux « faits divers » que Léon Pouldu lisait de sa voix sans inflexions. Soudain, elle tourna la tête, et sa main qui frémissait piqua l'aiguille au hasard, dans l'étoffe.

La légende du Tsar ressuscité...

C'était le titre d'un article de journal. Les Bridain et les Pouldu écoutaient à peine, enfoncés dans la torpeur que leur versait la lecture pour les préparer doucement au sommeil.

« *On nous écrit de Russie...* »

Il était question de l'amiral Koltchak, dont les troupes avaient pris et perdu Ekaterinbourg, de l'enquête commencée par le précepteur du Tsarevitch et continuée par une commission d'enquête... de la maison Ipatieff où la famille impériale avait vécu les derniers jours, les épouvantables derniers jours de son martyre... d'une chambre basse aux murs criblés de balles... d'une clairière, dans les bois de Koptiaki, où l'on avait trouvé, près d'un puits de mine abandonné, les traces visibles de trois bûchers, et dans les cendres de ces bûchers, des ossements, des bijoux, des débris de toute espèce, identifiés par les témoins qui avaient partagé la vie intime des captifs...

Ces phrases banales écrites sans art, d'après le texte russe, contenaient tant d'horreur concentrée que l'attention des auditeurs somnolents s'aviva... M. Bridain ouvrit un œil torve... Madame Bridain et sa fille, effleurées d'un même frisson, se rapprochèrent, le buste tendu en avant et les épaules serrées... Dans la petite

salle à manger où, choses et gens, tout, excepté Priscille, représentait la laideur incurable et l'irrémissible vulgarité, chaque mot prononcé semblait assombrir l'atmosphère comme dans une salle de cinéma, tandis que sur l'écran des imaginations passaient des formes confuses... Ni les Pouldu, ni les Bridain n'avaient cette puissance d'intuition qui, chez Priscille, suppléait à la culture intellectuelle. Entre un drame shakespearien et un film policier, entre l'assassinat d'un milliardaire par des anarchistes américains et la mort d'un empereur, tué, avec sa femme et ses enfants, après un atroce calvaire, dans la solitude de l'Oural, ils faisaient peu de différence. Mais les circonstances de cette mort les secouaient physiquement, et les forçaient à la pitié. Quand Pouldu en vint à cette phrase : « ... *la grande-duchesse Anastasie qui vivait encore, malgré ses blessures, fut achevée à coups de baïonnette* », madame Bridain s'exclama :

— Quels misérables!... Une jeune fille! tuer

ainsi une jeune fille !... Et cette pauvre mère !... Et ce petit garçon !...

Elle ne pensait plus à la qualité des victimes, mais à leurs souffrances et, dans la bonté de son cœur, elle trouvait le mot simple et vrai, le cri de l'instinct arraché aux entrailles de la femme. A ce moment, elle regarda Priscille, comme si elle en attendait une parole qui fît écho à la sienne. Priscille avait repris son aiguille. Elle s'était remise à coudre, et ne donnait plus aucune marque d'émotion. Madame Bridain l'interpella :

— Priscille !... Vous avez entendu?

— Oui, Madame.

— Que pensez-vous de cela?

— Rien, Madame.

— Rien !... Vous n'êtes pas indignée, vous, Priscille, vous qui avez le portrait du Tsar dans votre chambre?...

— Madame ne peut pas me comprendre... Pourquoi serais-je indignée, lorsque je suis sûre... absolument sûre... Non, Madame, non, je ne saurais m'expliquer, ce soir... je n'ai pas

le don de parler... Mais que Madame ne me croie pas indifférente!... J'écoute... Je compare... Je cherche...

Elle laissa tomber ses lunettes...

— Ah! mon Dieu! que je suis maladroite...

Léon Pouldu jeta un coup d'œil de côté vers Priscille et hocha la tête.

— Continue, dit madame Pouldu. C'est comme un roman...

Il reprit sa lecture... L'auteur de l'article résumait l'enquête faite par les Blancs en 1918, et concluait ainsi :

« ... *Il semble qu'on ne puisse garder aucun doute : l'infortuné Nicolas II et sa famille sont bien morts sous les balles des Juifs et des Lettons. Leurs cadavres ont été brûlés, dans la sinistre clairière de Koptiaki.*

Cependant, malgré les témoignages recueillis et les pièces à conviction rapportées par le général D..., une légende est en train de se former, dans la campagne russe, où les paysans ont profité de la révolution sans la comprendre.

Une nouvelle court, de l'Ukraine à l'Oural, du Caucase à la Russie blanche, chuchotée dans les isbas, colportée par les rôdeurs et les pèlerins : « Le Tsar Nicolas n'est pas mort... » Évadé miraculeusement, il se cache en un lieu inconnu, et les membres de sa famille qui existent encore, à l'étranger, ne soupçonnent pas sa retraite. Un jour, il sortira de l'humiliation et de l'obscurité. Il chassera les Bolcheviks et la Russie, redevenue chrétienne, sera sauvée et guérie par le Petit Père... Telle est la secrète conviction de nombreux moujiks, qui n'ont aucune idée du socialisme et du communisme, et qui continuent de détester en bloc les riches, les Juifs et les étrangers. Comme ils ne lisent pas de journaux et ne soupçonnent même pas ce qui se passe dans les grandes villes, aucune propagande ne peut les toucher efficacement; aussi l'aventure du faux Dimitri se renouvellera-t-elle tôt ou tard, favorisée par la crédulité paysanne. On verra paraître de prétendus Nicolas II qui trouveront des fidèles pour les suivre et des historiens pour justifier

leurs revendications. Déjà, un faux tsarévitch s'est montré dans un bourg de l'Altaï. Des moujiks lui firent cortège et des fonctionnaires lui présentèrent le pain et le sel... Le général D..., commandant la mission française, se fit amener le jeune garçon et le confronta avec l'ancien précepteur d'Alexis Nicolaïevitch qui reconnut l'imposture.

*On prétend aussi qu'un cousin de l'ex-empereur, le Grand-Duc ***, qui se trouve actuellement à Constantinople, partagerait cette croyance populaire. On lui attribue, sans certitude, des propos, tenus à des familiers, au sujet de la retraite du Tsar... Mais le grand-duc s'est refusé à toute interview.* »

Léon Pouldu replia le journal et le posa sur la table.

— Si c'était vrai, pourtant! dit madame Bridain... Voyez-vous que les Bolcheviks s'en aillent, que le Tsar reparaisse!... Peut-être bien que nos coupons...

— Bah! dit le gros Bridain qui n'avait pas

ouvert la bouche, tout ça, c'est des inventions de journalistes. Le Tsar est mort, et s'il était encore vivant, jamais il ne remonterait sur le trône. L'avenir est à la démocratie.

— Est-ce qu'elle paiera les dettes du Tsar, la démocratie?

— Des fois...

Une discussion suivit, où la politique, l'intérêt et le sentiment se mêlaient dans une complète confusion de mots.

Cependant, Priscille étendait la main vers le journal. Madame Bridain vit ce geste timide :

— Prenez, dit-elle, puisque ça vous amuse... Mais dites-nous votre idée, à vous...

— Je n'ai pas une « idée » à moi, répondit doucement Priscille... L'idée que j'ai me vient d'un autre, de celui qui sait tout et qui parle à mon cœur... Bientôt l'homme de son conseil surgira de la mort apparente, où il est comme le prophète Jonas dans le ventre du monstre marin... Il y aura alors de grandes tribulations, telles qu'il n'y en a point eu depuis le

commencement du monde, mais l'Élu de Dieu vaincra l'Ennemi...

Les Bridain et les Pouldu, déconcertés par ce langage, considéraient cette maigre Priscille, au petit visage creusé, dont les yeux extatiques dardaient un double éclair insoutenable.

Elle répéta :

— Il vaincra l'Ennemi. Ceux qui auront perdu leurs biens, les retrouveront au centuple.

Les paupières abaissées voilèrent les yeux, et la Sibylle s'effaça dans la servante. Priscille reprit son accent ordinaire pour demander :

— Madame a-t-elle encore besoin de moi?

— Non, vous pouvez monter.

Quand elle fut partie, les Bridain et les Pouldu se regardèrent et Léon Pouldu éclata d'un rire forcé.

— La douche!... Il lui faut la douche!... Vous avez vu cette figure? Vous avez entendu ce sermon?... Vite, un docteur!... Et la douche!...

La maman Bridain, baissant la tête, répan-

dait son triple menton sur son corsage, et ne riait pas.

— Qui sait? dit-elle... Priscille n'est pas seule à croire que le Tsar n'est pas mort. On a vite fait de rire, mais tous ces gens de Russie qui ont la même idée, tous ne sont pas fous, je suppose, puisqu'on parle d'eux dans le journal... Et ce qu'on dit, de ce Grand-Duc qui connaîtrait la retraite du Tsar, cela me fait penser que Priscille, après tout, voit peut-être les choses qui sont loin et devine l'avenir... J'ai toujours cru qu'elle était un peu somnambule...

V

Après avoir décidé que Priscille était somnambule, madame Bridain se demanda quel profit elle pourrait tirer de cette créature anormale, capable, pensait-elle, de marcher la nuit sur les toits et de lire dans le futur. Par moments, elle considérait sa bonne avec une appréhension mal déguisée ; d'autres fois, avec une sorte de respect, comme une machine merveilleuse dont l'usage et le fonctionnement sont mal connus... Priscille, qui ne soupçonnait pas les arrière-pensées de sa maîtresse, fut bien surprise quand madame Bridain, d'un air négligent, la consulta sur certain achat d'obligations à lots... Qu'il y eût un

moyen de deviner le numéro sortant au prochain tirage, Priscille l'ignorait : les mots d' « obligations » et de « tirage » n'avaient pour elle aucun sens. Un instant, madame Bridain douta de sa bonne volonté et de ses facultés prophétiques ; mais lorsque des gens bornés sont arrachés à leur préoccupation d'ordre matériel par l'espérance du miracle, ils perdent pied, et déraisonnent aussi bien que des imaginatifs. Madame Bridain ne renonça point à utiliser le pouvoir de la « devineresse » et son intelligence alourdie commença de travailler dans un sens nouveau. On était au début de mars. Priscille avait écrit plusieurs lettres qui restèrent sans réponse. Elle ne dormait plus ; son agitation nerveuse redoublait ; la moindre fatigue la cassait en deux comme une très vieille femme. Cependant, elle gardait son inaltérable douceur et s'excusait de ses maladresses avec la plus touchante humilité. Souvent, lorsqu'elle était seule, dans sa cuisine, elle chantait un psaume, de sa voix tremblante, voix d'exilée que tourmente une

nostalgie et dont le chant n'est que désir et soupir. Madame Bridain et madame Pouldu se taisaient pour entendre cette faible voix qui leur semblait très lointaine... Elles pressentaient, au delà des frontières de leur vie étroite, un monde invisible où Priscille habitait en esprit, un monde qui leur serait toujours fermé. Bientôt, troublées dans leur quiétude épaisse, les deux femmes prirent peur. Des pensées inaccoutumées leur vinrent, suggérant l'existence de forces inconnues et posant de vagues problèmes. Avec l'étrange servante, le mystère était entré dans la maison. Madame Pouldu, qui craignait la mort, fut obsédée par l'idée de l' « au-delà » et, sans l'avouer à son mari qui se glorifiait d'être libre penseur, elle alla secrètement à l'église. Les entretiens du soir, sous la lampe, dévièrent vers des sujets scientifiques, tels que l'hypnotisme et la suggestion... Léon Pouldu acheta un livre sur *Le Spiritisme à la portée de tous*... Il essaya de faire tourner un guéridon, et s'inquiéta de savoir si la prétendue somnambule n'était pas,

en réalité, un médium... Appliquant les principes enseignés par le livre, il voulut mêler Priscille à ses expériences. Elle refusa toute participation à des exercices diaboliques... Pouldu essaya de l'endormir malgré elle. Quand elle servait à table, il la regardait dans les yeux... Un jour, il l'emmena dans la cave sous prétexte de vérifier l'état d'une pièce de vin, et il lui fit tenir, à hauteur de sa figure, une bougie allumée... Il espérait qu'elle s'endormirait du sommeil hypnotique en fixant ce point lumineux... Dans la chambre conjugale, il prenait madame Pouldu comme sujet et l'enveloppait de passes magnétiques, si bien que la pauvre femme, épouvantée par le regard et les gestes de cet homme à la sombre figure, se défendait en faisant le signe de la croix. Alors, Pouldu se mettait à jurer, dans un accès de colère, et il traitait sa chétive épouse de « sotte arriérée » et de « bigote superstitieuse ». Seul, le père Bridain échappait à la contagion mentale qui sévissait sur sa famille, préservé par la masse

de sa chair gonflée d'un sang lourd. Il mangeait voracement, tandis que sa fille et son gendre perdaient l'appétit. Priscille pouvait veiller ou dormir, être une sainte ou une folle, une voyante ou une comédienne! Le Tsar pouvait être mort ou vivant! Lui, Bridain, n'en avait cure, pourvu que la maison fût bien tenue et la cuisine savoureuse.

Il disait :

« Les histoires de l'autre monde ne m'empêcheront jamais de boire mon café chaud, avec une goutte de fine... »

Ce fut néanmoins un soulagement pour le bonhomme quand Priscille annonça son départ.

Elle avait dit, tout d'abord :

« Il se peut que je sois appelée subitement... Celui qui me dirige m'ordonne de reprendre ma course.... »

Madame Bridain oublia les vertus prophétiques de Priscille pour considérer ses vertus ménagères. Elle entrevit la révolution de palais, la présence d'une nouvelle domestique

peut-être exigeante, rapace, voleuse et mal embouchée...

— Comment? s'écria-t-elle. Vous voulez nous quitter! N'êtes-vous donc pas bien chez nous?... J'allais précisément augmenter vos gages...

Priscille rougit.

— Je n'ai pas besoin d'argent, Madame, et je suis pleine de reconnaissance pour les bons maîtres qui m'ont accueillie, mais je ne m'appartiens pas.

— Et quand partirez-vous?

— La date n'est pas encore fixée.

— Si je trouve, dès maintenant, votre remplaçante et que je ne puisse vous garder...

— J'irai où Dieu voudra. Je ne suis pas inquiète et j'ai la paix de l'âme puisque j'obéis... Madame ne peut pas me comprendre, mais j'assure à Madame que personne au monde n'est plus heureux que moi.

Une semaine passa sans incidents. Madame Bridain se flattait de conserver encore Priscille quand celle-ci confirma sa décision. Elle par-

tirait le 15 mars, et d'ici là, elle devrait aller à Paris pour obtenir un passeport...

Madame Bridain, effarée, s'écria :

— Un passeport?... Où allez-vous donc, Priscille?... Dans quel pays étranger...

— Le Maître m'envoie en Italie... à Venise...

— Vous entrerez chez des Italiens ?

— Que sais-je, Madame?... Il faut que je parte, dussé-je faire à pied toute la route et demander mon pain aux gens charitables. L'heure décisive est venue... J'accomplirai ma mission et peut-être, si Dieu le permet, Celui qui sauvera le monde prendra soin de la pauvre Messagère; il lui donnera, pour finir ses jours, une petite maison, figure temporelle de la Maison du Père où nous nous reposerons pour l'éternité. Je vieillis, Madame; je suis faible et lasse ; il me serait bien doux de toucher la Terre Promise avant de mourir... Mais n'importe! Je dois lutter, je dois marcher, d'étape en étape...

Madame Bridain lui représenta vainement les difficultés du voyage, dans un pays dont

elle ignorait la langue et les mœurs, Priscille opposait à tous les conseils de sa maîtresse l'inexorable douceur de son refus.

Et madame Bridain se résigna, tel Sancho vaincu par Don Quichotte. Priscille avait eu raison d'elle. Subjuguée, la bonne femme accompagna sa servante à Paris, dans les redoutables bureaux de la Préfecture de police. Puis, un soir, à la gare de Lyon, madame Bridain et les deux Pouldu escortèrent Priscille. Léon Pouldu portait la valise brune, madame Pouldu un panier plein de provisions, et ces êtres, point mauvais, mais engourdis naguère dans un égoïsme animal, s'étonnaient eux-mêmes de leur générosité et, par pudeur, tâchaient d'en rire. Pourquoi le départ de Priscille leur laissait-il une tristesse? Quel élément avait-elle ajouté à leur vie, qui l'avait éclairée un instant et qu'elle emportait avec elle? Folle, elle avait failli les rendre fous. Ils le savaient, mais il y avait, dans cette personne mystérieuse, un charme qui ne tenait pas à la beauté physique, ou à la supériorité de l'es-

prit, une espèce de reflet, venu d'une lumière intérieure et qui la faisait aimer.

Les deux femmes, en lui disant adieu, l'embrassèrent. Léon Pouldu la recommanda aux bons soins des gens qui voyageaient avec elle : un prêtre, deux terrassiers piémontais, un peintre décorateur qui allait précisément à Venise...

Priscille, toujours cérémonieuse, se dépensait en remerciements et craignait de gêner ses voisins. Les Pouldu et leur mère, redescendus sur le quai, virent sa maigre silhouette immobile contre la vitre de la portière, et ils se rappelèrent le soir d'octobre où elle était arrivée chez eux, coiffée de son chapeau de crêpe, vêtue de sa vieille robe noire, humble, épeurée et singulière.

Madame Pouldu cria :

— Donnez-nous bien vite votre adresse et des nouvelles.

Priscille répondit une phrase qu'on n'entendit pas. Le train partait...

Où la conduisait-il, vers quel lendemain de

bonheur ou de misère ? Elle avait jalousement gardé son secret.

Les Pouldu et madame Bridain regagnèrent leur villa où M. Bridain dormait dans son fauteuil, auprès du poêle. Avant de se coucher, madame Bridain monta dans la chambre de Priscille, pour s'assurer que la fenêtre était bien fermée. Sur la muraille, couverte d'un méchant papier à fleurs, les quatre clous qui, la veille encore, fixaient le portrait de Nicolas II, avaient marqué quatre petits trous. Un fragment de journal traînait sous la table.

Madame Bridain, qui aimait l'ordre, ramassa ce papier et elle allait le chiffonner en boule quand elle aperçut des croix à l'encre en marge du texte imprimé. Priscille avait marqué un entrefilet qui, pour elle, avait sans doute une signification particulière.

Et madame Bridain lut ceci :

*Le Grand-Duc ***, cousin de l'ex-Tsar Nicolas II, est arrivé hier à Venise et s'est installé, pour la saison, à l'hôtel Danieli.*

VI

L'aube. Un brouillard laiteux derrière les vitres ruisselantes. Priscille aperçoit de noires montagnes plaquées de neige qui se fondent dans la blancheur fumeuse du ciel. En bas, une eau verdâtre fuit, au fond d'une triste vallée. Priscille contemple ce pays inconnu et frissonne.

La suffocante odeur des corps affalés oppresse ses poumons. Elle sent, contre son épaule, l'épaule du peintre décorateur qui pèse sur elle. Gênée, elle se fait petite, pour ne pas réveiller ce voisin dont elle a éprouvé l'obligeance. Au cours de la nuit, ils ont parlé. Priscille sait que Giorgio Nera travaillait à Paris avant la guerre;

qu'il a fait campagne sur la Piave et qu'après l'armistice, il est revenu en France, chez son patron. Maintenant, il s'en va épouser une cousine dont la mère tient un restaurant, à Venise, dans le quartier du Canareggio... Mais Nera n'est pas Vénitien.

— Je suis Piémontais, madame, et le Piémont, c'est la tête de la moderne Italie.

Priscille ne connaît ni la géographie ni l'histoire. Ce qui l'intéresse, dans la « moderne Italie », c'est le Grand-Duc, dont elle a su la présence, à Venise, par une note de journal. Elle va vers lui. Dépouillé de tous ses biens, déchu, exilé, persécuté, peut-être misérable, pareil au prophète Jérémie sous les saules de Babylone, ou à l'antique Job sur le fumier, avec quelle joie il recevra la messagère d'espérance ! Elle lui dira :

« Me voici ! Je viens pour vous servir, vous et les vôtres, après que vos serviteurs vous ont abandonné. Je vous apporte tout ce que je possède au monde : le Livre de Dieu, un peu d'argent économisé sou par sou, et le Message

destiné au Tsar... Écoutez celui qui parle par ma bouche et ne désespérez point ; mais puisque vous connaissez la retraite de l'Élu, conduisez-moi vers lui, afin que je lui remette moi-même le Message, et que j'accomplisse ma mission... »

Priscille, qui se représente le Grand-Duc comme un vieillard mal vêtu, dans une petite chambre d'hôtel, au coin d'un feu de pauvre, entend déjà la parole de bon accueil. Elle voit l'auguste main tendue vers elle. Tous deux, le prince et la servante, s'agenouilleront pour remercier Dieu qui les rassemble au carrefour de leurs destins... Et le cœur de Priscille se fond en amour.

— J'ai dormi, dit le Piémontais.

Il redresse sa tête coiffée d'un feutre verdâtre, et montre sa bonne figure juvénile aux yeux bruns, aux moustaches noires, aux joues barbouillées d'un poil bleu qui a poussé pendant la nuit. Il regarde sa voisine...

— Dans une heure, l'Italie!...

Les autres voyageurs se réveillent en bâillant. Chacun attire son sac ou son panier, et

l'arome agressif du cervelas et du fromage se mêle au relent des corps mal lavés et des vêtements mal tenus. Ni les terrassiers, ni le peintre, ni la grosse femme entourée d'enfants pleurards, ne songent à baisser la vitre. Priscille, pâlissante, sort dans le couloir pour respirer. Là, elle se heurte à des marmailles grouillantes, à des monceaux de colis, à des femmes assises et dormant sur leurs valises écrasées.

Quand elle reprend sa place, un nuage de fumée embrume le compartiment. Les quatre terrassiers crachent à l'envi sur le parquet souillé d'épluchures. Cela ne gêne personne. Le décorateur sépare les quartiers d'une orange et les offre à Priscille sur la paume crasseuse de sa main. Après bien des cérémonies, selon le rite populaire, elle accepte, pour ne pas offenser le brave garçon qui la traite comme une vieille maman, avec une familiarité gentille, mêlée de compassion et de curiosité. Elle se dit que Giorgio Nera, lui aussi, est un instrument choisi de Dieu; qu'il a été envoyé auprès d'elle pour la

diriger, au seuil de cette Italie qui l'attire et l'épouvante...

Modane...

Un autre train. D'autres compagnons. L'interminable journée s'achève. Lasse de contempler des paysages qui ne lui apprennent rien que leur beauté, lasse d'entendre, autour d'elle, la langue chantante qu'elle ignore, Priscille appuie sa tête douloureuse à la dure cloison du compartiment. Dehors, une profonde couleur bleue se dilue dans l'air léger. Des rivières brillent parmi les prairies marécageuses et les montagnes s'éloignent vers le nord, comme de hautes vagues violettes crêtées d'argent, confondues dans ce même bleu obscur qui monte de la plaine et qui envahit tout le ciel.

La nuit. Feux et reflets dans le noir, falots de barques devinées... Priscille demande :

— Est-ce la mer?

— Non, — dit Nera. — C'est la lagune... Il y a une grande chaussée, un pont au milieu de

l'eau... Là et là, des îles... Et devant nous, une île plus grande : Venise!

Il décrit les canaux, Saint-Marc, le Campanile... Priscille ne peut se représenter une ville entière bâtie sur l'eau. Elle éprouve une certaine inquiétude quant à la solidité des constructions... L'homme se plaît à défier les lois de la nature, par orgueil, pour s'égaler à Celui qui sépara les eaux du limon, et souvent, cette présomption est châtiée par des catastrophes.

— C'est vrai! — dit Nera. — Le Campanile s'est écroulé; mais il était très vieux...

Et comme ce sujet de conversation lui paraît triste et l'ennuie, il offre à Priscille un quart de fiasque de vin rouge. Elle refuse poliment, et tous deux se taisent, jusqu'à Venise...

Dans la gare, Nera considère Priscille qui ne sait où aller...

— Que voulez-vous faire, madame? Il ne faut pas rester là... Je vous mettrai dans le bateau, si vous me donnez une adresse.

— La personne que je dois rencontrer est à l'hôtel Danieli...

— Albergo Danieli!... Pauvre dame!

— C'est cher!

— Magnifique!... Grand luxe!... Mais pour vous...

— Je ne suis pas riche...

— Certes...

Il réfléchit un moment.

Sa prudence italienne lutte avec une amitié spontanée pour cette femme « tant sympathique » qu'il connaît depuis la veille. Jamais il n'a vu des yeux tels que ces yeux qui l'interrogent, si clairs, si confiants, si doux!... Il est séduit par le charme de ces yeux-là dont le regard est comme une parole...

— Venez! — dit-il. — Ma tante, vous logera bien... Elle ne sait pas le français, mais je ferai l'interprète... Vous pourriez tomber chez de mauvaises gens, tandis que Zia Maria est une femme toute bonne... Elle vous recevra comme une sœur, à cause de moi... parce qu'elle m'aime terriblement... Vous voulez?

— Oh! oui, je veux...

— *Avanti!*

La gare ressemble à toutes les gares, mais dehors... Ah! c'est une fête sur l'eau! Des barques noires, effilées, cambrées, glissent, avec leurs feux jaunes, rouges, verts, traînant la moirure élargie de leur sillage... Noires sont les maisons; noire la coupole d'une église où des statues, éclairées par en bas, font des gestes immobiles... Un air tiède, qui sent la vase et les fleurs mortes; un silence où des appels lugubres passent, quand une barque croise une barque... Ni voitures, ni de ces grands tramways pareils au Léviathan qui effrayèrent Priscille lorsqu'elle découvrit Paris et sa banlieue...

— Nous prendrons la gondole, — dit Nera.

Voilà Priscille dans un de ces bateaux pointus et Nera s'assied auprès d'elle... La gare illuminée s'éloigne. On est au milieu d'un fleuve dont les rivages sont des maisons et tout à coup, on entre dans un canal plus petit qu'enjambent des arches de pierre... Les murs rou-

geâtres portent des balcons dentelés ; il y a des fenêtres qui ressemblent à celles des vieilles églises... Peu de lumières... A droite, à gauche, des ruisseaux noirs, des maisons où sèchent des lessives supendues... Priscille, qui voit Venise avec ses yeux de paysanne, pense que cette ville fait peur, ainsi noyée dans la mer, et dans la nuit... Les étrangers n'y doivent pas venir bien volontiers... Et cependant, il est ici, le Grand-Duc!... Il a choisi, pour sa retraite, la vieille cité marine, qui n'est peut-être pas très loin de son pays natal... A cette idée, Priscille s'attendrit. Oubliant le monde matériel qui pour elle n'est qu'un fantôme, elle cache sa figure entre ses mains comme si elle voulait dormir, et elle prie, de toute son âme...

VII

Elle s'éveilla le lendemain dans une chambre étroite et haute, espèce de couloir aux murs de guingois, dont la fenêtre en fer de lance encadrait un trèfle brisé. Un rayon jaune projetait, sur la mosaïque ternie du dallage, l'ombre délicate de ce trèfle de pierre. Le plafond était peint de figures volantes, toutes pâlies et moisies, qui s'écaillaient, et que la cloison gauche de la chambre coupait par le milieu de leurs draperies gonflées de vent. Sur le mur opposé à la cloison, il y avait aussi des traces de peintures presque indiscernables. Ces restes d'un décor somptueux contrastaient avec la pauvreté du lit aux panneaux de tôle noire, de la table

en sapin, du tapis sale et râpé. Un doux silence où passaient des clapotis, et des voix zézayantes, baignait l'étrange maison; et par la fenêtre, avec le rayon jaune, entrait cette odeur d'eau, de vase et de bouquet flétri, qui est l'haleine même de Venise.

Après dix heures d'anéantissement dans le sommeil absolu, Priscille éprouvait la sensation d'une convalescence. Elle rassembla ses souvenirs : le voyage épuisant... Giorgio Nera... la lente navigation nocturne... l'arrivée dans la petite trattoria qui sentait le vin, l'huile chaude, l'acétylène et le fruit de mer... l'accueil de cette majestueuse personne au chignon pointu que Giorgio appelait « Zia Maria »... Tous ces Italiens avaient été bons pour la pauvre voyageuse, bons comme savent l'être les gens du peuple quand ils ont du cœur; mais avec une manière à eux, familière et câline, qui était sans doute dans les mœurs de leur pays...

Et voilà donc que Priscille touchait au but de son voyage!

Une paix délicieuse lui ensoleillait le cœur. Elle se leva pour entr'ouvrir la fenêtre. Alors, elle vit que sa chambre prenait jour, non pas au-dessus de la trattoria, mais sur la façade opposée de la maison qui plongeait dans un canal, en face d'autres maisons grandes et vieilles, autrefois peintes de couleurs vives et maintenant rongées par l'humidité. Toutes avaient une sorte de splendeur cadavéreuse. Sans doute, elles menaçaient ruine, n'ayant pas été réparées depuis longtemps, depuis que leurs premiers maîtres étaient partis ; et maintenant, des ouvriers habitaient ces demeures déchues. Des femmes dépeignées étendaient leur linge sur les beaux balcons en dentelle de marbre. Elles jetaient dans le canal les détritus de leur cuisine... Au bout du canal, il y avait un pont que des passants franchissaient sans hâte, et plus loin, très loin, c'était tout or et bleu, c'était comme une porte ouverte sur une lumière embrasant l'espace aérien et liquide...

Priscille fût restée longtemps à regarder cette

lumière, mais elle devait lutter contre la langueur dissolvante qui lui donnait envie de s'accouder au marbre tiède. Elle s'en arracha brusquement, et finit de s'habiller ; puis elle mit en ordre sa chambre bizarre, dont les peintures l'inquiétaient par leur caractère païen. Vètue strictement de sa robe noire, petite silhouette longue et frêle dans la galerie de la cour intérieure, dans l'escalier colossal aux marches émoussées, elle descendit à la recherche de Giorgio Nera. Comme elle n'avait pas le sens de l'orientation, elle se perdit, erra de corridor en corridor, à travers le palais où l'ombre était froide et sonores les moindres bruits. Des portes, entre-bâillées, lui révélaient des chambres analogues à la sienne, prises sur les anciens salons, et devenues des logements populaires. Enfin, elle arriva sur une placette ornée, au centre, d'un vieux puits, et elle reconnut la trattoria de la *Stella d'oro*. Nera était assis sur une chaise, devant la porte, et fumait en causant avec une fille blonde qui était Beppa, sa fiancée.

Il alla vers Priscille, comme s'il l'avait connue depuis vingt ans, et la fit asseoir entre lui et la jeune fille. Aussitôt la magnifique Siora Maria apporta le déjeuner de la Française, et les voisines, attirées comme des mouches, s'approchèrent, l'une après l'autre, serrées dans leurs châles noirs à franges et parlant dans leur gracieux dialecte aux intonations puériles... Elles n'avaient pas conscience d'être importunes et elles laissaient leurs enfants toucher la jupe de Priscille qui, rougissante et confuse, se rappelait la tendresse de Jésus pour les petits... Et trouvant, à propos de toutes choses, une réminiscence des Écritures, pénétrée, par ce clair matin d'Italie, du plus tendre esprit évangélique, elle comparait Giorgio Nera au publicain Zachée qui monta sur un sycomore pour voir passer Jésus près de Jéricho. *Et Jésus appela Zachée et lui dit : « Descends. Je veux loger aujourd'hui chez toi. » Et la bénédiction fut sur la maison de Zachée.*

Pendant cette première journée, Priscille ne

quitta pas sa chambre. Ses hôtes crurent qu'elle se reposait, mais elle n'arrêta pas d'écrire sur la mauvaise table branlante où elle avait installé sa bible, son encrier, et le portrait de l'Élu.

Au crépuscule, Beppa lui apporta une lampe. Elle continua d'écrire jusqu'au dîner.

Il y avait une voix qui parlait en elle. Depuis plus de vingt ans, elle l'*entendait*, — pensée distincte de sa pensée, voix inarticulée, insonore, à la fois conseil, commandement, consolation, — voix de Dieu, croyait Priscille. C'était la même voix qui avait gémi et tonné par la bouche des petits prophètes cévenols ; la même voix qui s'élève du fond des âmes que la persécution ou la maladie ont désaxées, et que sollicite un gouffre mystique où elles trouvent l'extase dans la douleur. Comme les illuminés du Désert, Priscille annonçait la fin prochaine des temps, le règne de la Bête, l'immolation de l'Agneau, puis le salut, avant le Jugement, par un peuple choisi de Dieu, et par le chef de ce peuple. La grande guerre et les révolutions

européennes, interprétées dans un sens spirituel, n'étaient, à ses yeux, que la confirmation des prophéties. Le bolchevisme, d'essence juive, n'était-ce pas le triomphe passager de l'Antechrist? La disparition mystérieuse du Tsar, ne correspondait-elle pas à certaines « figures » de la Bible qui impliquent la mort apparente et la résurrection, la défaite et la revanche? Ainsi s'étaient formées, dans l'esprit de la pauvre fille, des hypothèses devenues des certitudes. Catholique, elle eût trouvé, au-dessus d'elle, l'autorité d'un confesseur qui l'eût réduite à la règle commune ou brisée... Protestante, ne relevant que de sa conscience, libre d'interpréter la Bible en toute bonne foi, elle s'était écartée des pasteurs et des temples, et ne s'était heurtée qu'à des médecins. Qu'ils fussent incrédules par métier, c'était bien naturel, pensait Priscille. Elle ne s'était pas irritée quand ils lui avaient dit : « Vous rêvez tout éveillée et votre prétendue vocation n'est que le délire de votre orgueil. » Elle avait répondu simplement :

« L'épée est-elle orgueilleuse du coup qu'elle a porté et la faucille de la moisson qu'elle a faite?... Je suis un instrument aux mains du Seigneur, et par moi-même, rien... »

Ceux-là mêmes qui l'avaient tourmentée en voulant la guérir, n'avaient pas été insensibles à l'exquise qualité de cette âme, aussi blanche que l'âme d'un petit enfant. L'amour qui rayonnait d'elle la faisait aimer. Priscille pardonnait aux incrédules...

« S'ils avaient su! pensait-elle... S'ils savaient!... »

VIII

Quand le Message fut soigneusement transcrit, Priscille décida qu'elle le porterait elle-même au Grand-Duc.

Le matin revenu, dès huit heures, elle fut habillée et pria Nera de la conduire.

Il avait plu pendant la nuit; Venise était une cité d'argent sous un ciel de perle grise. Le rouge et l'ocre des pierres, le blanc des marbres, le vert des jalousies, les reflets sur l'eau morte des canaux et les dalles humides des *campi*, s'accordaient, pour le plaisir des yeux, dans une harmonie changeante. Les ruelles enchevêtrées derrière les Procuraties et la Merceria étaient, à cette heure matinale,

toutes pleines d'une foule qui s'en allait vers le travail quotidien; et Nera, bien qu'il fût un garçon très sage et très amoureux de sa blondine, regardait beaucoup les Vénitiennes, jolies dans leurs châles noirs. Comme un étranger, venu là pour son plaisir, il musait aux étalages des boutiques. Elles étaient innombrables dans ce quartier marchand, et tous les rez-de-chaussée des grandes maisons anciennes, si obscurs par ce matin pluvieux qu'on y allumait les lampes électriques, offraient aux passants des bimbeloteries de luxe. Jamais Priscille n'avait vu tant de chaussures, de parapluies, de ganteries et de maroquineries ; jamais un plus artistique mélange de fromages et de salaisons, de citrons et d'oranges dont l'or vert et l'or rouge, débordant les éventaires, éclairaient la grisaille mouillée des rues... Nera souriait aux vendeuses de fleurs, s'arrêtait devant un kiosque de journaux pour lire gratuitement quelques nouvelles sur les feuilles étalées; rencontrait des amis, qui l'accompagnaient un moment, oubliait Priscille et la

retrouvait, plantée contre un magasin et tout éperdue. Quand ils débouchèrent, par la porte de l'Horloge, sur l'immense place dallée où le glorieux Saint-Marc dresse sa façade de marbres colorés et de mosaïques, Priscille n'eut d'yeux que pour les pigeons. Les architectures splendides lui rappelèrent seulement « des photographies de l'Exposition Universelle », et les discours de Nera ne purent l'intéresser au Palais des Doges non plus qu'aux colonnes de la Piazzetta.

Il lui avait dit :

« L'Albergo Danieli est là, tout près, sur les Esclavons. »

Cette seule phrase supprimait les monuments et le paysage. Pourquoi Nera parlait-il des Prisons et du pont des Soupirs? Pourquoi s'obstinait-il à vanter Saint-Georges-Majeur et la Douane de mer? Priscille, aveugle et sourde, passa, sans un regard pour le Bassin qui brillait, argent, nacre, étain, strié de reflets d'aigue-marine, caressé d'un rayon, sous les vapeurs déchirées du ciel.

— C'est ici, l'Albergo Danieli. Voulez-vous que j'aille avec vous?... Ces portiers sont habitués aux gens riches et ils ne sont pas toujours polis avec les autres, — proposa Nera, par bienveillance et aussi par curiosité.

— Oui... Vous parlerez...

— Oh! ils parlent toutes les langues, ces portiers de grands hôtels, le français, l'anglais, l'allemand...

— Le russe?

— Peut-être bien. Autrefois, il venait beaucoup de Russes à Venise; maintenant, ils sont ruinés...

— C'est un Russe que je dois voir, — dit Priscille qui considérait avec angoisse le vestibule de l'hôtel, et s'étonnait de sa magnificence.

Elle eût préféré entrer dans une pauvre maison. L'image qu'elle s'était faite du Grand-Duc abandonné, misérable, se détruisait tout à coup. L'Altesse, logée dans ce palais dont tant de domestiques gardaient le seuil, n'aurait pas besoin du secours matériel de Priscille Séve-

rac. L'argent que la pauvre fille avait amassé, — deux cents francs, somme énorme pour elle, les services gratuits qu'elle eût souhaité rendre à l'exilé, ne serait-ce pas un objet de dédain et de moquerie?

Elle eut envie de fuir, mais une impulsion, venue du fond d'elle-même, la poussa en avant.

Le portier en livrée leva sur elle un œil vague. Des voyageurs quittaient l'hòtel. Des faquins emportaient des malles et des valises luxueuses, et une dame parfumée, couverte de fourrures fauves, tenant à la main une bourse en mailles d'or, recevait les saluts respectueux des employés qui l'appelaient : « Madame la comtesse... » Un vieillard la suivait, et aussi une femme de chambre qui portait — avec quels égards! — un monstrueux petit chien. Et sans cesse, des personnes entraient, élégantes et joyeuses. Les portes de verre battaient. L'ascenseur montait et descendait. Priscille sentit que sa robe noire et son chapeau de crêpe étaient choses scandaleuses dans ce vestibule, parmi ces gens riches et ces domestiques de gens riches.

Elle songea :

— Voilà donc les « grands de la terre ».

Nera s'avança vers le portier et lui parla en italien. L'homme galonné dit alors à Priscille :

— Vous demandez quelqu'un?

— Oui, monsieur... Je voudrais... Je suis venue exprès pour cela... je voudrais... remettre moi-même une lettre à... Son Excellence... Son Altesse... enfin, Monseigneur le Grand-Duc *** qui est ici...

— *Cosa?* — fit le portier abasourdi.

Nera lui parla encore, et le gros homme hochait la tête...

Il prit la Française pour une solliciteuse.

— On ne voit pas son Altesse Impériale aussi facilement que vous croyez... Il faut obtenir une audience... Donnez votre lettre... Je la remettrai au secrétaire du Grand-Duc... Mais je dois vous avertir, ma bonne dame, que vous perdez votre temps. Son Altesse ne vous recevra pas... La porte est fermée pour tout le monde...

Et, tourné vers Nera, il acheva d'expliquer

pourquoi, en Italie, Son Altesse était inabordable et invisible.

— Donnez votre lettre, — dit Nera — C'est tout ce que vous pouvez faire... Et puis, allons-nous-en.

Le portier approuva :

— *Benissime!*... Allez-vous-en!

Priscille et Nera sortirent.

Quand ils furent sur le quai, le jeune homme, abasourdi, n'osa questionner sa compagne. L'instinct de sa race l'inclinait à la temporisation. Il se mit à siffloter entre ses dents, mais ses yeux et son sourire exprimaient deux pensées différentes.

Elle, marchant auprès de lui, sur les larges dalles tièdes que le soleil vaporeux séchait si vite, sentait le nœud de son angoisse se desserrer. Elle tourna la tête vers le bassin devenu tout bleu en quelques minutes, aperçut la vaste courbe du port, l'île de Saint-Georges avec son campanile rouge, la blanche coupole de la Salute et ses statues posées sur les angles, les frontons et les corniches, comme un peuple de

colombes prêtes à s'envoler... Soudain, elle découvrait Venise. L'onde d'une émotion inexpliquée passa sur son âme ignorante, puis une sorte de méfiance devant cette ville assise sur les eaux, puis cette pensée :

« J'ai touché le but, moi, pauvre et chétive. Le Grand-Duc possède le Message. Il le tient entre ses mains... Il déplie les feuilles... Il lit... »

Et Venise, avec sa beauté, sombra dans les abîmes de la vie intérieure.

IX

L'inconnu qui entra, le soir, à la *Stella d'oro* parlait l'italien comme un Toscan, et c'est à peine si le « chant » un peu spécial de la phrase, l'intonation plutôt que l'accent, décelaient un étranger. Ser Demetrio, le batelier, cousin germain de Siora Maria, buvait du vin d'Istrie, à la table près du comptoir. C'était un vieil homme, barbu, bouclé comme un Saint-Pierre, portant des anneaux d'or à ses oreilles velues, et qui, pendant plus de quarante ans, avait promené dans sa gondole des touristes de toutes les nations. Il considéra le visiteur, qui ne ressemblait pas aux clients ordinaires de la trattoria et reconnut ce type

aux larges pommettes, aux yeux petits, à la fois sauvage et très fin, qui n'est pas d'Europe.

— Je dois voir madame Priscille Séverac. Elle m'attend, — dit l'inconnu.

Il se tenait droit au-dessous de la lampe et la lumière brutale, rabattue par un réflecteur de fer-blanc, accusait les saillies de ses sourcils. Sa taille était haute, ses épaules puissantes. Les quatre ou cinq buveurs qui jouaient aux cartes, le regardèrent de côté avec cette admiration que la force physique inspire aux hommes simples.

— Je vais vous conduire, monsieur, — dit Beppa.

Quand la porte se referma derrière eux, Ser Demetrio dit à Siora Maria :

— C'est un Russe.

Il but une gorgée de vin, médita, et conclut :

— ... Et un gentilhomme... Il n'est pas venu seul, à cette heure, dans ce quartier.

— Ma maison est honorable, — dit Siora Maria. Je ne crains personne...

Tous deux convinrent que le « gentilhomme » devait avoir pris des renseignements à la police avant de risquer cette visite... Les Russes exilés rencontrent partout le bolchevisme embusqué sous des noms divers et qui les guette... A Venise même, on pouvait lire sur les murs l'inscription « W. Lenin » et du côté de l'arsenal, communistes et fascistes échangeaient des coups de poing et des coups de revolver. Mais la *Stella d'oro* était une petite auberge fréquentée par des gens paisibles, et Siora Maria, de ses mains robustes, savait mettre dehors les consommateurs échauffés qui se querellaient trop haut, sur la politique. Comme elle possédait quelque argent, elle n'était pas révolutionnaire, et ne haïssait que les Autrichiens. Néanmoins, elle n'aimait pas que la police mît le nez dans ses affaires.

— Il est venu pour la Française, — dit-elle tout bas à Demetrio.— Je regrette que Zorzi [1] soit absent. Il aurait pu expliquer comment il a

1. Forme vénitienne de Giorgio.

voulu rendre service à cette personne que nous ne connaissons pas... Ses papiers sont en règle... Elle a une très bonne figure... Mais... mais...

— Il faut être prudent, — dit Ser Demetrio en regardant le fond de son verre, — Zorzi est devenu trop Français... Que sait-il de cette femme?... Maria, je vais sortir derrière ce Russe et je le suivrai. Je saurai bien s'il est seul, d'où il vient, et où il va...

Cependant Beppa guidait l'étranger, à travers les corridors et les escaliers du vieux palais déchu de sa gloire. La lueur dansante de la bougie qu'elle protégeait de sa main, projetait sur les murailles humides sa silhouette haut coiffée, comme une marionnette noire.

Sous les portes, il y avait des lignes de lumière. On entendait des voix, des cris d'enfants, des bruits de vaisselle.

— Qui loge ici? — demanda le Russe.

— Des employés des fabriques de Murano, et aussi des verriers... Mais des chambres nous appartiennent, que nous louons à nos clients.

— Et madame Séverac...

La Vénitienne perçut l'hésitante curiosité.

— *Oimé!* — dit-elle, — je ne sais rien des clients. Elle est arrivée : nous l'avons reçue. C'est une vieille bien douce...

— Elle n'est pas...

— Quoi?

— Elle n'est pas un peu...

— Elle est bien douce... Là, montez ces trois marches, monsieur... La première est usée... Prenez garde... Oui, bien douce! Nous n'avons rien à dire sur elle, et puisque vous venez la voir, vous savez mieux que nous... qu'elle est bien douce... Allez devant... tout droit... la porte verte... Je reste ici pour vous reconduire, parce que la dame française, elle se perd dans la maison, chaque fois qu'elle sort de sa chambre... Si vous ne restez pas trop longtemps...

— Je ne me perdrai pas, — dit en souriant le Russe. — Laissez la bougie par terre. Tout à l'heure, je la reprendrai. Vous auriez froid dans ce couloir... Non... Ne m'attendez pas... Je vous remercie.

Il heurta la porte verte du doigt.

Et la porte s'ouvrit.

— Monsieur, — dit Priscille, interdite...

L'étranger entra dans la chambre. Il paraissait à la fois déçu, amusé et gêné.

— Vous êtes bien Priscille Séverac?

— Oui, monsieur.

— Vous venez de France?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes allée, hier matin...

— A l'hôtel Danieli, oui, monsieur... Mais permettez que je m'asseye, — dit la pauvre fille, suffoquée par l'émotion, — et vous-même, je vous en prie...

Elle poussa le fauteuil de reps grenat, tout fané et un peu crevé, vers le visiteur inconnu.

— J'ai dit en bas que vous m'attendiez — reprit le Russe, — parce que je désirais vous voir et que vous ne connaissez pas mon nom... Une certaine prudence était nécessaire... Je suis le secrétaire et je m'honore d'être l'ami dévoué du Grand-Duc ***... C'est moi qui ai

reçu la lettre que vous avez remise au portier, pour Son Altesse... Et, comme c'était mon devoir, je l'ai lue, et je l'ai transmise...

Priscille, assise au bord du lit, ne put qu'incliner la tête... Dans sa poitrine, une houle montait comme un sanglot.

Le Russe regarda, sans parler, la chambre bizarre au plafond peint de fantômes, la femme si pauvrement vêtue, étique, flétrie, dont la figure avouait l'ardeur d'une attente plus passionnée que l'amour humain... Lui-même changeait de visage... L'expression de curiosité sceptique qui était dans ses yeux jaunes, comme dans les yeux d'un homme ennuyé qui risque un pari pour se distraire, disparaissait sous une sorte d'attendrissement. Il dit :

— J'ai pris sur moi de venir ici.

Priscille balbutia :

— Je vous attendais.

— Comment saviez-vous?

— Je vous attendais... Vous êtes le premier qui devait venir... Le Grand-Duc est trop au-dessus de moi pour m'entendre, mais il ira

aussi, où Dieu le mène... Et plus tard, un autre, plus grand...

Ses yeux bleus se remplirent de larmes...

Le Russe suivit la direction de son regard et vit le portrait de Nicolas II sur la table, entre la lampe et la bible.

Il demanda :

— Que savez-vous?...

Une anxiété imprévue l'avait saisi.

Il répéta :

— Que savez-vous?... Quelqu'un vous a parlé?... Le hasard vous a montré une piste?... En ces temps terribles, nous allons dans les ténèbres, et tout est mystère, *là-bas*... Êtes-vous venue seulement pour apporter une lettre, ou bien la lettre est-elle un prétexte?... Parlez en toute confiance...

— Monsieur, — dit-elle avec simplicité, — je ne sais rien que par une révélation intérieure... Ce n'est pas la main de l'homme qui me conduit... Si vous avez lu, vous comprendrez... Moi, je suis un instrument, pas autre chose... Il a plu à Dieu de choisir Priscille

Séverac, une paysanne, une servante, qui gagne sa vie au jour le jour et qui n'a rien à faire par elle-même avec les princes et les grands-ducs... Mais il se sert des êtres les plus chétifs pour les fins les plus grandes... J'ai dû venir en ce pays, et dire à Son Altesse ce que l'Ange disait à Madeleine : « Celui que vous pleurez n'est pas mort... » Quand j'aurai vu le Grand-Duc, ma tâche sera terminée.

Ce langage correct, aisé, presque éloquent, dans la bouche d'une servante, étonnait le Russe. Un Français, un Italien, aurait souri peut-être, — le Slave rêva.

Priscille enhardie parlait, de sa voix lointaine, ou plutôt l'esprit qui était en elle parlait. Elle racontait son enfance, ses maladies, sa vocation, et comment la révélation s'était faite à elle et en elle. Tout son corps exténué tremblait. Par instant, sa parole devenait précipitée et confuse. Elle se taisait, passait sa main osseuse sur son front, parlait encore... Et il y avait, dans le bleu nocturne de ses yeux, une aube qui se levait.

L'homme qui était venu, — dans quel dessein? par méfiance, par curiosité, par fantaisie? — assistait à cette transfiguration. Il subissait, comme les Bridain, comme Nera l'avaient subi, le charme qui émanait de Priscille. Muet, il considérait cette créature égarée dans le xxe siècle, et qui semblait venir du fond des temps. L'immense terre russe nourrit des sectes innombrables. Elle a produit des apôtres, des thaumaturges, des ascètes, tous les purs et tous les impurs, ceux qui se mutilent par haine de la vie, ceux qui se détruisent par amour de la mort. Parmi ces foules d'illuminés, s'égarent des saints véritables, des âmes qui vivent sur un autre plan que les âmes moyennes, et qui ont reçu le don de clairvoyance et de prescience... Priscille était-elle une de ces âmes?... Le mysticisme russe se réveillait sous le scepticisme emprunté à l'Occident. L'homme n'avait plus envie de sourire. A travers le jargon biblique et la couleur protestante, il sentait le brûlant rayonnement d'une foi qui le troublait.

Il pensa :

— Peut-être!

Car il était russe et pieux ; et parce qu'il avait beaucoup souffert, il ne comptait plus que sur le miracle pour sauver son pays et lui-même.

« Peut-être!... Après tout, les enquêtes, les témoins, cela ne constitue pas des preuves irréfutables... Il y a des témoins qui mentent; d'autres qui furent trompés... »

Sa raison s'insurgea. Il réagit contre le doute qui renaissait en lui ; mais, en dépit de sa volonté, un mot l'obsédait : « Peut-être... »

Non, il ne voulait pas offenser cette pauvre femme qui était venue, si naïvement, comme une pèlerine des vieux âges, apporter une parole d'espérance aux exilés ; et pourtant, il ne pouvait lui promettre qu'elle verrait le Grand-Duc. Il fallait la persuader très doucement de repartir... Que ferait-elle à Venise?

L'épuisement de Priscille se trahissait par la courbure de sa taille. Elle se tut, et l'ombre descendit sur ses yeux. Dans le silence, le Russe entendit son souffle haletant.

— Ce que vous venez de me dire sera fidèlement rapporté au Grand-Duc, — dit-il en se levant. — Un jour, — qui sait? — votre espoir, qui est aussi le nôtre, se réalisera peut-être... Mais, hélas! il faut attendre... Nous ne savons rien de précis, et, malheureusement, l'enquête...

Priscille affirma :

— *Il* est vivant. Des milliers de Russes croient qu'il est vivant. Moi, *je le sais*... Et le Grand-Duc lui-même... n'a-t-il pas dit...

— La pensée intime de Son Altesse n'appartient qu'à elle seule, et il est des questions qu'on ne lui pose pas.

— Dieu pose la question. L'homme répondra. Devant Dieu, un Grand-Duc n'est qu'un homme... Ah! monsieur, faites que je le voie! S'il daigne m'entendre...

— Non... non... Impossible!... Ne comptez pas que le Grand-Duc vous recevra, — dit le Russe un peu effrayé par l'exaltation renaissante de Priscille. — Son Altesse n'est pas indifférente à votre bonne pensée, à votre dévouement...

mais, c'est une consigne générale... pour tous les étrangers, sans aucune exception... Si le Grand-Duc entr'ouvrait sa porte, une seule fois, il ne pourrait plus la refermer... et alors, des gens passeraient, par surprise, des gens qu'il ne doit pas, qu'il ne veut pas recevoir... C'est une précaution élémentaire, indispensable à la sécurité de Son Altesse... D'ailleurs, nous ne sommes pas chez nous, en Italie... Nous sommes des proscrits que l'on supporte, sous la condition qu'ils ne feront pas de bruit dans la maison étrangère... Vous comprenez?

Elle ne comprenait pas. Tout cela, c'étaient des raisons humaines, et Dieu ne s'en embarrasse pas quand il veut agir.

— Vous ne faites pas de bruit; vous vous laissez oublier; mais, si vous n'agissez pas, vous retardez l'heure de la justice... Et Celui qui souffre, dans l'obscurité et l'humiliation? son épreuve est donc prolongée... et par vous?...

— Allons!... allons!... ne vous affectez pas ainsi... Je vous promets que je parlerai de vous

à Son Altesse... Peut-être consentira-t-elle à vous satisfaire... Je ne vous promets rien... J'essaierai... En attendant, ne bougez pas... Et bientôt, je vous ferai savoir ce qui sera décidé...

L'espoir revint au cœur de Priscille.

— Je vous remercie, monsieur, bien humblement... J'obéirai... Dites au Grand-Duc que je suis là, prête à le servir, par n'importe quel moyen... Je croyais qu'il était malheureux et ruiné... Alors, j'avais rêvé de lui offrir le peu que je possède... le denier de la veuve... et puis, mes bras qui sont faibles, mais accoutumés au travail...

Le Russe, qui était au seuil de la chambre et qui touchait déjà le bouton de la porte, s'arrêta... Une dernière fois, il regarda cette pauvre créature qui, dans la simplicité de son âme, offrait au prince exilé une aumône sainte : l'argent gagné par le travail de ses mains. Il la vit si chétive, si dénuée, si pure, soulevée d'une foi si fervente, qu'il sentit ses yeux se mouiller. Il avait mesuré l'épouvantable égoïsme des gens « raisonnables », et la cruauté du monde envers

les vaincus. Fallait-il donc que la déraison trouvàt des mots que la sagesse n'inventerait point, des mots de charité naïve et sublime ? Et qui pourrait entendre ces mots sans que son cœur tressaillît ?... Le Russe prit les mains de Priscille et lui dit :

— Le Grand-Duc saura tout... Je reviendrai.

— Ah ! soyez béni, monsieur ! répondit-elle...

L'émotion obscurcissait sa vue. Dans ses oreilles, il y avait un bruit de marée...

Quand elle se trouva plus calme, elle était seule.

X

Elle attendit...

Deux jours, trois jours, elle patienta, puis trois jours encore... Une autre semaine commença, qui s'acheva sans apporter aucune nouvelle... Chaque samedi, Siora Maria présentait *il conto* à Priscille, et ce compte, assez modeste d'abord, s'enfla de suppléments inattendus. Priscille ne doutait point que le Grand-Duc ne la fît entrer à son service. Elle ne demandait pas de gages. La nourriture et le gîte, et quelquefois un vêtement abandonné par quelque femme de chambre, suffiraient à tous ses besoins. Le temps passait sans diminuer sa confiance. Elle avait dû entamer les deux cents francs réservés

pour le Grand-Duc et elle en avait conçu quelques scrupules. Mais, se souvenant de l'hôtel Danieli, du portier galonné, des voyageurs élégants, elle se disait que Son Altesse Impériale n'était pas dans la misère, tandis que Lui, le Tsar, le plus grand devenu le plus obscur, souffrait de la faim et du froid. C'était donc pour Lui, et non pour le Grand-Duc, qu'à l'avenir Priscille Séverac conserverait tout ce qu'elle pourrait acquérir.

La voix intérieure l'encourageait... « Le chemin, disait cette voix, passe par Venise, mais le but définitif est ailleurs... Venise n'est qu'une halte nécessaire. » Docile à la voix, Priscille vivait au jour le jour. Quand sa petite provision d'argent tira vers la fin, elle s'en remit au Seigneur pour lui procurer des ressources. Cependant, elle diminua ses dépenses et se contenta de prendre, à la trattoria, la collation sans le souper. Plus tard, elle supprima le petit déjeuner du matin, et finit par se nourrir de pain et de fromage qu'elle mangeait dans sa chambre... A ce régime, elle s'épuisa rapi-

dement; sa figure amenuisée eut des transparences jaunâtres, des cernes sombres autour des yeux; ses mains se décharnèrent; son dos fléchit. Le bon Nera soupçonna cette détresse qui excitait la mauvaise humeur involontaire de Siora Maria. Il offrit des oranges à Priscille; quelquefois un petit gâteau qu'elle acceptait comme un envoi du ciel...

Parce qu'il s'était chargé d'elle, il tenait à elle, avec le sentiment du sauveteur pour le noyé qu'il a tiré de l'eau. Il aimait à causer avec elle et il était plus sensible à son charme que ne pouvaient l'être Siora Maria, Beppa ou Demetrio qui ne parlaient pas la même langue. Enfin, il soupçonnait que cette vieille personne avait des amis puissants, puisque le secrétaire du Grand-Duc était venu la voir. La lettre qu'elle avait remise à l'hôtel Danieli avait eu cet effet d'amener à la *Stella d'oro* cet homme, moins illustre que le Grand-Duc, mais qui représentait le Grand-Duc... Nera n'aimait pas les Altesses. Il était socialiste et la révolution russe lui inspirait de la sympathie. Cependant,

parce qu'il avait fait une partie de la guerre au front de France, il détestait les Allemands, et se méfiait des bolchevistes. Ces sentiments divers, amalgamés dans un sincère et profond patriotisme, ne s'accordaient pas toujours entre eux et s'accordaient moins encore avec les sentiments que manifestaient les gens du Castello, les ouvriers de l'Arsenal, forcenés admirateurs de Lénine. Nera ne voulait pas offenser ses camarades. Certaines de leurs idées heurtaient les siennes, et il était presque aussi loin d'eux que de Priscille ; mais il n'aurait pas voulu que tel et tel, petits parents ou amis de Siora Maria, passionnés pour la politique et adorateurs du drapeau rouge, le soupçonnassent de relations avec un Grand-Duc... Il eût passé pour un faux-frère et se fût déshonoré.

Ser Demetrio, qui avait identifié le secrétaire du Grand-Duc, M. Alexis Pouchkine, connut bientôt que la police surveillait la maison. Il avait rencontré des figures d'argousins dans les environs de la placette. Cette constatation affola

Siora Maria... Elle s'en prit à Zorzi : pourquoi donc avait-il conduit, dans un établissement honorable, cette espèce de folle qui peut-être n'était pas folle, et qui avait des relations inexplicables avec les Russes exilés? Elle parlait beaucoup de religion, et elle n'allait pas à la messe! Toute seule dans sa chambre, elle écrivait... Ces écritures ne signifiaient rien de bon. Elle était une espionne, au service des bolcheviks, qui cherchait à pénétrer chez le Grand-Duc pour l'assassiner... Un jour, la police descendrait chez Siora Maria, ferait des perquisitions, arrêterait Priscille Séverac, et confondrait avec elle, dans la même suspicion, les imprudents qui l'avaient reçue.

— Zorzi! tu as commis la bévue. Tâche de la réparer. Tu parles français. Dis à la vieille de chercher un autre gîte.

— La pauvre est si douce! — murmura Beppa en entendant cet arrêt.

Elle tenait Priscille pour folle, mais non pour criminelle. Une espionne? Avec ces yeux-là?

— Les espions ont toujours de l'argent. La Française est pauvre, — dit Nera.

— Alors, je ne serai jamais payée... De toutes façons, Zorzi, je veux qu'elle s'en aille. Va lui parler.

Ce jour-là, précisément, Priscille avait manifesté la volonté de sortir.

Elle ne quittait jamais les alentours immédiats de la placette et du canal, car elle se fût bientôt perdue à errer, toute seule, dans le dédale des ruelles vénitiennes. Parfois, Beppa et Giorgio l'avaient emmenée avec eux, à Murano, à la Giudecca, au Jardin public, et, sans qu'elle s'en doutât, l'innocente Priscille leur avait servi de chaperon. Que de baisers furtifs ils avaient échangés, derrière son maigre dos, pendant qu'elle contemplait les palais du Grand-Canal ou l'horizon de la lagune ! Ils l'aimaient bien. Ils lui pardonnaient de ne pas comprendre Venise et de préférer un jardin en fleur à la place Saint-Marc. Beppa la défendait contre Siora Maria. Elle disait :

« La Française n'a pas beaucoup d'esprit, mais pour la douceur, c'est un pigeon blanc. »

Et voilà qu'il fallait effaroucher ce « pigeon blanc ». Siora Maria et Demetrio l'ordonnaient.

Nera saisit l'occasion de la promenade pour être seul avec Priscille.

Ils marchèrent, au hasard, dans ce quartier du Canareggio, qui est l'ancien ghetto de Venise, quartier malodorant, délabré, où des ruines de ruines tombent par morceaux sous les influences de l'eau marine et de l'air marin ; quartier de petits commerces, de petites industries qui végètent entre les vieux murs des palais désaffectés. C'est là qu'on restaure les faux Bellini et les faux Véronèse ; là qu'on fabrique des meubles peints, destinés aux antiquaires sans scrupule, et qu'achèteront des voyageurs sans expérience. L'eau des petits canaux, plus sale que partout ailleurs, reflète des pavoisements de loques, et parmi ces loques, d'admirables fragments d'architectures, colonnes, mascarons, trèfles ajourés, façades zébrées de rides, fresques éteintes dont

les bleus et les verts ont disparu. Priscille et Nera s'égarèrent dans cette Venise des pauvres où les étrangers ne s'attardent guère. Le jeune homme voulait parler et n'osait parler. Il sentait la cruauté du coup qu'il allait porter et son injustice ; et parce qu'il avait un cœur délicat, tout incliné par son bonheur d'amour à des sentiments optimistes, il se révoltait :

« Pourquoi la renvoyer brutalement ! Elle a payé tout ce qu'elle devait. Elle n'a rien fait de mal... »

Et il craignait d'écarter de lui une influence bienfaisante, comme si la pauvre vieille Priscille était un porte-bonheur.

Sur les Fondamenta Nuove, il prit courage.

— Faites-moi la faveur de vous reposer un moment, dit-il à Priscille... Je vois que vous êtes fatiguée... Mettons-nous là... Vous prendrez un peu de muscat et des gâteaux secs.

Il désignait un café voisin de l'embarcadère où le vapeur de Murano vient accoster.

Des nuages somptueux voguaient dans un ciel verdâtre, gonflant de fauves blancheurs de voiles, et l'ombre de l'escadre aérienne passait très lentement sur l'eau à peine ondulée dont elle changeait la couleur. La vie silencieuse du vent et de la lumière jouait parmi les bleus de la lagune. Au loin, se dressaient les quais et les campaniles de Murano. Plus près, au milieu de l'eau qui doublait son image blanche et noire, il y avait une île petite, dentelée de cyprès, et solitaire.

Priscille était affreusement lasse. Elle n'avait mangé, depuis la veille, qu'un peu de pain et du riz aux moules donné par Beppa. La promenade avait brisé ses faibles jambes. Elle ne put que sourire pour remercier.

Quand ils furent assis sur des chaises de fer, devant la boutique où l'on vendait « pain, huile, vin et *altri generi* », Nera fit un beau tapage en réclamant le patron. Il commanda du vin, du chocolat, des gâteaux, des oranges et força Priscille à se restaurer. Elle obéit, car elle avait faim, et par l'ingénieuse

charité de Nera, ce goûter improvisé devint un repas véritable, qui ranima Priscille et lui rendit l'énergie physique avec cette gaîté qu'elle avait parfois, à la façon enfantine des religieuses.

— Vous êtes bien bon, monsieur Nera, de tant vous occuper d'une vieille, d'une étrangère qui ne vous est rien... Vous seriez plus content de promener cette charmante demoiselle, votre fiancée... Et toutes ces bonnes choses qui vont me rendre gourmande !... Et ce panorama si joli que je n'ai jamais vu !

— Vous l'avez vu trois fois, madame Séverac.

— Est-ce possible !... Où avais-je les yeux ?... Je n'avais pas remarqué...

— Allons, mangez !... Encore un gâteau !... Buvez... Si vous ne buvez pas, vous me ferez de la peine... Il reste des gâteaux ?... Mettez-les dans votre poche... Tout est payé...

— Oh ! monsieur Nera !... J'admire la bonté de Dieu qui vous a choisi comme un instrument de ses desseins. C'est lui qui a tourné vers moi, vers une inconnue, votre regard et

votre cœur... Pourquoi m'avez-vous protégée? Je ne suis ni belle, ni jeune, ni riche, ni bien élevée comme une dame... Une domestique! qui voudrait s'occuper d'une domestique?... Non, jamais, monsieur Nera, jamais je ne saurai vous dire ma reconnaissance... Dieu paiera ma dette envers vous en bénissant votre foyer...

— C'est une sainte!... pensait Nera... Si ma tante Maria et mon cousin Demetrio pouvaient causer avec elle, ils seraient émus...

La vue de la tendre vieille figure aux brillants yeux bleus, aux cheveux gris coiffés de crêpe, bouleversait le brave garçon.

— Signora, — dit-il, — madame... tout ça n'est rien!... Ce que j'ai fait pour vous, c'était par plaisir... Mais je ne serai pas toujours à Venise... Avant de me marier avec Beppa, je retournerai à Turin... Alors, comment vivrez-vous, toute seule, sans personne à qui parler?... Si vous avez fini vos affaires... — oh! je ne vous demande rien, moi! — vous ferez bien de rentrer chez vous... en France...

Priscille hocha la tête.

— Non, monsieur Nera, non, ça n'est pas possible, maintenant...

— Et pourquoi ?... Vous dépensez tout votre argent, ici...

— C'est vrai... Il ne me reste rien... ou presque rien... Je l'avoue sans honte, parce que le Dieu qui m'a envoyée pourvoira certainement à mes besoins... Personne n'est plus pauvre que moi, ajouta-t-elle, d'un air joyeux...

Nera fut glacé d'horreur en pensant à Siora Maria.

— Vous avez des amis, dit-il...

— Vous, d'abord, monsieur Nera, et votre bonne tante, et votre aimable fiancée.

— Oui, certainement... Mais vous en avez d'autres... Ce monsieur russe...

— Je n'ose pas lui donner le nom d'ami... C'est un monsieur trop au-dessus de moi. Et pourtant, il m'a traitée avec une réelle bonté...

— Vous ne l'avez pas revu ?

— Non... Il doit revenir. Il m'a dit : « Attendez ! » J'attends avec confiance.

— Et s'il ne revenait pas !

— Je repousse cette pensée, monsieur Nera.

— Depuis trois semaines ce beau seigneur vous fait languir, et il ne donne plus signe de vie... Écrivez-lui donc que ça ne peut pas durer.

— Je l'offenserais... Il croirait que je doute de sa parole...

— Et quand vous serez sans un sou, qui vous nourrira?... Écoutez, madame Séverac, moi, je vous veux du bien. Je sens que vous avez le cœur très bon et qu'il n'y a pas en vous la plus petite fausseté...

— Oh! monsieur Nera, comment serais-je fausse? Dieu me rejetterait si je mentais une seule fois... Mentir! La mort est moins horrible que le mensonge...

— Je vous crois sincère... Mais tout le monde n'est pas comme moi... Les gens qui ne peuvent pas causer avec vous, se trompent sur vos intentions... Et pour être franc, cette visite du monsieur russe a étonné bien du monde.... Les voisins en ont parlé... La police surveille la maison...

— La police?

— Hé, oui! Cela n'est pas extraordinaire, en ce moment... Tous les étrangers sont suspects. Je le suis, à Paris, et vous, à Venise... Alors, madame Séverac, comprenez sans vous fâcher... comprenez que ma tante Maria...

Giorgio Nera vit se décolorer le visage de Priscille.

— Elle me renvoie?...

— Non... Elle désire seulement...

— J'ai compris...

Immobile, la tête un peu rentrée dans les épaules comme une personne qui sent venir un choc terrible et qui se ramasse sur elle-même pour résister, Priscille fixait, de ses yeux amortis, la surface moirée de la lagune. Il y avait un tourbillon dans sa tête, et dans ses membres une insensibilité pareille à la mort... Elle ne pensait plus. Son corps matériel n'était qu'une forme creuse, d'où la vie charnelle s'était retirée... En la touchant du doigt, on l'eût jetée sur les dalles du quai... Dans cet état, plus atroce que l'agonie, Pris-

7.

cille percevait encore quelques images qui se dispersaient dans le vide de son esprit... Un nuage se dorait en s'effilochant... le vapeur de Murano doublait l'île solitaire, blanche et noire... trois gondoliers enlevaient le felze d'une gondole... une femme passait, serrée dans son châle... Puis les images disparurent dans un éblouissement... L'univers fut noir comme un ciel d'orage... Une voix, — la voix du bon Giorgio — parlait...

— Prenez encore un gâteau... Encore un doigt de vin... Je vous en supplie...

Cette voix venait de l'autre versant d'un gouffre... Et tout à coup, elle fut indistincte, bien qu'elle continuât de parler... Une autre voix s'élevait dans le vide intérieur, qui disait :

« Je suis là. Je suis avec toi, en toi... L'Ennemi te livre un assaut... Je suis ton rempart et ton bouclier... »

Priscille sentit la vie affluer dans ses veines. Elle parut ressusciter sous le regard étonné de Giorgio. Avec une sérénité qui troubla le jeune homme, elle répondit :

— Qu'on me laisse encore cette journée et la nuit. Demain, je partirai.

— Pour la France?

— Non.

— Où irez-vous?

— Dieu me conduira... S'il le veut, je resterai dans la rue. Je vivrai d'aumônes, si je ne peux travailler de mes mains. Mais je travaillerai.

— Comment?

— Il se trouvera bien, dans Venise, une âme charitable pour me donner un gîte et du pain contre le travail de mes bras. Je sais laver, coudre, cuisiner, repasser, et je ne fais pas la délicate... Votre tante, si elle ne veut pas m'employer, me recommandera peut-être à quelqu'un... J'ai tous mes papiers en règle... J'ai des certificats légalisés... Oh! monsieur Nera, n'ayez pas cet air triste!... Je sais que vous n'avez pas parlé selon votre cœur, mais vous n'êtes pas le maître... La décision de votre tante peut-elle effacer de mon âme le souvenir de vos bontés?... Non, non, je ne

serai pas ingrate..., Dieu, je vous le redis formellement, paiera ma dette... La bénédiction est sur vous.

— On ne vous jettera pas dehors comme un chien, madame Séverac. Il n'en est pas question, et d'ailleurs, je ne le souffrirais pas... Rentrons à la maison... Je parlerai à ma tante... C'est une bonne femme, mais elle a peur.

XI

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, Priscille se jeta sur son lit. Supprimant le monde extérieur qui l'assaillait aux cinq portes de ses sens, aveugle, sourde, inerte, elle fit en elle, par un suprême effort de volonté, ce qu'elle appelait « le grand silence ».

L'encouragement qu'elle espérait ne vint pas. La voix consolatrice qui avait parlé, pendant qu'elle écoutait Giorgio Nera, sur les Fondamenta Nuove, resta muette; et dans l'abîme intérieur, ce fut le vide absolu, ce furent les ténèbres de la mort... Priscille demeura, la face dans l'oreiller, les bras en croix, ne sachant même plus si elle vivait, ayant perdu

toute notion du temps et du lieu. Peut-être s'endormit-elle, car elle eut la sensation de s'éveiller au tintement d'une cloche sonnant huit heures. Dans le noir de la chambre, une lueur tremblotait, envoyée par une fenêtre éclairée de l'autre côté du canal. Cette lueur si faible, la sonnerie prolongée en vibrations lentes, l'humidité qui émanait des vieux murs, l'approche de la nuit, la solitude, tout fut souffrance pour Priscille. Un sentiment de désolation était dans les choses, et comme un refus tacite de secours. Jamais elle n'avait connu, à ce degré, la détresse de l'exil ; jamais ce dénuement spirituel, aggravant la misère matérielle ; jamais une aussi totale absence de Dieu.

« Le Maître m'abandonne-t-il? »

Il n'y avait, dans cette forme de son angoisse, aucun reproche — à peine l'expression très humble du doute, mais ce doute n'allait pas sans un remords, et le remords sans une poignante douleur. L'idée qu'elle offensait un Être adoré, qui avait mis en elle ses complaisances,

lui fut plus intolérable que la pire torture physique, et cependant, pour la première fois depuis vingt années, Priscille Séverac osait dire à celui qui l'avait choisie :

« Pourquoi?... »

Hélas! Qu'exigeait-il d'elle? Il l'avait prise à sa famille, martyrisée dans sa chair, conduite, de maison en maison, sans lui laisser le loisir d'un attachement durable. Il l'avait voulue toujours malade, toujours pauvre, toujours incomprise, souvent bafouée. Pour l'amour de lui, que d'épreuves, au sens humain, elle avait subies, et maintenant, quel fardeau elle portait! Cette mission, pourquoi cette mission? Et voilà que le secours des hommes défaillant soudain, le secours céleste défaillait aussi! Le guide retirait sa main. La voix se taisait. Dans ce cœur de son cœur, mystérieux pour elle-même, où la pensée parlée s'exprimait comme le parfum caché s'exprime dans le calice fermé de la fleur avant l'éclosion, — tout concentré, sans expansion au dehors, et pourtant réel, âme de la rose que

seule connaît la rose, — dans ce sanctuaire de la voix, Priscille n'allait-elle pas entendre, — ô terreur! — le ricanement de l'ennemi?... Satan suit Dieu comme l'ombre suit le corps; il marche dans ses pas; il rôde autour de ses citadelles; il laisse les impies à leurs plaisirs pour tenter Job sur son fumier et Jésus sur la montagne... C'était lui qui avait détourné de Priscille l'amitié de Siora Maria; lui qui avait soufflé sur la promesse du Russe comme sur une lampe éteinte au vent de l'oubli; lui qui jetterait Priscille, sans amis et sans argent, sur le pavé de la ville étrangère...

« Non!... Non!... Il ne sera pas vainqueur!... Non! Je ne plierai pas devant lui! » cria Priscille.

Le son de sa propre voix frappa ses oreilles comme un bruit inaccoutumé. Il lui parut que quelqu'un s'éloignait dans les ténèbres, et que sa souffrance s'apaisait un peu. Elle écouta en elle. Rien encore... Pourtant le silence n'était plus le même silence : c'était une espèce

d'attente, un sommeil spirituel, sans rêves, pâli par le pressentiment d'une aube... Alors, elle s'assit sur son lit. Trop faible pour se tenir debout, elle étendit la main, trouva, sur la table de chevet, la boîte d'allumettes et la lampe où restait un peu de pétrole. La lampe étant allumée, elle prit sa bible et l'ouvrit au hasard, comme elle avait vu faire à Samuel Séverac, comme elle avait fait, bien souvent, aux heures difficiles de sa vie.

Et elle lut :

Tu demeureras parmi ceux d'une maison rebelle, qui ont des yeux pour voir mais qui ne voient point, et des oreilles pour ouïr mais qui n'entendent point, parce qu'ils sont d'une maison rebelle.

Toi donc... fais-toi l'équipage d'un homme qui va partir et pars de jour, à leurs yeux ; pars de ton lieu pour aller en un autre, à leurs yeux. Peut-être qu'ils y prendront garde, quoiqu'ils soient d'une maison rebelle.

Tu porteras de jour, à leurs yeux, ton équipage, semblable à celui d'un homme qui part... Tu le porteras sur l'épaule, à leur vue ; tu l'emporteras quand il fera obscur ; et tu couvriras aussi ta

face... car je t'ai mis pour être un signe dans Israël.

... La parole de l'Éternel me fut encore adressée et il me dit :

« Voici ceux de la maison d'Israël qui disent :
« La vision que cet homme voit ne s'accomplira
» qu'après un grand nombre de jours et il prophé-
» tise pour des temps qui sont encore éloignés. »

» C'est pourquoi, dis-leur : « Ainsi a dit le Sei-
gneur l'Éternel : Aucune de mes paroles ne sera
» plus différée, mais la parole que j'aurai pro-
» noncée sera mise à exécution, — dit le Seigneur
» l'Éternel[1]. »

Comme Priscille achevait le dernier mot du dernier verset, elle entendit en elle la voix qui parlait sans paroles, et cette voix commandait :

« Pars ! »

1. Cf. Ezéchiel, XII.

XII

Majestueuse et dépeignée, vêtue d'une camisole jaune à ramages et d'un jupon vert amplement froncé sur les hanches, Siora Maria servait les premiers clients. Ils déjeunaient debout, pressés de partir pour l'embarcadère, car c'étaient de petits employés de fabrique et des ouvriers travaillant à Murano. Une vieille femme, agenouillée, lavait le carreau de la salle. Toutes les tables étaient rangées dans un coin, toutes les chaises empilées sur les tables. Quand un courant d'air faisait battre la porte de la cuisine, une odeur de café arrivait au nez des gens. On voyait, parmi les cuivres des casseroles, briller le cuivre plus riche et plus clair

du haut chignon de Beppa; puis la porte se refermait en claquant; les verres du comptoir vibraient, et sur le mur, tremblaient les portraits du roi et du pape.

Dehors, il faisait doux et bleu. Le puits de marbre, aux reliefs frustes, était, au centre de la placette, comme une chose précieuse. Il n'y avait pas, dans les peintures des églises, un assemblage de couleurs plus magnifiques que les ocres et les rouges des maisons, avec le vert vif des jalousies, et les reflets de ces nuances dans l'eau du canal, et le bleu du ciel par-dessus tout. Le soleil de Venise est un grand alchimiste, car il a ce pouvoir de transmuer en or ce qu'il touche. Les âmes des hommes éprouvaient aussi sa vertu. Elles étaient dorées de joie et bienveillantes. Siora Maria elle-même daignait rire avec les clients, et ne chipotait pas sur la petite monnaie. Enfin, l'un après l'autre, les ouvriers s'en allèrent; la vieille laveuse acheva d'éponger le carreau mouillé; Beppa et sa mère disposèrent les tables et les chaises selon l'ordre accoutumé,

et Siora Maria se retira dans sa chambre. Beppa, qui avait fait sa toilette dès son lever, à la chandelle, pendant que tous dormaient dans la maison, avait maintenant un peu de loisir. Sur le seuil de la trattoria, elle se tint, respirant l'air tiède et mou, toute languissante de sa jeunesse, le cœur gonflé par le sang qui l'étourdissait un peu. Elle pensait à sa robe de noces qu'elle achèterait bientôt ; elle voyait Giorgio à son bras, dans l'église ; et, soudain, elle s'imaginait vieille femme, telle qu'elle serait un jour, ridée et cassée, comme Priscille Séverac... Cette idée la rendait mille fois plus amoureuse...

Des barques passèrent qui allaient à l'Erberia, près du Rialto, chargées de légumes ou de poissons. Elles glissaient, sur le canal, à l'autre bout de la placette. Les paysannes qui fournissaient la *Stella d'oro* vinrent apporter des paniers d'œufs, des fromages, des poulpes à frire et des écrevisses de mer, rosâtres au fond des paniers bruns. Beppa discutait les prix, dans le chantant dialecte qui adoucit

par l'expression les sentiments les plus âpres, et le marché conclu, elle se reprenait à songer, svelte en son châle noir, appuyée à la porte de la trattoria.

« O Zorzi !... »

Il était venu sans bruit derrière elle, et Beppa avait connu sa présence par le baiser qu'il lui avait mis sur le cou... Honteuse, elle rentra dans la salle, et tira la porte après elle, mais elle emportait dans sa chevelure toute la splendeur du matin, et son petit visage nacré, ses yeux verts, riant sous leurs cils fauves, éclairaient l'ombre. Elle dit à son fiancé :

« Attends ! Je vais te servir ! Il y a du café chaud pour toi. »

Il lui répondit qu'il n'avait faim que d'elle, et qu'un baiser seulement pourrait le nourrir. Beppa feignit de s'offenser, jeta une chaise entre elle et Giorgio, courut, buta contre une table, et ravie, laissa les bras du jeune homme la saisir. Il lui donna un baiser qu'elle ne lui rendit pas, et un autre, plus long, qu'elle lui rendit. Et ce fut l'éternel manège des amants, les mots

chuchotés, les hardiesses timides, les refus hésitants, la douce querelle de colombes qui se jouent au bord d'un toit... A peine, quand la porte s'ouvrit, eurent-ils le temps de séparer leurs lèvres... Qu'aurait dit Siora Maria en les voyant ainsi enlacés ? Mais ce n'était pas Siora Maria qui troublait le jeu charmant. Beppa reconnut la maigre silhouette, la longue figure creusée de Priscille.

— Bonjour, monsieur Nera, bonjour, mademoiselle Beppa !... Je pense que votre maman se porte bien ?... J'espérais la rencontrer ici, et je comptais sur vous, monsieur Nera, dont je sais l'infatigable bonté, pour me servir d'interprète...

Elle gardait cette politesse cérémonieuse à l'ancienne mode, ce tour de langage solennel, qu'elle devait à ses lectures et qui n'avait, dans sa bouche, rien de factice et d'ampoulé. Malgré l'heure très matinale, elle était vêtue comme pour le voyage, et elle portait à la main sa valise brune.

— Où allez-vous ainsi ? — demanda Nera.

— Je pars.

— Comme ça ?

— C'est le désir de votre bonne tante, je le sais ; mais c'est aussi l'ordre du Maître. Vous voyez, mon cher monsieur Nera, tout s'accorde merveilleusement... J'admire l'ordre parfait que je découvre dans les desseins du Seigneur à mon égard... Que de bontés il a pour moi, me tirant après lui, mes pas dans ses pas, jusqu'au but...

— Si vous êtes contente, eh bien !...

Il n'osa pas dire toute sa pensée.

Priscille, chancelante, s'assit.

— Je dois quitter Venise, monsieur Nera. Comment ?... Je l'ignore... Je n'ai, dans ma bourse, que vingt-trois francs soixante-cinq centimes, somme, hélas ! insuffisante pour payer mon voyage. Donc, je prie madame votre tante de vouloir bien accepter ce peu d'argent et de recevoir aussi, en gage du futur paiement de ma dette, cette boucle d'oreille dépareillée, qui me vient de ma pauvre mère... C'est tout en or, avec des grenats... Je l'ai pieusement gardée

jusqu'ici, la boucle jumelle appartenant à ma sœur aînée... J'ignore absolument la valeur de cette chose, mais si madame votre tante l'estime supérieure au prix de location de ma chambre, peut-être nous sera-t-il possible de conclure un arrangement.

En parlant ainsi, Priscille avait retourné son porte-monnaie sur la table. Il en tomba deux billets de dix lires, trois d'une lire, treize sous de billon et un minuscule objet enveloppé de papier de soie.

— Qu'a-t-elle dit? — demanda la jeune fille.

Nera traduisit, tout ému. Cependant, Priscille sortait du papier déroulé une boucle d'oreille ronde, ornée d'une étoile en grenats de Perpignan, telle qu'on en voit aux vieilles femmes de campagne. Ce pauvre bijou qu'elle n'avait jamais voulu vendre, dans les pires détresses de sa vie, tremblait au bout de ses doigts.

Elle murmura :

— Voilà tout ce qui me reste de mes parents, avec ma bible.

— Que dit-elle ? — demanda encore Beppa en prenant la boucle d'oreille pour l'examiner.

— C'est tout ce qui lui reste de sa famille, — expliqua Giorgio. — O Beppa, si nous étions riches, je dirais à la tante de laisser aller cette pauvre femme et je n'aurais pas la cruauté de garder ce bijou qui, à mon avis, ne vaut pas grand'chose. Si elle quitte la maison avec un ressentiment contre nous, je suis sûr qu'il nous arrivera malheur, parce que c'est une bonne âme... Beppa, mon cœur, nous sommes si heureux que je ne peux pas supporter le chagrin des autres et que je voudrais partager mon contentement avec le monde entier.

— Zorzi ! — dit Beppa qui s'attendrissait, — il n'y a pas un cœur meilleur que le tien.

Elle était troublée, parce que sa mère et le cousin Demetrio lui avaient fait peur en parlant d'espionnage et de police. La visite du Russe mystérieux qui devait revenir et n'était pas revenu, inquiétait aussi Beppa. Néanmoins,

elle défendait Priscille qu'elle croyait un peu bizarre seulement, mais « bien douce ».

Quand Zorzi était là, et qu'il affirmait l'innocence de Priscille — lui qui pouvait causer avec elle — Beppa se rangeait à l'opinion de l'homme qu'elle aimait. Comme lui, elle était bonne, et, comme lui, elle voyait les gens et les choses, à travers sa grande joie d'amour qui embellissait le monde entier.

Elle regarda Priscille et trouva que cette pauvre femme ressemblait tout à fait à sainte Anne.

— Ce que tu penses, — dit-elle à Zorzi, — je le pense, et ce que tu feras, avec toi je le ferai, pourvu que ma mère ne me tourmente pas...

— Eh bien, elle ne saura rien, ta mère... Il y aura un secret entre nous deux.

— Ah! Zorzi! — que dirait Ser Demetrio?

— Aurais-tu du regret, toi, Beppa, si nous sauvions cette personne qui, je te l'assure, est une âme sainte et si nous l'aidions à retourner dans son pays? Elle nous rendrait

l'argent, et, d'ailleurs, tu conserverais, comme gage, la boucle d'oreille...

— Ah! je n'aurais pas l'âme assez dure pour l'en priver... Si tu as confiance en elle, fais ce qui te paraîtra bon. Je serai toujours de ton avis.

Ils sourirent, tous deux, parce qu'ils étaient à cette heure de la vie où le jeune amour soulève les êtres comblés au-dessus d'eux-mêmes, où les amants ont envie d'être un peu des dieux pour quelqu'un. Alors, le spectacle de la souffrance est intolérable; l'aumône est un plaisir qu'on se fait à soi-même; le pardon des offenses passées est à peine méritoire; tout sentiment égoïste se dissout dans une sympathie générale qui déborde la personne aimée et couvrirait l'univers. Ce privilège presque divin n'appartient pas toujours aux esprits cultivés; des simples, comme Giorgo et Beppa, le possèdent. Il ne dure parfois qu'un moment, mais les émotions qu'il crée et les actes qu'il inspire ne s'oublient plus. Il est, dans l'ordre sentimental, ce

qu'est, dans l'ordre intellectuel, un éclair de génie, et c'est par lui que l'amour fait son chef-d'œuvre.

« Le Maître est là », pensait l'illuminée dont se décidait le sort dans la petite salle sombre d'une auberge vénitienne. Si Dieu est amour, il était bien vrai que Dieu était là. Deux beaux jeunes gens qui s'aiment avec un si grand désir de généreuse bonté, fussent-ils bien humbles, nés dans le peuple, sans instruction, et destinés à une existence vulgaire, ils égalent en beauté Isaac et Rébecca, Rachel et Jacob. Priscille, tout ignorante qu'elle était de l'amour humain, avait une sensibilité trop délicate pour ne pas deviner le miracle de sympathie qui s'accomplissait en sa faveur. Avec une confiance que rien ne justifiait devant la raison, elle attendit que Giorgio Nera se remît à parler français. Enfin, sans lâcher la main de Beppa qu'il avait prise, il parut simplement continuer dans une autre langue, la conversation commencée...

— ... C'est cela qu'il faut faire, et nous le

ferons, oui, madame Séverac. Je vous prêterai l'argent nécessaire pour payer votre chambre et votre billet; et quand vous serez revenue chez vous, vous me renverrez cet argent... pas tout à la fois, certes! A votre gré, par petites sommes, sans vous tourmenter à cause de cette dette... Siora Maria n'en saura jamais rien, parce qu'elle nous romprait la tête en criant que je suis un imbécile... Mais je sais à qui je parle, madame Séverac. Vous porterez bonheur à notre ménage... Quant à la boucle d'oreille, vous la garderez. C'est notre désir, n'est-ce pas, Beppa?

La jeune fille insista :

— Si!... Si!...

Alors Priscille fondit en larmes.

Dans l'après-midi, toute seule, se dirigeant au hasard de ses souvenirs, elle s'en alla vers les Esclavons. Elle voulait revoir, avant de quitter Venise, cette maison qui était, à ses yeux, la « maison rebelle » désignée par le Prophète.

Pendant une heure entière, elle marcha, et

elle s'égara bien des fois, mais Giorgio lui avait prêté un petit plan de Venise qu'elle lisait tant bien que mal et qui lui paraissait une chose merveilleuse.

De la terrible crise nocturne, des émotions du matin, des espérances, des déceptions, elle sortait, plus forte que jamais et plus confiante. Un reste d'excitation nerveuse la rendait sensible à la beauté de cette ville qu'elle allait quitter. Pour la première fois, elle en recevait un plaisir, accablant et doux, qui s'achevait en mélancolie.

Trop de couleurs autour d'elle, trop de formes charmantes! Ces marbres où le soleil indolent s'attardait pour les pénétrer de sa vie lumineuse, ces routes d'eau, entre des palais, ces monuments, ces arcades, cette église ouverte, — caverne d'or aux voûtes peuplées de géants, — ces vols de pigeons dans le bleu du ciel, tout cet inconnu des siècles défunts dont Priscille sentait l'ombre invisible sur la ville, tout cela, qui lui était si profondément étranger, tout cela pesait sur son âme...

Elle rêva devant les colonnes de la Piazzetta et le Lion ailé de l'Évangéliste. Que d'énigmes l'entouraient! Heureux les savants qui comprennent la figure et le langage des pierres antiques! La fille de Samuel Séverac ne savait lire que le Livre de Dieu. Aucune des idées familières aux voyageurs ne pouvait naître dans son intelligence nourrie de la poésie biblique, mais elle songeait à Tyr, la cité « *qui habite aux avenues de la mer et qui fait commerce avec les peuples dans plusieurs îles. Ses confins sont au milieu de la mer, et ceux qui l'ont bâtie l'ont rendue parfaite en beauté*[1] ».

Pourtant, le soir de son arrivée, avec Giorgio Nera, Priscille avait trouvé Venise laide et bien triste. Elle avait cru que c'était une ville de pauvres gens et que le Grand-Duc l'avait choisie parce qu'il était lui-même un pauvre homme.

Les impressions de ce premier soir lui revenaient, et celles de la visite à l'Albergo Danieli. En avançant sur le quai, au delà du pont de la

1. Ézéchiel, XXVII.

Paglia, elle pouvait apercevoir la « maison rebelle », l'inhospitalière maison, dont jamais plus la Porteuse de promesses ne franchirait le seuil.

Des gondoles s'arrêtaient, en face de cette maison. Des gens entraient et sortaient. Le Grand-Duc, oublieux de sa parole, se réjouissait-il, avec ses amis et ses serviteurs, et des femmes pareilles aux filles de Babylone, tandis que la Messagère se tenait au dehors, tandis que « l'Homme du conseil de Dieu » gémissait dans les ténèbres de la mort apparente?

« *Ils ont des yeux pour voir et ils ne voient point ; ils ont des oreilles pour entendre et ils n'entendent point...* »

N'importe! Priscille avait obéi au maître qui la dirigeait; elle avait fait son devoir, et tout ce qui restait obscur dans la conduite du Grand-Duc, s'éclaircirait peut-être, un jour prochain. Elle s'abstenait de le condamner; elle se souvenait, avec reconnaissance, qu'il lui avait envoyé son serviteur... Et pourtant, il était de la « maison rebelle », et la Messagère l'abandonnait.

Il la chercherait, dans Venise, et il ne la trouverait plus. Au temps de la grande calamité qui allait venir, sans doute se souviendrait-il d'elle. Ses oreilles seraient ouvertes, ses yeux dessillés. Trop tard. Le Maître l'avait dit : des cataclysmes bouleverseraient la terre ; l'humanité, affligée de fléaux et de maladies, verrait, avec épouvante, l'Antechrist s'élever de l'Orient ; les armées de la Bête se déchaîneraient contre l'Agneau, et l'Ange descendrait, qui tient la clé du puits de l'Abîme.

Jusqu'à ce que paraisse l'Élu, « l'Homme du Conseil de Dieu », sanctifié par le martyre et sauveur désigné du monde.

XIII

Les Bridain et les Pouldu ne comptaient plus revoir Priscille. Elle leur avait envoyé, de Venise, une carte illustrée représentant le Campanile, avec ces mots écrits en travers :

Souvenir respectueux de votre dévouée

P. S.

Depuis, rien. Ils se demandaient quelquefois si leur ancienne domestique n'habitait pas quelque prison italienne ou quelque hôpital de fous, et ils ne doutent plus, maintenant, qu'elle n'eût la tête dérangée.

Ils n'aimaient pas beaucoup à parler d'elle,

parce qu'ils avaient subi son influence et qu'ils craignaient le ridicule. Comment avouer que cette fille extravagante les avait obligés, naguère, eux, des bourgeois sensés, des libres penseurs, des matérialistes — à regarder du côté de l'autre monde!... Madame Bridain avait eu du vague à l'âme; madame Pouldu était retournée à l'église de son enfance; Léon lui-même, le positif Léon, l'ennemi des superstitions cléricales, avait essayé d'évoquer des esprits logés dans un guéridon tournant!... Et ils avaient poussé la bonté — ou la bêtise — à un tel point qu'ils avaient écouté les divagations de Priscille! Ils avaient cru — ou presque — à la survivance du Tsar! Ils avaient espéré qu'ils toucheraient, intégralement, les coupons de leurs titres!

Priscille partie, l'enchantement s'était dissipé. Plus de livres de spiritisme sur le guéridon immobilisé! Plus d'église! plus de malaise moral! Les Bridain et les Pouldu se réveillaient d'un étrange rêve, et le souci de l'argent, le goût des bons repas, attestaient leur

retour à la santé. Du fond de l'Auvergne, une bonne leur était venue, qui aimait l'argent et les gros plats, une bonne qui ne chantait pas d'hymnes dans la cuisine, qui dormait pesamment, parlait crûment, riait fort; qui, le soir, quand on l'admettait dans la salle à manger où la famille était réunie, écoutait la lecture du feuilleton, mais ne comprenait rien à la politique.

Celle-là ne cassait pas les assiettes, par nervosité, mais elle les lavait à peine.

Lorsque Priscille arriva, sans s'être annoncée, à la fin d'avril, madame Bridain ne l'accueillit pas très chaudement.

— Que vous voilà maigrie et pâlie! — lui dit-elle avec une intention de blâme, comme si Priscille s'était engagée à revenir grasse et florissante.

L'infortunée Messagère ne tenait pas beaucoup de place sur la chaise qu'elle occupait. Ses vêtements montraient la trame. Une de ses chaussures bâillait. Le crêpe de son chapeau, roussi et fripé, avait la triste couleur

d'une souris morte. Quant au visage de Priscille, il était si jaune que, par contraste, le bleu obscur des yeux semblait avivé.

Poliment, elle demanda des nouvelles de la famille et s'extasia sur la belle mine de madame Bridain qui, dans son fauteuil, était comme un Bouddha femelle, tassé, ramassé et cramoisi.

— Tout le monde va bien... Et, vous savez, Priscille, j'ai eu de la chance. J'ai trouvé une bonne qui me convient admirablement.

— J'en suis heureuse pour Madame... J'étais sûre que le Seigneur ne laisserait pas Madame dans l'embarras...

— Et vous, Priscille?...

— Madame?

— Vous, est-ce que le Seigneur vous a tirée d'embarras?...

Madame Bridain fixait, du regard, la bottine blessée.

— Il m'a ramenée en France... C'est pour le pas décisif.

— Comment?

— Je prie Madame de me pardonner. J'ai

peine à expliquer les choses... Et j'aurais tant et tant à dire!... Qu'ils sont merveilleux, les desseins du Maître à mon égard! Il m'a conduite au bord de l'abîme et il m'en a sauvée, pour manifester son amour... Il a suscité des serviteurs de sa gloire lorsque les hommes de peu de foi se dérobaient.

— Vous étiez partie pour voir le Grand-Duc...

— Madame l'a su?

— Oui, je l'ai su... Eh bien, l'avez-vous vu, le Grand-Duc?

— Il m'a envoyé son secrétaire, un monsieur très respectable, très noble dans ses façons, et bien que je n'aie pu le voir lui-même — sa porte est consignée à cause des bolchevistes! — il a reçu le Message... Ainsi j'ai rempli toute une partie de ma mission...

L'idée que Priscille avait été en relations avec un membre de la famille impériale russe, modifia les sentiments de madame Bridain.

— Mais alors, — dit-elle...

Priscille devina sa pensée.

— Madame s'étonne de me voir si mal vêtue,

— dit-elle avec un radieux sourire. — C'est qu'il y a eu un petit malentendu entre Son Altesse et moi... J'attendais des nouvelles de Son Altesse, qui ne venaient pas, et je n'osais partir... Et tout mon argent fondait... Alors, de braves gens... Oh! si je racontais toute cette histoire à Madame, ce serait bien long... De braves gens, des cœurs charitables, m'ont secourue... Ils m'ont donné le moyen de rentrer en France, dans mon village, où je me suis reposée quinze jours, par ordre du Maître... Et j'étais là depuis une semaine, quand une lettre m'est arrivée, de Venise, avec un mandat de cinq cents francs! C'était le secrétaire de Son Altesse qui m'écrivait, au nom du Grand-Duc... Il disait qu'il regrettait bien de ne pas m'avoir revue, qu'il était allé à Rome pour des affaires politiques, et qu'il avait su tous mes ennuis... « Son Altesse Impériale, très touchée de votre dévouement pour le malheureux peuple russe, vous envoie cet argent, afin que vous puissiez vous reposer, et elle souhaite la réalisation de nos espérances communes... »... Oui, Madame,

cet excellent et respectable monsieur s'exprime ainsi, dans sa lettre... Nos espérances communes?... Madame ne comprend pas?... Il s'agit du Tsar... car il n'est pas mort, et je suis dirigée vers lui, à Paris même, et je fais le pas décisif...

Madame Bridain, en tas dans son fauteuil, ahurie par des sentiments divers, écarquillait les yeux et la bouche.

Elle pensait :

« Le Grand-Duc... le Tsar... Priscille... Cinq cents francs... Faut-il qu'il y ait des toqués sur la terre! »

Néanmoins elle ressentait une involontaire considération pour Priscille.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire?

— ... Madame se doute bien que je n'ai pas conservé les cinq cents francs de Son Altesse... J'ai payé une dette sacrée... Ces deux braves jeunes gens de Venise qui avaient cru en moi... Parce que, dans le train, j'avais fait la connaissance de monsieur Nera... La belle-mère tient un hôtel... *L'Étoile d'or*... En italien, *Stella d'oro*... Alors, monsieur Nera et sa fiancée

m'ont avancé l'argent du voyage... Et l'on aurait dit que Son Altesse avait prévu exactement la somme dont j'avais besoin... Mon retour... Le temps du repos... Le remboursement à monsieur Nera... Le second voyage à Paris... Et voilà, je n'ai plus rien.

Madame Bridain perdit tout sentiment de considération

— C'est bien votre faute, — dit-elle, aigrement, — vous êtes la victime de vos idées saugrenues... Un Grand-Duc s'intéresse à vous ; il vous envoie cinq cents francs, et vous dilapidez tout !... Demandez-lui donc de vous caser, à votre Grand-Duc !... Quant à moi, qui ai perdu des mille et des cent, avec les fonds russes...

— Je ne sollicite rien, — dit Priscille qui rougit, — je suis casée. Dieu a mis sous mes yeux une annonce du journal qui me concernait évidemment : on demandait une personne d'un certain âge, sérieuse, sachant bien coudre et peu exigeante, pour un service très doux... Lingère dans une pension de famille, avenue

de Wagram... La propriétaire est une dame âgée, très vénérable : madame Quenelle... Je lui ai écrit, en lui envoyant mes certificats et elle m'a acceptée.

— Vous lui avez parlé du Tsar?

— Chaque chose en son temps, — dit sentencieusement Priscille. — J'ignore les intentions de Dieu sur madame Quenelle. Aujourd'hui, qui est mon dernier jour de liberté, j'ai voulu saluer madame Bridain et sa famille, et je me retire, en m'excusant d'avoir peut-être dérangé Madame...

— Vous reviendrez nous voir? — dit madame Bridain, radoucie.

— Peut-être... Je serai très libre dans ma nouvelle place. A partir de six heures tous les jours, je disposerai de mon temps jusqu'au dîner... C'est l'effet d'une convention particulière avec madame Quenelle. Pour m'assurer ce droit, j'ai consenti à une forte réduction sur mes gages... Mais une part de mon temps est au Maître, et le service de l'homme passe après celui de Dieu... C'est une chose d'im-

portance, puisque j'arrive au moment du pas décisif...

Elle se retira, sur cette déclaration renouvelée, sans avoir expliqué ce qu'était le pas « décisif » et d'ailleurs, elle ne le savait pas très bien elle-même. Ce « pas », c'était l'ensemble des circonstances qui aboutiraient à la rencontre de la Messagère et de l'Élu, rencontre certaine, imminente, préparée par les événements antérieurs. Elle aurait lieu *à Paris même*, annonçait la voix prophétique. Priscille, comme elle avait quitté la Charente pour Paris, Paris pour Venise, Venise pour son village natal, était partie, brusquement, malgré les admonestations de sa famille, emportant, dans la valise brune, sa bible et le portrait du Tsar, et n'ayant en poche que l'argent indispensable au voyage. Les souvenirs pénibles, interprétés après coup, changeaient d'aspect dans sa mémoire. Elle oubliait qu'elle avait maudit la « maison rebelle », et, s'il lui restait quelque chagrin de n'avoir pas vu Son Altesse le Grand-Duc, face à face, elle attribuait à un

malentendu la cruelle épreuve morale des derniers jours. Si elle avait pu deviner que le secrétaire de Son Altesse était à Rome, sans doute l'eût-elle attendu sans perdre sa sérénité; mais Dieu avait voulu éprouver la foi de sa servante, et lui démontrer que ses véritables amis n'étaient point parmi les « grands de la terre ». La bénédiction serait sur la maison de Giorgio Nera, qui avait cru. Quant à l'Altesse, sa générosité, servant les desseins du Ciel à travers Priscille, compensait, dans une petite mesure, la tiédeur de sa confiance.

Et d'ailleurs, tout cela, c'était le passé. Un anneau dans la chaîne, un pas sur le chemin. Priscille allait, sans tourner la tête, vivant dans l'avenir, comme tous les grands imaginatifs. Juive errante qui n'avait pas toujours cinq sous dans sa poche, plus pauvre que le vieil Ahasvérus, espérant la Terre promise où elle entrerait à la suite de l'Élu. Un chapitre de sa vie commençait, qui, aux yeux des profanes, n'était qu'un épisode dans un roman disparate, mais qui, à ses yeux, se révélait nécessaire et logi-

quement lié aux épisodes précédents. Encore une maison, après tant de maisons, où elle avait fait halte; encore des visages autour d'elle, après tant d'autres qui étaient, dans sa mémoire, comme les visages lointains des morts. Ceux d'aujourd'hui, ceux d'hier, hommes et femmes, amis et ennemis, vivaient d'une vie moins réelle, pour Priscille, que la mystérieuse figure qu'elle n'avait jamais vue de ses yeux de chair : le Martyr, l'Humilié, celui qui avait souffert une passion comparable à celle du Christ. Celui-là, qu'elle aimait en Dieu, elle l'avait créé et le recréait chaque jour dans sa pensée. Il était tout près d'elle, de l'autre côté d'un voile tendu, et, de ses tâtonnantes mains, Priscille effleurait ce voile.

Elle avait passé chez les Bridain comme une étrangère; elle passa comme une étrangère parmi les habitants de la nouvelle maison. Si la promiscuité quotidienne de ses anciens maîtres, l'avait inclinée à leur découvrir partiellement son secret, le rythme de la vie l'éloignait, au contraire, des maîtres nou-

veaux et supprimait toute occasion de confidences.

Madame Quenelle et sa fille quadragénaire dirigeaient une pension de famille où l'Américaine abondait. Deux appartements couplés, communiquant par une porte entre les deux salons, occupaient toute la superficie d'un étage. Il y avait des chambres sur la rue et d'autres, moins coûteuses, sur la cour. Au fond de cette cour, était la lingerie qui servait aussi de chambre à Priscille. Elle vivait, confinée en cette pièce où l'électricité s'allumait de bonne heure, loin des domestiques, loin des hôtes, loin des dames Quenelle, délicieusement seule, entre sa table à ouvrage et son lit. Toute la journée, assise sur une chaise, près de la fenêtre dont le rideau de vitrage était relevé, elle raccommodait du linge, et quand elle levait les yeux, elle apercevait d'autres fenêtres, percées dans une muraille grisâtre. Pas un coin de ciel. A midi, un pâle reflet de soleil qui remontait bien vite vers le toit. Priscille

travaillait dans un éternel crépuscule, usant ses yeux, courbant son dos, inattentive au roulement amorti des voitures et à l'égouttement continu de la fontaine dans la cour. Privée de tout ce qui peut distraire la vue et l'ouïe par des sensations agréables, elle se réfugiait dans son domaine intérieur, où parlait doucement la voix. La solitude et le silence étaient bienfaisants pour ses nerfs surmenés. Toutes les lingères qui l'avaient précédée chez madame Quenelle, n'avaient pu résister à l'ennui. Priscille ne s'ennuyait jamais. Il lui suffisait de prendre ses repas à l'office, entre la cuisinière et la femme de chambre, pour satisfaire son instinct de sociabilité qui était, à la vérité, inconstant et faible. Quelquefois, madame Quenelle, digne personne à cheveux blancs, en robe de soie noire, ou mademoiselle Quenelle, forte créature un peu hommasse, entraient dans la lingerie et causaient avec Priscille. Ces dames, qui ne connaissaient rien de sa vie morale et de ses aventures, l'estimaient, pour son habileté, sa politesse, sa douceur, la cor-

rection surprenante de ses manières et de son langage. Avant de savoir qu'elle était protestante, elles la prenaient pour une religieuse laïcisée. Quant aux pensionnaires, presque tous Anglais, Américains ou Espagnols, Priscille ne les voyait guère, mais elle était frappée par la diversité de leurs races et de leurs langages, et elle songeait que la maison de madame Quenelle était une réduction de la Tour de Babel.

Dès six heures de l'après-midi, Priscille considérait que le « service de l'homme » était terminé. Le « service du Maître » commençait alors : lecture de la Bible, méditations, correspondance, et par les beaux jours, une courte promenade, qui occupait jusqu'au dîner le temps de la Messagère. Elle n'avait pas entièrement renoncé au travail de nuit, favorable à cette excitation nerveuse qui lui donnait l'illusion de la force, mais elle devait en limiter la durée. Cette vie aussi régulière que la vie monacale, avec la discipline volontaire qui remplace la règle imposée ; avec l'alternance

jamais rompue du travail manuel, du travail intellectuel, de l'exercice physique et du repos, eut la meilleure influence sur la santé de Priscille, pendant tout l'été de 1920. Après la grande secousse du voyage en Italie, une détente suivit, une période de calme relatif où la voix, moins pressante, permit à Priscille de goûter la paix.

Dieu, — écrivait-elle, — *dans sa bonté paternelle, m'ordonne de réparer mes forces en vue de ce* pas décisif *que je ferai bientôt. L'heure va sonner où je prendrai mon bâton et ceindrai mes reins pour le* départ*; et cette fois, ma route sera tracée, droite, jusqu'à la demeure encore ignorée, sombre comme le sépulcre, qu'habite le nouveau* Lazare, *l'*Homme du Conseil de Dieu.

Elle savait déjà que le temps de la rencontre suprême arriverait avant la fin de l'année en cours ; que le Tsar attacherait la Messagère à sa personne et lui ferait partager de terribles épreuves. Ensemble, ils connaîtraient la faim,

le froid, peut-être les supplices. Et le jour de la victoire luirait.

Dieu, écrivait-elle encore, dans ce style biblique que la lecture de l'Ancien Testament lui avait enseigné par une étude de quarante ans, *Dieu assisterait-il, impuissant, à la destruction physique et morale de l'homme* créé à son image? *Qui pourrait le croire? Dans le bouleversement général, secouant le monde jusque dans ses assises, n'y aurait-il pas un* sens caché, *sur lequel la* Lampe prophétique *viendrait jeter un rayon de lumière?*

Si nous remontons de quelques siècles (sic) *en arrière, que trouvons-nous? L'homme créé par Dieu, s'est détourné de son Créateur et s'est corrompu. Dieu* choisit *le peuple hébreu que désormais il désigne comme son peuple, et dont il fait le* dépositaire *de ses desseins futurs en vue de se* glorifier. *Ce peuple, également, lui est infidèle. Dieu cherche à le ramener à lui par la voix de ses prophètes, mais en vain. En dernier lieu, il lui envoie son* Propre Fils. *Les*

Hébreux le rejettent, *le mettent* à mort, *comblant ainsi la mesure de leurs forfaits. Dès lors, les calamités fondent sur eux; leur pays est conquis par l'ennemi, eux-mêmes « errant parmi les nations ».*

Dieu aurait-il abandonné son peuple? Voici la période désignée par l'Écriture comme le « temps de la détresse pour Jacob ». Dieu entend le cri de son peuple et intervient pour le délivrer. « Quand l'Ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit de l'Éternel lèvera un étendard contre lui », délivrant celui-là *même qu'ils ont* méconnu, *comme l'Envoyé*, l'Oint *de Dieu, qu'ils ont rejeté, mis à mort. « Ils verront* Celui *qu'ils ont percé. »*

Ses pieds se tiendront, en ce jour-là, sur le Mont des Oliviers, *sur le lieu même où il a été* abaissé. *Là, il sera* glorifié, *à la vue de toutes les nations. Le glaive tendu en jugement, sera transformé en sceptre de grâce, de miséricorde et de paix. Le Peuple délivré sera comme un jardin arrosé d'eaux vives... Alors les peuples, de leurs épées, forgeront des socs et de leurs*

lances des serpes. Une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre nation et l'on n'apprendra plus la guerre. *Ils s'assiéront, chucun sous sa vigne et sous son figuier, et la* SOCIÉTÉ DES NATIONS *sera établie par le* Souverain Maître.

Jusqu'à ce moment, les peuples travaillent pour le feu *et les nations s'épuisent pour le* néant.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce sujet, le peuple hébreu figurant, dans le passé, le peuple russe, *autour duquel gravitent les nations; Dieu préparant un titre de gloire, à la face de l'univers, à l'Homme de son Conseil, le Tsar Nicolas II, là où il lui a donné* une croix. *L'Ennemi étant vaincu, la Russie et les Alliés avec elle, jouiront, sous le sceptre du* Vainqueur, *des fruits paisibles de la victoire*[1].

Des pages et des pages, couvertes de cette gracieuse écriture qui reflétait le tempérament délicat et morbide de Priscille Séverac, s'accu-

1. Textuel.

mulaient ainsi, pendant les heures consacrées au « service spirituel », dans la lingerie de la pension Quenelle.

Et c'était le temps que le général Wrangel, maître de la Crimée, annonçait la chute prochaine des Rouges...

XIV

L'été s'écoula. Les pensionnaires provinciaux, venus à Paris pour quelques jours, et constamment renouvelés, remplacèrent les étrangers qu'attiraient les villes d'eaux et de montagne. Ils s'ajoutèrent aux fonctionnaires sans appartement et aux vieilles rentières sans domestiques, qui composaient alors la clientèle stable de toutes les pensions de famille. Aussi, pour les dames Quenelle, n'y eut-il pas de morte-saison. Elles prirent leurs vacances l'une après l'autre, et Priscille Séverac s'en aperçut à peine, car l'absence de Madame et de Mademoiselle ne changeait pas la mécanique de ses habitudes. La fraîcheur de la sombre lingerie,

l'étroitesse de la cour qui bornait sa vue, atténuaient pour elle toutes les sensations de lumière et de chaleur qui accablaient, au dehors, les gens perdus dans les rues vides et brûlantes. Vers six heures, elle sortait pour sa promenade quotidienne. Elle avait coutume de remonter l'avenue de Wagram jusqu'à l'Étoile, et elle s'en allait, droit devant elle, avec cette allure d'automate qui la faisait se heurter aux passants, dont l'existence lui était révélée par des chocs subits. Ni les affiches brutalement enluminées des cinémas, ni les boutiques, ni les petites tables des restaurants qui débordaient sur le trottoir, ni les types divers des promeneurs de ce quartier composite, ne retenaient son regard, et elle ne voyait pas mieux Paris qu'elle n'avait vu Venise. Arrivée à l'Étoile, elle considérait l'Arc gigantesque dont elle ignorait l'origine et le caractère symbolique : sous le ciel enflammé, il évoquait pour elle les monuments de Ninive et de Babylone, et le roi Nabuchodonosor qu'elle connaissait beaucoup mieux que Napoléon. Plantée au bord

du trottoir, frôlée par les automobiles qui emportaient des dîneurs vers les restaurants du Bois, ahurie par l'énormité et le fracas des tramways et des autobus, elle admirait les gens intrépides qui risquaient la traversée de la place immense, traversée aussi périlleuse — pensait-elle — que celle de la Mer Rouge. Puis, soudain, virant sur elle-même, elle repartait, refaisant en sens inverse le chemin déjà parcouru, et elle regagnait la pension Quenelle.

L'été?... Paris?... Ce n'étaient que de vaines apparences flottant autour de Priscille. Une seule réalité comptait : l'armée de ce Wrangel que le gouvernement français venait de reconnaître comme le véritable représentant de la Russie antibolcheviste. Après Koltchak, après Denikine, il était l'Annonciateur des temps nouveaux, celui qui précédait l'Élu de Dieu, comme l'étoile du matin précède le soleil levant. Dans les journaux que Priscille achetait, elle ne lisait que les articles concernant la Crimée et la Pologne. Ses écrits étaient pleins d'allusions à la victoire de Wrangel, liée, croyait-

elle, au « pas décisif » de la Messagère. Pendant qu'elle reprisait les torchons de madame Quenelle, dans le jour avare qui lui venait par reflet, elle contemplait mentalement l'image singulière du monde qu'elle avait formée avec les souvenirs de ses lectures, en dépit de la géographie et de l'histoire. Entre la France, dont Priscille concevait à peu près la forme, et l'inconcevable Russie, s'étendait une vague Europe grouillante de peuples armés, où l'Allemagne, bête écrasée à demi mais non détruite, dressait sa tête hideuse. Au delà, c'était le pays de l'hiver éternel, le royaume de l'Antechrist vêtu de rouge. Là, s'élevait la Bête bolchevique, plus terrible que l'autre, « *qui avait des cornes comme l'agneau et qui parlait comme le dragon* ». Elle séduisait les habitants de la terre, en leur promettant le bonheur dans l'égalité de tous par la justice ; et elle les obligeait tous à porter sa marque sur leur front. « *Et personne, en ce pays, ne pouvait acheter ni vendre.* » Autour de l'Europe, il n'y avait plus, jusqu'à l'Amérique lointaine, que les

ténèbres et les grandes eaux; et dans le ciel spirituel, invisible aux yeux humains, sept anges sonnaient de la trompette.

Ainsi, la pauvre servante vivait en esprit, avec le Voyant de Patmos, parmi les fléaux et les tonnerres, et quand elle s'arrachait à la contemplation du monde surnaturel, elle apercevait, en un lieu sombre, l'homme douloureux que tous croyaient mort. Était-ce dans une prison, dans une caverne sous la terre, dans une cabane au fond des bois, dans une chambre d'une misérable maison faubourienne? Priscille ne pouvait exactement déterminer le caractère de l'asile que l'Humilié avait choisi. Elle ne distinguait pas très bien les choses qui l'entouraient, mais elle le voyait, lui, dont elle connaissait si bien le visage, lui, dont le portrait colorié était toujours devant ses yeux. Il ne portait plus l'uniforme chargé d'épaulettes et de croix ; il n'avait plus ces cheveux châtains et cette barbe châtaine qui prêtaient, par leur nuance douce, tant de douceur à ses yeux bleus. Son vêtement était celui d'un pauvre

homme; sa barbe et ses cheveux étaient tout blancs; son visage maladif montrait l'empreinte de souffrances abominables, et ces longues rides, ces plis, ces boursouflures qu'on voit sur la figure des vieillards qui ont beaucoup pleuré. Cependant, il ne pleurait plus; il avait usé toutes ses larmes. A cette évocation d'une ombre, qui était pour Priscille aussi vivante qu'elle-même, la Messagère tressaillait de compassion. Elle lâchait l'ouvrage qui glissait de ses doigts à ses genoux et elle couvrait sa face de ses mains... Oh! que vienne le jour de la rencontre! Que ce corps souffrant soit pieusement soigné, que cette âme crucifiée soit guérie, que la prophétie s'accomplisse aux deux extrémités du monde, en Russie, par le moyen de Wrangel, en France, par le moyen de Priscille Séverac!... Dieu est le maître de l'heure et son heure arrivera bientôt, disait la voix... Priscille, rassérénée, reprenait son travail, et tout en comptant les fils de la toile que l'aiguille traversait, elle chantait sur le rythme d'un psaume :

L'homme rejette — Dieu choisit,
L'homme abaisse — Dieu élève,
L'homme confond — Dieu distingue,
L'homme abandonne — Dieu protège,
L'homme méprise — Dieu honore.

L'homme l'a abaissé, mis dans le noir cachot, sa tombe,
Dieu vient, comme un bouclier autour de lui.

L'homme l'a abaissé jusqu'à la mort,
Dieu l'élève, le désignant à l'avance :

Chef des Armées, généralissime,
Flèche polie du Dieu des cieux,

Investi de sa puissance[1].

Les premiers échecs de Wrangel, à l'automne de 1920, affectèrent Priscille sans ébranler sa foi. Plus fermement que jamais, elle attendait le jour fixé dans le ciel pour l'ineffable rencontre.

Un samedi d'octobre, elle allait sortir, quand la vieille madame Quenelle entra dans la lingerie.

— Priscille, — dit-elle, — vous me rendriez

1. Textuel.

service si vous mettiez la lettre que voici à son adresse.

— Je serai trop contente d'obliger Madame, — répondit Priscille en prenant la lettre, — mais je ne sais pas bien me conduire dans Paris. Si Madame veut m'expliquer...

— Il n'est pas besoin de grandes explications. Vous connaissez le Parc Monceau ?

— Non, Madame.

— Est-ce possible?...

— Je crains de m'égarer; c'est pourquoi je borne mes pas à l'avenue de Wagram.

— Vous n'êtes pas curieuse de nouveautés ! — fit madame Quenelle. — L'avenue de Wagram vous suffit ?

— C'est le monde extérieur, Madame. Il ne m'intéresse pas.

— Le Parc Monceau vous intéresserait. Il y a des arbres, de l'eau, des fleurs et des bancs où l'on peut s'asseoir. Allez vous y reposer, après avoir porté ma lettre chez mon amie, qui habite une rue toute voisine du Parc.

— J'irai volontiers, Madame. Il y a si

longtemps que je n'ai vu la campagne! Des arbres, de l'eau, des fleurs, oh! quel rafraîchissement pour l'esprit! Le Parc?...

— Monceau... Retenez bien ce nom, parce que vous semblez distraite, ma bonne Priscille.

— Je m'y appliquerai, Madame.

— La maison de mon amie est tout près de là, en face de l'église russe. Pour y aller, vous suivrez la rue de Courcelles, puis... Mais vous ne m'écoutez pas!

Les yeux bleus de Priscille scintillaient, sous leurs paupières battantes.

Elle dit comme en rêve :

— L'église russe...

— Oui, l'église aux clochers dorés. Elle est aisément reconnaissable. Donc, en face, au numéro...

— Je demande pardon à Madame... Ces deux mots : « l'église russe », m'ont frappée... Une église russe, à Paris? Les Russes s'y rendent-ils pour les offices?

— Naturellement, ils s'y rendent. L'église a

été faite pour eux ; ils y sont chez eux. L'église, c'est un morceau de la Russie.

Priscille, qui était debout, s'assit, les jambes fauchées par l'émotion.

— Un morceau de la Russie !... Et je ne le savais pas !...

La vieille madame Quenelle avait l'oreille dure et la vue basse. Sans remarquer le trouble de Priscille, elle continua :

— Vous pourrez visiter cette église, si cela vous plaît ; mais vous êtes protestante, et vous ne comprendrez pas facilement un culte qui tient les saintes images en grande vénération.

— Cela n'a pas d'importance. Dieu éclairera son peuple quand il l'aura sauvé.

Cette fois, madame Quenelle mit son lorgnon sur son nez, et considéra Priscille avec étonnement :

— Son peuple?

— Le peuple russe...

— Dites plutôt le peuple du diable ! — s'écria la vieille dame indignée.

Comme les Bridain, comme beaucoup de

rentiers français, elle avait subi, très durement, la répercussion de la faillite russe. Et elle se rappelait les histoires épouvantables que certains proscrits — ses pensionnaires — lui avaient racontées.

Priscille ne protesta pas. Le moment n'était pas venu de révéler à madame Quenelle la présence d'une messagère prophétique dans sa lingerie.

L'idée de l'église russe obséda Priscille pendant qu'elle descendait la rue de Courcelles et se répétait mentalement les indications verbales qu'elle avait reçues. En elle s'approfondissait le silencieux abîme où, bientôt, la pensée divine allait devenir une voix. Le phénomène mystique s'annonçait par une espèce de transe. A la fois agissante et spectatrice de son action, Priscille vivait une vie double, son esprit se mouvant dans le rêve et son corps dans le monde réel. Boulevard de Courcelles, une automobile faillit l'écraser. Pour éviter le monstre métallique, elle se jeta sur un tri-por-

teur dont le conducteur en casquette l'insulta copieusement. Elle n'entendit pas les injures de cet homme ; elle ne sentit pas les gouttes de pluie tiède qui tombaient du ciel mauve et doré. A chaque pas qu'elle faisait, un pan de l'univers, un fragment du passé, croulaient derrière elle, et, devant elle, se déroulait dans une gloire, la perspective indéfinie des temps qui allaient venir.

Elle se vit, marchant dans une petite rue, sur un pavé encore humide qui réverbérait le ciel orageux du soir, et devenait un pavement de jaspe, de cristal et d'or pur. L'odeur de l'automne s'exhalait des jardins touffus que pressaient des grilles. Les maisons étaient belles. Il n'y avait point de boutiques vulgaires, point de marchands poussant des voitures. Les automobiles glissaient, sur le pavement précieux, ainsi que des bêtes domptées. Et tous les passants s'en allaient vers l'église. Et tous étaient Russes. Et le regard de Dieu les couvrait tous.

L'église était dans un jardin, l'église d'or,

parmi les arbres d'or, sous le ciel d'or. Ses dômes et ses clochers bulbeux annonçaient l'architecture de la Jérusalem nouvelle. Dans l'espace qui précédait cette église, des hommes et des femmes attendaient quelque chose. Priscille se trouva parmi eux, et leur langage étranger lui fut un enchantement. Des portes s'ouvrirent. Les gens montèrent les marches du parvis. Priscille monta derrière eux, inaperçue.

En d'autres temps, sa répulsion de calviniste pour un culte extérieur et sensuel, l'eût chassée de cette église ; mais un délire d'enthousiasme se déchaînait en elle qui assourdissait sa raison. Tout ce qu'elle avait imaginé, à travers Isaïe, Ézéchiel, Daniel et Jean, elle le découvrait dans cette caverne d'or, dans ces jeux de la lumière sur les pierreries et les peintures, dans ces lampes suspendues, dans cette muraille orfévrée, barrière mystérieuse cachant le trône en feu de l'Agneau. Ignorante des arts et des littératures, elle s'était inconsciemment saturée de la vieille poésie orientale

que le calvinisme a dépouillée de ses violences barbares et de ses fastueuses couleurs, pour en extraire une moralité. L'église catholique lui rappelait Rome et le pape ; l'église orthodoxe lui fit comprendre le temple de Salomon, et son austérité protestante ne fut pas scandalisée par les aspects d'un édifice qu'elle interpréta dans un sens biblique. Sa haine pour les « images taillées » fléchit. Elle ne distingua plus les choses que dans les prestiges de la pénombre. Un brouillard d'encens remplissait l'église obscure et chatoyante. Les figures peintes de l'iconostase, les Vierges noires, le Christ bénissant de la voûte, les deux bouquets de flammes des hauts candélabres dorés, s'évaporaient dans ce brouillard bleu, lourd, immobile, comme dans le mystique élément où le Prophète visionnaire entrevoit ce que l'œil de l'homme ne saurait voir. Soudain, une voix aux sonorités de bronze éveilla l'église assoupie. Un prêtre qui avait de longs cheveux de nazaréen, vêtu d'une robe de velours sombre aux splendides broderies, se présenta devant la

barrière d'or, sous les feux rouges des lampes, et commença l'office du soir.

Évaguée dans les hauteurs, l'âme de Pris cille entendit la prière d'en bas, la lamentation du peuple exilé.

Elle retomba vers la terre.

Maintenant, l'or, les flammes, les parfums, les visions célestes disparaissaient. Priscille ne voyait plus que les êtres de chair et de sang, ses frères en humanité, les Russes agenouillés autour d'elle.

Ils n'étaient pas très nombreux — un petit groupe d'hommes et de femmes, tous divers par l'âge, le type, la condition sociale et qui priaient comme savent prier les malheureux. Ces vêpres du samedi soir, c'était une cérémonie plus intime et plus touchante que les grands offices dominicaux, où se retrouve toute la colonie russe, et ceux qui étaient là n'étaient pas venus, à cette heure crépusculaire, pour voir et pour être vus. Un sentiment de douleur émanait de ces silhouettes perdues dans l'ombre, penchées ou prosternées, et ce senti-

ment envahissait Priscille, se concentrait en elle, la faisait douloureuse de toute cette douleur. Il lui semblait que son cœur était gros des angoisses de ces inconnus, que leurs larmes appelaient ses larmes, qu'elle était, avec eux, comme eux, une exilée et une errante. Tremblante de tendresse, elle sentait une force s'en aller d'elle et les posséder tous... Il y avait, auprès d'elle, un jeune homme à la mine rustique, vêtu d'une blouse militaire sans insignes. Sa tête rasée, ses grosses pommettes, une expression à la fois pieuse, puérile et farouche, lui donnaient l'air d'un païen sauvage nouvellement converti. Plus loin, se tenaient deux jeunes filles qui multipliaient les signes de croix ; une femme coiffée d'un fichu ; un vieillard élégant, aux favoris de magistrat ; un autre vieillard squelettique, sans linge et chaussé de souliers éculés ; enfin une dame âgée, encore belle, au visage meurtri, au manteau râpé, aux boucles d'oreille étincelantes, sous le bord d'un chapeau déteint. Chacun de ces hommes, chacune de ces femmes avait,

derrière soi, le souvenir d'une tragédie ; chacun portait un deuil ou une angoisse pire que le deuil ; chacun murmurait un nom, évoquait un cher visage, et jetait, par-dessus l'Europe, un cri muet dans le vide, vers quelqu'un qui n'avait jamais répondu. Toutes les prières de ces proscrits étaient des appels. « Mon Dieu !.., Mon Dieu !... » gémissaient-ils. Et cela signifiait : « Mes enfants !... Mes parents !... Mes frères !... » Dans les demi-ténèbres de l'église, des fantômes se mêlaient aux vivants qui les contemplaient avec les yeux de l'âme — le peuple des absents, aussi vague et plus effrayant que le peuple des morts.

Priscille voyait ce que chacun voyait ; elle souffrait avec tous et avec chacun ; elle pleurait sur tous et sur chacun.

La voix murmurait tendrement en elle : « Pleure ! Jésus a pleuré sur Lazare et il savait que son ami ressusciterait du tombeau. »

D'autres voix, autour d'elle, répondaient, lentes et dolentes, que nul instrument ne soutenait, merveilleusement accordées à l'unisson

et pareilles au mélodieux soupir d'une seule bouche angélique :

« *Gospodi! Gospodi pomiloui!*[1]... »

La supplication venait-elle de chanteurs invisibles? Émanait-elle de la matière même de l'église, des murs, des métaux, des lampes ardentes, du pavé, qui participaient à l'immense douleur humaine? Montait-elle du sépulcre ou de l'abîme?

« *Gospodi!... Gospodi!...* »

Une longue note s'éleva, ténue et vacillante comme un fil de fumée. L'atmosphère s'embrasait sourdement. Dans le brouillard plus bleu, presque étouffant, le prêtre aux cheveux de nazaréen faisait les gestes rituels, et la lamentation mourait et renaissait comme le désespoir et l'espérance :

« *Gospodi!... Gospodi!* »

Le jeune homme qui priait à côté de Priscille tomba brusquement sur les genoux, et du front, toucha la pierre des dalles.

1. Seigneur! ayez pitié de nous.

XV

Comme elle était entrée en suivant les fidèles, Priscille sortit en les suivant, la dernière après le dernier Russe.

La nuit éteignait l'or des clochers bulbeux, et la pluie d'automne crépitait sur les trottoirs de la rue. Où étaient le pavement de jaspe et l'architecture lumineuse de la Jérusalem nouvelle? De tout ce que Priscille Séverac avait vu et entendu pendant une heure d'extase, il ne restait que ceci : cette rue du Paris moderne, et ces gens qui s'en allaient vers leurs maisons, sans avoir soupçonné la présence de la Messagère.

« Le pas décisif! disait la voix. Le pas décisif!... »

Priscille marchait, courbée comme une très vieille femme.

Elle ne savait plus s'orienter. Elle hésita, retourna sur ses pas, parvint jusqu'au boulevard dont la largeur incommensurable la fit frémir d'épouvante. Après quelques minutes de tergiversations, elle se lança sur la chaussée. Les voitures lui semblèrent grossir fantastiquement. Elle recula. Une chose énorme aux yeux sanglants fut sur elle — et elle étendit les mains, sans crier...

Mais elle fut saisie comme par les serres d'un aigle et se retrouva sur le trottoir. La chose, qui était le tramway de l'Étoile, filait avec un grondement de foudre.

Quelqu'un parla, dans une langue inconnue. Priscille, hagarde, secouée de frissons, crispait ses faibles mains sur le bras aux muscles durs qui l'enveloppait encore.

Elle balbutia :

— Monsieur... jé vous remércie.

Et elle reconnut, à la lueur d'un bec de gaz, la figure farouche et naïve, aux grosses pommettes, de l'homme qui l'avait sauvée.

— Vous, pas Russe? — dit-il, étonné.

— Non... c'est-à-dire... Par le cœur...

Il souriait, et ses dents petites et belles brillaient entre ses lèvres charnues.

— Toute l'heure, — expliqua-t-il avec un accent bizarre, en s'appliquant à prononcer les mots difficiles, — toute l'heure, dans ce l'église...

— Oui, j'étais près de vous. Je priais comme vous... Mais je ne suis pas Russe... Seulement, je suis une amie du peuple russe... Vous comprenez?

Il sourit encore et remua doucement la tête.

— Pas Russe? Ça me n'est égal... Mais mauvais courir quand un peu vieille... Il faut rentrer maison, madame, rentrer maison.

Les jambes de Priscille vacillaient.

— Je mènerai... je porterai... — dit le jeune homme. Si maison pas loin...

— Non, pas loin... Avenue de Wagram... Oh! monsieur, vous auriez la bonté...

Le Russe proféra énergiquement :

— Pas bonté!... Ça me n'est égal... Je mènerai. J'ai temps jusque théâtre.

— Théâtre?

— Danse... ballet...

Il prit le bras de Priscille et la soutint, respectueusement, comme si elle eût été sa grand'mère. Elle pensait :

« O Maître!... Quel est celui-là que vous m'avez envoyé? »

Quant au jeune homme, il s'efforçait de traduire ses pensées, dans un français comique et touchant, agrémenté de liaisons imprévues.

— J'ai venu en France après guerre, par Caucase... J'ai passé Constantinople... Plus mon famille, plus mon l'argent, plus rien... Beaucoup malheur... Mais ça me n'est égal...

— Vous travaillez?

— Dans vieux souliers...

— Comment?

— Dans vieux souliers pour mettre ça, —

répondit le Russe en montrant la semelle de sa chaussure... — Cordonnerier je suis... mais pas assez l'argent, parce que j'ai un ami avec moi... toujours malade... Et pour avoir plus l'argent, je vais ballet, le soir... Français aiment cette danse de Russie...

— Vous êtes danseur? — s'écria Priscille, un peu offusquée.

— Danseur, le soir; cordonnerier, le jour, C'est parce que mon ami est malade...

— Pauvre garçon! Vous dansez par charité, et non par plaisir.

— Aussi plaisir, madame... Danse très jolie... Russes aiment danser, très beaucoup. Et Russes perdu toute l'argent. Alors, chantent, dansent. Colonel pauvre, prince pauvre, général pauvre. Pas métier. Moi, soldat, moi pauvre, mais ça me n'est égal! Cordonnerier, danseur...

— Le roi David dansait devant l'arche, — dit Priscille. — Et vous allez donc à l'église avant d'aller danser?

— A cause de pécheurs...

— Qui est pécheur?

— Tous les hommes. Révolution venue à cause de péchés.

— Oui, oui, — fit Priscille ranimée par le bonheur... — Vous parlez selon la vérité... Le monde a été corrompu. La colère du Seigneur l'accable. Il faudra souffrir encore longtemps; mais l'heure de la victoire sonnera, et la Russie sera délivrée...

Le jeune homme faisait effort pour suivre ce discours précipité, haché de soupirs, dont il parut deviner le sens.

— Français pas comme vous, fit-il. Disent : « Fini, fini, Russie ! Bolcheviki amis les Allemands. » Et Russes malheureux...

Il haussa les épaules :

— Ça me n'est égal. Révolution finira.

— Soyez-en sûr ! — s'écria Priscille, — et croyez que le Tsar...

Le jeune homme lui coupa la parole.

— Où est-ce maison? — dit-il, — comme s'il avait hâte de s'en aller.

— A deux pas... Je peux marcher seule, maintenant. Je n'ose pas vous retenir plus

longtemps, monsieur... Recevez encore mes remerciements... Dieu qui connaît mes pensées vous bénira... Un jour, vous saurez... Mais je dois vous dire mon nom... Je m'appelle Priscille Séverac, je suis une paysanne, une domestique, l'humble servante de Dieu... Et vous, ne me direz-vous pas votre nom?

— Féodor Ivanovitch.

— Comment?

— Féodor Ivanovitch, — répéta le cordonnier-danseur en tendant la main à Priscille... Je en vais, madame... Adieu... Bonsoir... Pluie tombe trop beaucoup. Rentrez dans maison.

— Et vous?

— Ça me n'est égal.

Il toucha sa casquette militaire et s'en alla, d'un pas souple et balancé.

Au seuil de la maison, Priscille le regardait s'éloigner, sous la pluie, et elle ne s'apercevait pas qu'elle serrait encore dans sa main la lettre écrite par madame Quenelle à une certaine personne qui habitait rue Daru — et dont elle avait oublié l'existence!

XVI

Celui qui m'a envoyé Giorgio Nera pour me conduire et me protéger à Venise, m'a envoyé pour me conduire et me protéger à Paris, ce jeune Russe si remarquable par sa piété — écrivait Priscille, le lendemain du jour mémorable. — *J'éprouve une réelle tristesse à ne pouvoir retracer exactement son nom que je n'ai pu retenir, car cet excellent jeune homme prononce assez mal le français. Et j'accuserais ici ma mauvaise mémoire — qui m'a couverte de confusion devant madame Quenelle — si je n'avais la certitude de retrouver bientôt mon sauveur, lié aux desseins de Dieu sur sa servante. Oui, ce Russe dont le nom est analogue à Victor,*

autant qu'il m'en souvienne, m'aidera, je le sais, à faire le pas décisif. *Il a été, près de moi, comme l'Ange Raphaël auprès du jeune Tobie. C'est par lui, sinon avec lui, que s'accomplira la promesse relative au Tsar. Alors, ceux qui pleurent seront consolés, et il n'y aura plus d'églises, et de cultes divers, mais une seule Église, un seul culte, sur la terre pacifique, l'union de tous les Enfants de Dieu, vainqueurs de la Bête, et qui adoreront l'Éternel* en esprit et en vérité.

Et quelques jours plus tard :

15 octobre. — *Sur l'ordre du Maître, j'ai dû changer mes habitudes et le but de ma promenade. Il m'a dit : « Tu n'as rien à faire sur l'avenue de Wagram. Ma volonté te ramène désormais dans les environs de l'église russe. Tu ne seras pas obligée d'entrer dans cette église. Il suffira que tu restes à petite distance, afin que* tous *ceux qui passeront dans la rue, pour se rendre à la cérémonie du soir, n'échappent pas à tes yeux. Malgré ta timidité naturelle, tu t'approcheras,* la première, *de celui qui est*

mon instrument et en qui j'ai mis mes complaisances.

J'ai obéi. Je me suis tenue près de la grille qui ferme la cour de l'église. J'ai vu passer beaucoup de gens, mais non point le jeune Russe. Est-il malade? Est-il retenu auprès de cet ami qui partage sa modeste existence? Que ne ferais-je pas pour les secourir?

Il m'est pénible d'ignorer son nom. Son accent, analogue à celui de M. Alexis Pouchkine, le secrétaire de Son Altesse le Grand-Duc, est beaucoup plus marqué et dénature le sens des mots. On devine que ce brave jeune homme n'a pas étudié notre langue. Et comment l'aurait-il fait, étant obligé de gagner sa vie et celle de son compagnon! Je suppose qu'il fréquente peu les Français et se tient, de préférence, parmi ses compatriotes. Quand nous nous retrouverons, je lui offrirai de l'aider, par la simple conversation, à s'exercer dans notre langue, ce qui ne sera pas sans utilité pour lui.

17 octobre. — *La Messagère souffre cruellement, lorsqu'elle lit dans les journaux des affir-*

mations offensantes pour le peuple russe fidèle, confondu avec une minorité agissante de traîtres et de bandits.

25 octobre. — Dieu presse la Messagère. « L'heure approche, me dit-il, où tu devras quitter cette maison. Il convient que tu prépares madame Quenelle à l'événement — ignoré de toi — qui entraînera ton départ. Sans rien lui confier de ta mission, explique-lui que tu seras obligée de plier ta tente avant la fin de l'année en cours. »

30 octobre. — La Messagère continue d'errer, chaque jour, dans les environs de l'église russe. Elle n'a pas revu son sauveur, mais beaucoup de visages russes lui sont désormais connus, et elle reçoit un grand réconfort de leur voisinage.

3 novembre. — Ce matin, madame Quenelle m'a donné une paire de vieilles bottines que j'ai réparées moi-même avec un morceau de cuir et de la colle. Cela m'a fait songer à ce jeune Russe, mon sauveur, qui fait le métier de cordonnier. Je crois fermement que je le reverrai bientôt. Il n'est pas revenu à l'église. Peut-être

son ami, qui paraît être d'une santé délicate, a-t-il besoin de sa présence?...

« *De quoi t'inquiètes-tu? me dit le Maître. Tu sais que je veille sur eux.* Ma main est sur leur maison. *Je t'ai laissé ignorer* son *nom pour que tu le connaisses, d'abord, en qualité d'*Instrument *et d'*Envoyé. *Pas un cheveu ne tombera de* sa *tête sans ma permission. Cesse donc de te tourmenter toi-même.* »

4 novembre. — *Le Maître insiste: « Prépare le Message qui sera remis au Tsar par l'intermédiaire du jeune Russe.* »

5 novembre. — *J'ai revu celui que je cherchais! Le Maître nous a menés l'un vers l'autre, comme des enfants que leur Père tient par la main. « Entre dans l'église, me dit-il, et tu trouveras ton guide. » La Messagère est entrée, côte à côte avec une vénérable dame, dans ce lieu magnifique comme le Temple de Salomon.* Il *était prosterné, en prières. Spectacle bien touchant.*

Après l'office, nous sommes revenus jusque chez madame Quenelle, en parlant de la Russie.

Les sentiments de ce jeune homme sont tels que le Maître les avait annoncés. Je ne lui ai point parlé des desseins du Seigneur, mais j'ai vu que son âme serait bientôt prête à recevoir la révélation dans toute sa plénitude.

C'est une maladie de son ami qui l'a retenu si longtemps loin de notre quartier. Je crois que tous deux sont extrêmement pauvres. Que ne puis-je me dépouiller du peu que je possède, en leur faveur!

Dieu, qui les a privés du nécessaire, leur rendra au centuple les biens perdus.

XVII

Les promeneurs qui s'attardaient au Parc Monceau, par les beaux couchants d'automne, aperçurent quelquefois un couple étrange, qui, d'abord, prêtait à sourire, et donnait ensuite à penser. Certes, le soldat russe devenu civil, vêtu d'un vieil uniforme sans galons, n'est pas un type exceptionnel dans le Paris d'après guerre, où l'on rencontre fréquemment des femmes plus bizarres encore que Priscille Séverac; mais, par leur assemblage, Priscille et Féodor prenaient un caractère fantastique, et composaient une énigme vivante que l'on ne pouvait considérer sans étonnement.

D'où venaient ces deux êtres disparates?

Quelle sorte de relations existaient entre ce jeune hercule blond et cette maigre quinquagénaire à la démarche cassée, aux gestes incertains, à la longue figure jaune sous un chapeau de deuil? Qui eût écouté leur conversation, eût trouvé, dans leurs propos, la même disparité que dans leur aspect physique. L'un parlait, avec les chantantes modulations des Slaves, un français barbare, sans articles, où les mots avaient des sons et des sens imprévus. L'autre employait ce que les Anglais appellent le « patois de Chanaan », mais sans aucune grandiloquence, à petites phrases courtes et simples.

Depuis qu'elle avait retrouvé le Russe à l'église, Priscille ne vivait plus que pour le revoir. Le temps qui s'écoulait, entre leurs rendez-vous au Parc Monceau, ne se mesurait plus par les heures régulières, par l'alternance des jours et des nuits : c'était une longue rêverie, coupée d'accès fébriles, une attente aussi passionnée que l'attente de l'amour, avec, par moments, cette impatience qui soulève les voyageurs à la fin d'une traversée, lorsque apparaît la

terre chérie comme un nuage bleu sur l'horizon. Priscille faisait son travail accoutumé avec une ponctualité automatique, mais son corps seul agissait, son corps seul habitait la maison de madame Quenelle. L'esprit, devançant le jour désiré, vivait toutes les émotions de la rencontre prochaine. Quand arrivait ce jour, Priscille perdait absolument la mémoire de ce qui n'était pas sa mission. Elle laissait l'aiguille piquée dans la toile, la boîte à ouvrage ouverte sur la table, et elle mettait son chapeau et son manteau avec des mains maladroites, que le besoin de partir au plus vite faisait trembler.

Féodor Ivanovitch n'était pas toujours bien exact. Il ne possédait pas de montre, et n'avait pas le sens de l'heure. Quand il trouvait Priscille, errant dans l'allée du Parc, en proie à la torture nerveuse de l'espérance, il ne s'excusait même pas. Il disait seulement :

— J'ai plaisir...

Et l'intime satisfaction de son cœur éclairait sa figure puérile.

Il disait aussi :

— Vous, pareille ma maman.

Ce mot de « maman » attendrissait Priscille, mais Féodor se trompait : elle n'était pas une mère pour lui ; elle n'était pas une femme, avec les instincts qui viennent de la chair et du sang ; elle ne l'aimait, ni comme un fils, ni comme un homme. Ils étaient, elle et lui, deux âmes au service de Dieu, deux âmes qu'unissait une liaison toute spirituelle.

Elle ne pouvait pas lui expliquer cela, et elle prenait, comme il les lui donnait, ses témoignages affectueux, contente de faire du bien à un pauvre garçon sans patrie et sans mère. Elle savait aussi que cette tendresse filiale était un moyen d'action nécessaire pour suppléer aux insuffisances du langage. Féodor subissait le charme de Priscille, comme tant d'autres, — les Bridain, les Pouldu, Giorgio Nera, M. Pouchkine — l'avaient subi, bon gré, mal gré. Il ne semblait pas très étonné que cette pieuse femme lui eût témoigné, spontanément, une affection si chaude et si douce. Ne l'avait-il pas sauvée lorsqu'elle était

presque sous les roues d'un tramway! Elle disait que Dieu avait fait un miracle en sa faveur et qu'il en ferait beaucoup d'autres. L'idée du miracle est familière aux primitifs. Féodor Ivanovitch acceptait toutes les interprétations que lui suggérait Priscille, lorsqu'elle parlait de leur première rencontre, de la Russie, d'un sauveur qui viendrait. Tout ce qui était confus, incertain, inachevé, dans cette histoire, ne gênait pas sa raison, car il ne raisonnait guère, et il se résignait, plus facilement que Priscille, à garder en lui, à sentir en elle, quelque chose d'incommunicable.

Elle, cependant, aurait voulu entendre le récit de sa vie, non par vaine curiosité, mais pour y découvrir des correspondances et des « figures », en exerçant son génie prophétique sur le passé. Une conversation logique, en termes précis et clairs, étant impossible, Priscille se contentait de lambeaux qu'elle rajustait malaisément. Elle savait que Féodor Ivanovitch était né du côté des monts Ourals ; qu'il

était fils de pauvres paysans ; qu'il avait fait la guerre ; qu'il était revenu chez ses parents et s'était caché dans les bois pour échapper aux commissaires bolcheviks ; qu'il avait gagné le Caucase et Constantinople « en marchant beaucoup la nuit et presque mourant de pas manger », avec cet ami qui logeait maintenant dans sa maison. Les noms russes qu'il prononçait, rendaient ce récit incompréhensible pour Priscille. Elle ne pouvait ni reconstituer, ni placer dans leur cadre et à leur date, des événements racontés de cette façon désordonnée et fragmentaire.

Il lui était plus facile de comprendre la vie de Féodor à Paris. Comment il y était arrivé, venant de Constantinople, elle ne le savait pas très bien et tenait ce détail pour secondaire. Dieu l'avait conduit en France comme il avait conduit Priscille en Italie. Rien n'est plus simple. A quoi bon expliquer en détail telles et telles circonstances ? Perdu dans l'immense ville, il avait fait métier de débardeur et de déménageur ; il avait vendu des fourrures aux

terrasses des cafés ; et souvent, les poches vides, à jeun depuis le matin, il avait, sans vergogne, demandé l'aumône à des passants qui étaient « ses frères devant bon Dieu ». Enfin, il avait pu s'installer dans une chambre avec son ami. Ils raccommodaient des souliers que leur procurait une œuvre charitable. Et le soir, Féodor allait au théâtre.

Priscille, qui n'avait jamais vu un théâtre, se représentait ce lieu profane comme l'antre de la Bête impure et l'abomination de la désolation. Elle ressentait quelque tristesse à imaginer Féodor Ivanovitch sous la forme d'un baladin ! Le jeune homme ne percevait pas cette répugnance. Le théâtre satisfaisait son instinct naturel du rythme et de la couleur. Il dansait comme il aurait bu, avec un goût de sauvage pour l'ivresse et le vertige. Tour à tour, machiniste, choriste, figurant de cinéma, il était engagé, maintenant, dans un music-hall de quartier qui exhibait une troupe russe, « à l'instar des grands ballets » ; mais il y tenait un rôle modeste, parce que sa taille

et sa corpulence nuisaient à la légèreté de ses pas.

— Je fais paysan, avec chemise rouge et bottes. Jeune fille vient. D'autres paysans vient. Je danse avec les d'autres.

— Où avez-vous appris la danse, monsieur Féodor?

— Dans village, dans régiment. Dimanche, dans caserne, tous les soldats dansent avec musique du l'accordéon.

Priscille se consolait en pensant aux danses religieuses et guerrières des Israélites.

Un jour, ils étaient assis sur un banc, devant une pelouse d'un vert vif taché de feuilles mortes. Le ciel était limpide et glacé.

Féodor racontait ses peines :

— Théâtre fini. Plus l'argent.

— Comment vivrez-vous ? — demanda Priscille.

— Je ferai cordonnerier... Ça me n'est égal ! — dit-il en haussant les épaules d'un air insouciant.

Priscille s'accordait avec lui dans un mépris superbe des biens matériels.

— Ayez confiance en Dieu, monsieur Féodor. Il vous aidera, je le sais.

Et elle répéta, par deux fois, avec un ton affirmatif qui surprit le Russe :

— Je le sais, entendez-vous? *Je le sais.*

— Bon Dieu bien loin, — murmura Féodor.

Elle fut scandalisée par ces paroles. Quoi? L'Envoyé proférait une espèce de blasphème, après tant de marques de piété, tant de prosternations et de signes de croix devant les images de l'église!

— Il ne faut pas parler ainsi. C'est très mal. C'est un péché.

— Tout le monde pécheur.

— Justement : il faut que le monde fasse pénitence. Dieu est irrité. Le temps des grandes épreuves va venir pour tous. Les peuples seront broyés comme la paille sous les pieds des chevaux, dans l'aire. Ils seront vannés comme le grain, jusqu'à ce que le vent de la colère divine ait emporté tout ce qui est impur.

Féodor suivait ce discours, dont la signification, aperçue vaguement sous les mots compliqués, troublait son âme superstitieuse. Sa volonté de comprendre apparaissait dans ses yeux, pieusement fixés sur Priscille...

Jusqu'à ce jour, elle avait retardé la révélation complète que le pauvre soldat russe n'aurait pas entendue. La voix qui parlait en elle lui ordonnait d'instruire Féodor lentement, de l'initier par degrés à la vérité qu'il servait déjà sans la connaître. La différence des langues était l'obstacle, le mur de verre — pas toujours transparent — qui les séparait. Leurs entretiens comportaient des malentendus inévitables, quand Priscille et Féodor parlaient de la vie matérielle et quotidienne, cent fois plus graves, quand ils touchaient aux idées politiques et religieuses.

— Je sais toutes ces choses, — reprit la Messagère, — comme je sais, en ce qui vous concerne, que vous et votre ami serez épargnés. Dieu, qui vous a déjà sauvés, vous sauvera. Comprenez-vous ?

Il inclina la tête.

— Vous avez été bien malheureux, dans la forêt... Vous avez eu faim et soif... Les ennemis vous cherchaient...

— J'étais comme loup... Dormir le jour, marcher la nuit...

— Et votre ami...

— Pareil comme moi... Plus malheureux!... Quand je trouvai, caché dans bois, avec-z-habit paysan, grands cheveux, grande barbe... Il dit : « Tu viens me tuer? » Moi pleurer... jeter sur genoux, dire...

— Dire quoi?

Un sentiment indéfinissable fit passer comme une onde sur la face enfantine aux grosses pommettes.

— Dire rien! — répondit-il en regardant Priscille par dessous. Soldat perdu comme moi. Nous partir.

Elle eut l'intuition que Féodor se méfiait un peu. Lui qui, dans son jargon, parlait complaisamment de son existence actuelle et surtout de son théâtre, il n'aimait pas

parler de cet ami qui vivait avec lui comme un frère.

La délicate Priscille n'eût pas insisté ; mais la voix intérieure commanda, et l'obéissance suivit l'ordre, dans un même instant.

— La main du Seigneur s'est étendue sur lui. Son rôle dans l'avenir sera grand. Je le vois, instrument de Dieu, comme moi, comme vous ; instrument de la victoire.

Féodor Ivanovitch avait pâli sous son hâle. Il baissa le menton et considéra ses pieds. Puis il proféra quelques mots en russe, mêlés de soupirs.

La main de Priscille Séverac toucha son bras.

— Féodor?

Silence.

— Féodor Ivanovitch, à quoi pensez-vous? Ne sentez-vous pas que la bonté de Dieu vous a choisis — vous, moi... et lui! — pour sauver la malheureuse Russie?

Le ton solennel de Priscille parut émouvoir celui qui fermait son âme comme on

ferme, d'un seul coup, un coffre sur un trésor secret.

Il dit, sans regarder Priscille :

— Bien malade...

— Votre ami?

— Trop souffrir... Pauvres connaissent souffrir; pauvres tout petits sont malheureux, grands sont malheureux, vieux sont malheureux... Disent : « Ça me n'est égal!... Bon Dieu a voulu comme ça. » C'est habitude de malheur qu'ils ont... Mais quand riche perdre tout, voir famille mourir, méchants hommes les maîtres, riche plus malheureux... Tomber de la chaise, on casse rien! Tomber de toit de la maison, on casse bras, jambes, tête...

Épuisé par ce long discours, il soupira encore et se tut.

— Heureux les pauvres ! — dit Priscille.

Des oiseaux s'appelaient pour la nuit, dans les ramures violettes. Une vapeur montait de la pelouse, pénétrait le mince uniforme du Russe et le manteau noir de Priscille. Les passants, plus rares, marchaient plus vite en

se dirigeant vers les portes dorées du Parc. On voyait, entre les arbres, les lumières des maisons s'allumer une à une.

Priscille Séverac reprit :

— Heureux les pauvres ! Plus heureux, les riches devenus pauvres ! Celui qui sauvera le monde est pareil à l'homme dont vous parliez tout à l'heure, qui tombe du toit de la maison. Il était le plus élevé de tous ; il est le plus bas. Son humiliation est extrême, comme fut sa gloire. Et le monde dit : « Il n'est plus. »

Le Russe, fasciné, regarda Priscille et ne cessa plus de la regarder.

— Féodor Ivanovitch, apprenez la vérité : celui que l'on croit mort, reparaîtra. Le Tsar...

Elle baissa la voix :

— Le Tsar Nicolas II existe. Je vais vers lui. Il sauvera la Russie et le monde. Et vous aussi, vous allez vers lui, Féodor Ivanovitch. Je le sais.

Féodor était, dans le crépuscule, comme une statue de pierre, impénétrable.

Soudain, il se leva du banc. Sa figure était

grise de peur. Il fit quelques pas à reculons, sans détacher ses yeux de Priscille. Puis comme si des fils invisibles venaient de se rompre, brusquement libéré d'elle, il s'enfuit.

XVIII

Elle écrivit, un soir, sur son cahier :

« *Que n'ai-je le don des langues? Que ne puis-je exprimer en russe la pensée de Dieu? Si cette faculté m'avait été donnée, Féodor Ivanovitch aurait compris le bienfait de la révélation que je lui apportais. Il m'aurait écoutée avec joie et reconnaissance.*

Que s'est-il passé dans son esprit? Dès que j'ai prononcé le nom du Tsar, il a manifesté un grand trouble. Et tout à coup, il s'est levé; il est parti, sans un mot... Et depuis, il n'est plus revenu au Parc; il n'est plus revenu à l'église. Chaque jour, je suis allée l'attendre à l'endroit accoutumé. Attente inutile et bien triste.

Lui écrire? Il ne lirait pas ma lettre. Il ne sait pas lire.

Son ami sait lire. D'après quelques paroles échappées à Féodor, c'est un homme plus instruit et d'une autre condition que son jeune camarade. Il connaît parfaitement le français, puisqu'il donne des leçons à Féodor Ivanovitch. Je présume qu'il a été riche et qu'il a perdu sa famille et ses biens. Ses infirmités le retiennent dans la solitude, et il a, paraît-il, l'absolue volonté de ne recevoir personne, pas même un seul de ses compatriotes russes.

J'ai eu l'idée de m'adresser à lui; mais j'ignore son nom. Le Maître me dit: « Attends encore. Je te guide pas à pas. Tu ne vois pas le but, mais il est tout proche. Avant la fin de cette année en cours, tout sera dévoilé. Qu'importe Féodor Ivanovitch? Il est un instrument que je prends, que je rejette, que je reprendrai, selon mes convenances. »

18 décembre. — Jours de grande lassitude physique. Les événements se précipitent: Wrangel accablé par l'Ennemi; Féodor Ivanovitch

disparu. O Maître, douterai-je de ta volonté, parce que le fardeau que je porte me semble plus lourd? Non. Ma confiance en Toi *est inébranlable.*

20 décembre. — *J'ai dit à madame Quenelle que j'étais obligée d'abandonner mon poste dans sa maison. Elle m'a demandé pourquoi, et quand je voulais partir. Je lui ai répondu : « Je ne suis pas maîtresse de moi-même. Je ferai selon la volonté de Dieu, qui me conduit. » Cette bonne et généreuse dame a insisté pour me retenir, et, voyant ma fermeté, a montré un regret bien amical de mes modestes services.*

21 décembre. — *Le Maître me presse. Pas un instant de répit. Il me dit : « Hâte-toi! Prépare le Message! Tu dois quitter Paris le 31 décembre, mais d'ici là, ta mission sera* pleinement *accomplie!... » Le 31 décembre... Dans dix jours! J'ai communiqué cette décision du Maître à madame Quenelle. Elle m'a dit :*

« Vous avez sans doute en vue une autre place? »

J'ai répondu non.

Elle m'a dit encore :

« *Où irez-vous ?* »

J'ai répondu :

« *Où Dieu voudra. Je ne sais...* »

Alors, madame Quenelle m'a offert d'augmenter mes gages. Je lui ai expliqué que, mon travail ayant été gêné par l'état de ma santé, Dieu m'interdisait de recevoir une rétribution quelconque *pour les dix derniers jours de mon service. Madame Quenelle a dit :*

« *Comme il vous plaira... Vous êtes une personne* à part, *ma bonne Priscille.* »

Et elle m'a quittée brusquement. Depuis, elle évite d'être seule avec moi.

23 décembre. — *J'éprouve une profonde tristesse en pensant à Féodor Ivanovitch, et le Maître me réconforte :*

« *Tu le reverras un jour, me dit-il. Lui et son ami sont* liés *à toi dans mes desseins. Tu ne comprends pas encore* où *je te mène.* »

24 décembre. — *L'ordre est formel.* « *Tu iras vers lui dans* sa *maison,* » *dit le Maître.*

Je connais son adresse. Rien ne m'est plus facile que d'obéir; rien n'est plus conforme au vœu de mon cœur. Et cependant, cette démarche m'effraie... Je n'ai pas tremblé lorsque je suis partie pour l'Italie. Je suis allée, hardiment, vers Son Altesse le Grand-Duc. Pourquoi tant d'émotion lorsqu'il s'agit de me présenter chez un homme du peuple, *un pauvre* comme moi?

Le Maître affirme que la vérité jaillira de cette rencontre. *Si je savais seulement la langue russe!*

25 décembre. — *J'irai* demain *chez Féodor Ivanovitch. Le Message,* renouvelé et complété, *sera terminé cette nuit. Ma fatigue est infinie. Je ploie sous le fardeau, mais mon âme est forte et tranquille.*

XIX

Le tramway s'arrêta et le contrôleur dit à Priscille :

— Descendez là. Suivez la rue à gauche. Tournez à droite. Comptez deux rues et vous y êtes...

Elle remercia l'homme obligeant, et resta sur le trottoir pendant que la voiture s'éloignait.

Était-ce bien Paris, ce quartier si différent de tout ce que Priscille avait connu ? Que de villes dans cette ville !

Le ciel gris de pierre, où le vent rabattait des fumées gris de plomb, semblait aussi compact que la masse des bâtisses qui couvraient, sur trois côtés, un immense terrain vague. De

l'autre côté, le viaduc du Métropolitain dressait ses arches. Trous mal comblés, bosses galeuses, gravats, tessons, guenilles pourrissantes, lèpres vertes survivant à des jardins, chantiers ébauchés, chaos fétides, ce lieu tenait du dépotoir et du cimetière. Çà et là, des cahutes de chiffonniers, faites de toile goudronnée et de carreaux de plâtre, émergeaient comme des roulottes en détresse. Des écriteaux, fichés sur des pieux, annonçaient des lotissements, et des pistes boueuses, entre des palissades parallèles, dessinaient la forme des voies futures qui avaient déjà leur nom, en lettres blanches, sur des plaques d'émail bleu. Au premier regard, tout cet espace désolé paraissait mort; mais on distinguait bientôt les traces de la vie chétive et sournoise qui le peuplait d'une faune étrange : des chats, des chiens efflanqués rôdant parmi les détritus; des enfants sales jouant avec des chiffons et des boîtes à sardines; trois ou quatre voyous couchés dans l'herbe; un cheval blanc, dont toutes les côtes saillaient; une femme, assise au seuil d'une bicoque, épluchant des

légumes dans un poêlon. Tous ces êtres se confondaient avec les choses, dans une même couleur de misère. La vie semblait froide et raréfiée. Le vent, qui emportait tous les bruits, donnait l'illusion du silence.

Priscille chercha la rue dont le contrôleur du tramway lui avait parlé ! Pouvait-il exister des rues où il n'y a pas de maisons ? Perplexe, elle étudia les alentours, et découvrit la plaque indicatrice. Il lui fallait traverser tout le terrain. Quel voyage !

Elle l'entreprit, appuyée sur son parapluie en guise de bâton, pataugeant dans la boue calcaire qui empâtait ses chaussures. Les voyous, à son passage, levèrent leurs faces blêmes sous les casquettes. Un gamin lui lança une queue de poireau, et s'enfuit en ricanant. Un chien jaunâtre sortit d'une des cahutes, et courut sur elle avec des abois féroces. Mais la femme noire, au chapeau de crêpe, qui éveillait ainsi la vie hostile du terrain vague, continua de marcher, indifférente, entre les palissades ébréchées.

Elle arriva au bout du terrain et prit vers la droite. Des rues coupaient profondément cette masse de maisons qui limitait l'espace libre. Priscille compta : la première... la seconde... Et elle vérifia le nom inscrit sur la plaque bleue. C'était bien là que demeuraient Féodor Ivanovitch et son ami.

Une rue sinistre, vraiment, bordée de vilaines boutiques, de débits peints en rouge brun, de petits hôtels qui sentaient le crime. Par les fenêtres, Priscille devinait, derrière des rideaux en loques, des chambres hideuses de saleté, où des femmes faisaient la cuisine, où des enfants braillaient, où des édredons écarlates, gonflés sur les lits, donnaient l'idée d'une crasse indélébile et d'une invincible vermine.

Dans cette affreuse rue, Priscille Séverac, si propre, si correcte, avec sa robe noire et son chapeau de deuil, avait tout à fait l'air d'une dame, et les indigènes la regardaient beaucoup.

Elle pensait à la pauvreté qu'elle avait con-

nue, austère et douce, et presque riante, dans la campagne charentaise, ou dans les petites villes provinciales ; à la pauvreté qui enrichit l'âme en réduisant les besoins et les désirs du corps, qui ramène à la simplicité primitive, et donne tant de prix aux biens que possèdent en commun tous les enfants de Dieu : l'air, le soleil, l'ombre des bois, les fleurs et les fruits sauvages, les bêtes amies, la présence visible et sensible du Seigneur dans la création. Ici, c'était l'enfer des pauvres, l'œuvre de l'homme collaborant avec le démon, l'abîme où pas un reflet divin ne tremble.

Féodor Ivanovitch et son ami — l'inconnu qui avait été riche, l'homme « tombé du toit » — vivaient dans cet enfer !

Seuls, volontairement seuls, parmi le peuple de l'abîme.

Ils ne fréquentaient personne, avait dit Féodor. Ils ne voyaient ni Français, ni Russes. L'ami malade ne sortait jamais de sa chambre. Féodor, pour aller à son théâtre, devait, chaque jour, traverser Paris, à pied. C'était tout un

voyage. Il se reposait dans l'église quelquefois, dans le Parc, plus souvent, depuis qu'il connaissait Priscille. Et après le ballet, il refaisait, en sens inverse, le même parcours, des quartiers riches aux quartiers bourgeois, et jusqu'à cette épouvantable ville des pauvres.

« Pourquoi ici et non ailleurs ? » — se demanda Priscille. — « Hélas ! ils n'ont pas eu le choix. Les pharisiens et les princes des prêtres n'accueilleraient pas, dans leurs belles maisons, les publicains et les péagers. Le cœur des riches est si dur qu'ils ne peuvent supporter l'odeur du misérable. »

Elle examina les numéros des portes et vit qu'elle avait dépassé la maison où logeaient les Russes.

Elle revint en arrière et s'arrêta au seuil d'une bâtisse étroite, dont le plâtre noirci se lézardait.

La porte ouverte démasquait un couloir, aux parois peintes en lie de vin, qui sentait l'oignon, le chat et le linge sale.

Priscille s'engagea dans ce couloir et aus-

sitôt une femme s'élança d'une espèce d'antre, en aboyant des mots indistincts.

Priscille salua poliment.

— Je prie madame de m'excuser si je la dérange...

— Qu'est-ce que vous voulez ? — vociféra la mégère.

— C'est bien ici que demeure monsieur Ivanovitch ?

— Comment qu'vous dites ?

— Ivanovitch... Féodor...

— Le Russe! Oui, y reste ici ! Vous venez pour les souliers ?

— Non, madame. Je désire prendre des nouvelles de monsieur Ivanovitch.

— Il n'est pas malade, allez ! C'est son copain qui est malade... Lui, y s'en fait pas... Au quatrième, la porte en face...

Priscille ne distinguait pas, dans le noir, la rampe de l'escalier.

— Pas par là !... C'est la cave... Si vous voyez pas clair, faut prendre un lorgnon... Là, vous y êtes.

Et comme Priscille disparaissait dans la sombre spirale glissante, la concierge hurla, d'en bas :

— Y a pas de sonnette. Vous frapperez.

— Je vous remercie bien, madame, pour le renseignement, — cria Priscille, penchée sur la rampe.

Une réponse assourdie lui parvint :

— Pas d' quoi !

Sur le palier du quatrième étage, Priscille Séverac fit une halte, tout essoufflée, et sentant jusque dans sa gorge la palpitation désordonnée de son cœur.

Une clarté blême tombait d'un vitrage. Le palier, carrelé de briques, commandait un corridor obscur. Le robinet d'une prise d'eau laissait choir, toutes les secondes, une goutte qui marquait la fuite du temps, comme une horloge liquide... Tac... tac... tac...

Pas d'autre bruit.

Les chambres semblaient inhabitées, à cette heure où les ouvriers sont au travail, et les enfants à l'école.

Il y avait une clé dans la serrure de la porte, en face de l'escalier.

Priscille regarda cette clé et songea que Féodor Ivanovitch devait être absent.

« Il n'est pas allé bien loin. Il va rentrer, puisqu'il n'a pas emporté la clé... Peut-être quelqu'un doit-il venir, « pour les souliers »... L'ami malade ne peut pas ouvrir la porte... »

Ces pensées se succédaient, en images rapides, dans l'esprit de Priscille Séverac.

« Si j'entre...: Que dira l'ami de Féodor !... Et que lui dirai-je ? »

Elle sentait dans tout son être, une répulsion pour cet acte si simple de toucher la clé, d'ouvrir. L'appréhension d'un mauvais accueil suspendait sa volonté. La Messagère de Dieu, la Prophétesse, n'était plus qu'une femme, malade de timidité.

Elle eut envie de redescendre la spirale obscure.

Tac... tac... tac... Les gouttes tombaient, et Priscille croyait les recevoir, lourdes comme des larmes de plomb, sur son cœur débile.

Elle appela :

« Maître !... O Maître !... Dirige mes mouvements !... Prends-moi par la main !... Voici que je suis pareille à l'épouse de Loth, changée en statue de sel !... Parle-moi, ô mon Maître ! »

Une douceur s'infusa dans ses veines.

« Priscille ! dit la voix intérieure... Qu'attends-tu ?... C'est le pas décisif... »

Elle frappa du doigt la porte et attendit un signe qui ne vint pas.

Elle frappa encore.

Rien ne répondit, derrière le panneau de bois, mais dans l'âme de Priscille, la voix disait :

« Entre. »

La Messagère fit tourner la clé. La porte s'ouvrit.

Une chambre mansardée commandant une autre chambre. Un poêle allumé avec son tuyau de tôle noire. Sur une table, des casseroles, des assiettes, une théière, un pain entamé. Devant la fenêtre, une autre table

chargée d'outils. Au mur, pendant à des clous, des chaussures attachées par paires. Un relent de colle et de vieux cuir.

Dans un coin, une veilleuse allumée sur une étagère, devant une icône de cuivre doré ; et dans le coin opposé, un programme de théâtre, avec des danseurs rouges, bleus et verts, fixé sur le papier décoloré du mur par une épingle.

Priscille Séverac considérait toutes ces choses.

Elle était comme dédoublée et se regardait agir, avec une lucidité extraordinaire. La voix intérieure se taisait, mais Priscille la sentait toute prête à parler, et elle n'avait pas la sensation de la solitude.

Elle heurta légèrement la table pour avertir celui qui devait être dans la chambre voisine dont la porte n'était qu'à demi fermée. N'entendant rien, elle s'avança jusqu'au seuil de cette chambre.

C'était une mansarde sans cheminée, meublée d'une commode en bois rougi, d'une « toilette » à la glace fendue et d'un petit lit de fer, étroit

comme un lit de camp. Un rideau de cretonne obstruait la moitié de la fenêtre, laissant dans l'ombre le lit sur lequel un homme était couché ; et dans cette ombre, brillait une icône qui représentait une Vierge noire sur fond d'or.

L'homme était habillé, comme Féodor Ivanovitch, d'un ancien uniforme de soldat russe, sans insignes. Son bras levé cachait son visage. Il dormait si profondément que Priscille ne percevait pas le rythme de sa respiration, et son repos avait la majesté de la mort.

Auprès du lit, sur une chaise, une tasse était posée qui avait dû contenir du thé. Le carreau était net et toutes choses en ordre, tandis que la chambre précédente offrait un mélange désagréable d'objets divers. Sans doute, Féodor était-il plus attentif au bien-être de son ami qu'au sien propre. Ici, comme là, c'était la pauvreté, mais ici, elle paraissait moins affreuse.

Priscille pensait :

« L'homme tombé du toit... »

Qu'était-il ? Un riche, avait dit Féodor. Sans

doute, un noble, un seigneur, traqué par les bolcheviks et que le bon soldat avait sauvé. La fraternité du malheur effaçait toutes les différences que la naissance et la fortune avaient mises entre ces deux hommes.

Une compassion tendre et respectueuse retenait Priscille devant l'inconnu qui dormait. Elle éprouvait le même sentiment qu'elle avait connu dans l'église, parmi les exilés en prière. La mansarde n'était-elle pas un lieu sanctifié par la douleur, par la charité, par le dessein du Maître qui avait — à leur insu — choisi Féodor Ivanovitch et son compagnon d'infortune ?

L'homme endormi fit un mouvement. Son bras glissait, découvrant sa face pâle et paisible.

Il avait des cheveux tout blancs ; la moustache et la barbe toutes blanches. Un cerne bleuâtre entourait ses yeux clos dont la paupière inférieure était gonflée. Sa figure, détendue dans le sommeil, exprimait la bonté, la résignation, une faiblesse tragique, une tristesse infinie.

Figure de martyr survivant au supplice ; figure que la mort, une fois, avait touchée et qui gardait, de ce contact, une pâleur aussi terrible que celle de Lazare, lorsqu'il apparut à ses amis, hors des bandelettes déroulées.

Et Priscille reconnut celui qu'elle avait tant cherché, à travers le monde.

XX

Elle ne sut jamais combien de temps elle était restée dans cette chambre, les yeux fixés sur le « Tsar » qui dormait toujours. De ce qui se passa en elle, pendant qu'elle le contemplait, de cette extase silencieuse qui la tint comme endormie ou morte, elle ne garda qu'un souvenir indéfinissable.

Elle dit, plus tard :

« Je fus ravie au ciel, comme Élie et Jean. Pour expliquer la béatitude de ce moment, il n'y a pas de mots dans le langage des hommes. »

Un pas, dans la chambre voisine, la fit trembler tout à coup. Elle recula et se mit en tra-

vers de la porte, pour protéger de son corps, l' « Homme du conseil de Dieu ».

Un petit garçon au nez pointu, à la peau tachée de son, avait tourné la clé dans la serrure. Il entrait, sans façon.

En apercevant Priscille Séverac, il demanda :

— Les souliers sont-ils prêts ?

Priscille ferma la porte de la « chambre impériale ».

— Que dites-vous, mon petit ami ?

— Je viens chercher les souliers de papa. Le Russe avait dit qu'ils seraient prêts.

— Je ne suis pas au courant...

— Où qu'il est, le Russe ?

Les yeux fureteurs du gamin arrêtèrent leur regard sur la porte fermée.

— Il est sorti, — dit Priscille. — Vous reviendrez ce soir.

— Je peux attendre.

— Non, non, — fit-elle, précipitamment. — Personne ne doit rester ici.

— Vous y restez bien.

— Non, non! Je m'en vais!... Descendez avec moi...

Elle était obsédée par cette idée : « *Personne* ne doit pénétrer dans la chambre. »

L'éclat de ses yeux dut inquiéter le petit garçon. Il la suivit, quand elle sortit sur le palier.

— Pourquoi vous emportez la clé?

— La concierge la remettra tout à l'heure à monsieur Féodor. Il ne faut pas qu'on dérange le monsieur qui est malade.

Avec l'enfant, elle descendit la spirale sombre de l'escalier et retrouva la concierge hargneuse.

— Monsieur Féodor n'est pas rentré, dit-elle. Vous serez bien bonne de lui dire que Priscille Séverac est venue.

— Pri...?

— Priscille Séverac. C'est mon nom. Monsieur Féodor me connaît bien... Voici la clé que j'ai prise sur la porte...

— A cause du gosse? Vous avez bien fait. Il veut tout le temps aller chez le Russe. C'est

curieux comme une pie. Et l'autre, qui est malade, celui qui ne sort jamais, va-t-il mieux ?

— Il dort. Il ne s'est pas réveillé, — dit Priscille.

Elle se hâta de partir, pour éviter les questions de la concierge.

La rue... Les gens qui passent et qui ne savent rien... Le grand ciel gris sur le terrain coupé de palissades... le viaduc du métropolitain... Paris dans le brouillard, là-bas... Oh ! qu'ils sont beaux, parmi les gravats du sol infâme, qu'ils sont beaux, les pieds de la Messagère !

« J'exulterai comme Débora ! Je chanterai comme Siméon. Loué, loué soit le Seigneur, l'Éternel, celui qui a fait alliance avec son peuple et qui a rempli toutes ses promesses ! »

Elle va, si légère qu'il lui semble voler, la poitrine gonflée d'une sainte allégresse. Elle a envie de clamer sa victoire, de se prosterner, de sangloter ; mais ses jambes rajeunies l'emportent. Elle va..., elle va...

Le tramway...

Montera-t-elle dans cette voiture ? S'éloignera-t-elle de la maison élue ! Il le faut, hélas ! Mais Priscille sait qu'elle reviendra. Elle monte, et s'assied, la face tournée vers la vitre...

La masse des maisons ouvrières, là-bas... La rue où est *sa* maison...

Tout s'éloigne. Tout s'évanouit.

« Pourquoi, mon Dieu, pourquoi suis-je partie ! » gémit tout bas la Messagère.

Et, revenue chez madame Quenelle, dans le cadre familier de sa vie, ayant posé chapeau et manteau et repris son tablier blanc, elle répète encore :« Pourquoi ?... Pourquoi ?... »

Elle marche à travers la lingerie, s'arrête soudain, marche encore, regarde fixement, sans les voir, la fenêtre ou la cheminée, et tâche d'user l'excitation de ses nerfs, jusqu'à ce qu'elle tombe sur son lit, comme un tas de vêtements vides.

La voix lui parla, toute la nuit, et le lendemain, ce fut l'inévitable dépression nerveuse,

la brisure des os, le tremblement des mains, les larmes.

Priscille fit l'effort de se lever, mais à peine vêtue, elle se courba, comme si elle portait un fardeau sur les reins, et force lui fut de rester couchée. Madame Quenelle vint la voir.

— Vous avez pris froid, hier? Vous avez la fièvre, ma bonne Priscille.

— Oh! que Madame ne s'inquiète pas! J'ai eu souvent de ces crises, après des émotions ou des fatigues. Demain je serai sur pied.

— Prenez au moins ce cachet de quinine...

— Madame voudra bien m'excuser : je ne dois prendre aucun remède.

— Qui vous en empêche? Votre médecin?

— Je n'ai rien à faire avec les médecins. C'est à Dieu de me guérir. Puisqu'il m'emploie, qu'il me guérisse!

— Cependant...

— Je remercie Madame pour le cachet. Si Madame veut bien me permettre de reposer, ce léger malaise se dissipera facilement.

— Mais vous ne serez pas en état de partir le 31!...

Priscille eut un sourire mystérieux.

— Je partirai *précisément* le 31 décembre, et Madame pourra connaître alors les raisons de mon départ, qui sont graves, mais consolantes et fortifiantes pour les âmes fidèles... En vérité, je le dis à Madame, nous vivons des jours solennels.

Elle reposa, dans l'oreiller, sa tête au petit chignon gris, aux yeux luisants, et le sourire extatique demeura sur sa bouche entr'ouverte.

Madame Quenelle alla dire à sa fille :

« Je crois que notre brave lingère est un peu... »

Et elle se frappait le crâne.

Cette journée passée au lit, dans la quiétude, parut courte à Priscille Séverac. Dispensée d'agir, de parler, de manger, elle eut le doux sentiment de n'être plus qu'une âme.

Elle était heureuse d'un bonheur tranquille, après la joie exultante de la veille; et elle

n'avait aucun étonnement, puisqu'elle n'avait jamais douté de la parole de Dieu. Peut-on s'étonner que la promesse du Tout-Puissant soit accomplie? Le Maître avait dit :

« Tu rencontreras le Tsar, dans l'abaissement et l'humiliation. »

Priscille l'avait rencontré, sous l'aspect d'un pauvre vieil ouvrier, et dans quelle misérable chambre!

Le Maître avait dit :

« Ta mission sera remplie avant la fin de l'année en cours. »

Et la révélation s'était faite le 26 décembre!

L'événement miraculeux — qui eût plongé le monde dans la stupeur et la crainte, si le monde avait pu le connaître! — était aussi simple, pour la Messagère, aussi fatal que le mouvement prévu de la marée ou les phases de la lune. Priscille Séverac, qui ne vivait pas sur le même plan que les autres humains, ne concevait pas l'extraordinaire. Puisque tout est possible à Dieu, l'homme doit accepter, avec simplicité, tout ce qui vient de lui. La surprise,

devant l'action divine, c'est une forme du doute.

Et c'était justement parce qu'elle n'éprouvait aucune surprise, que le bonheur de Priscille était si doux. Elle le savourait, comme la récompense attendue après quarante années de confiance intrépide; et, songeant à ces temps terribles qui allaient venir pour la chrétienté, avant le triomphe de l'Agneau, elle s'accordait un jour de repos dans la joie sainte.

Elle, qui vivait tournée vers l'avenir et ne regardait jamais en arrière, elle se plaisait, maintenant, à considérer l'œuvre de Dieu dans sa vie passée. Partout, éclataient les marques de la prédestination prophétique ! Nourrie de la Parole divine, l'enfant élue avait reçu le baptême de la douleur, et le baiser du charbon ardent qui toucha les lèvres d'Isaïe. Au creuset de la souffrance, sur l'enclume de la pauvreté, le plomb de sa nature humaine et pécheresse s'était changé en or pur. Elle n'en avait point d'orgueil. Priscille Séverac, en elle-même, n'était qu'un vermisseau chétif. S'il avait

plu à l'Éternel de la choisir comme un instrument et de se glorifier par elle, ce n'était pas qu'elle fût meilleure que les autres...

Elle revit la maison de Samuel Séverac, l'assemblée du soir dans la grande salle éclairée par le foyer brûlant, le père lisant à voix haute les visions d'Ézéchiel ou les plaintes de Jérémie; elle revit le pâturage et les moutons paissant, les femmes à la fontaine, les anciens du village assis au seuil des chaumières, tout ce qui représentait, pour la petite Priscille, les vivantes illustrations du Livre. Plus tard, elle avait compris que « le Seigneur, l'Éternel, le Sabaoth des Armées », est un Dieu jaloux, dont la colère plane sur le monde comme un ciel noir chargé de foudre. Elle avait annoncé, sur le mode véhément des vieux Prophètes, la nouvelle tribulation qui allait venir pour « Jacob », mais, sous les fureurs de la Sibylle, persistaient les impressions tendres reçues dans la première enfance, cette fleur de poésie biblique que n'avait pu sécher le souffle brûlant de l'Esprit.

Elle se rappelait aussi comment elle avait eu la révélation de son destin, lorsque de grands maux l'affligeaient, et que les médecins — race incrédule! — épiaient les moindres mouvements de son âme. Elle se rappelait toutes les maisons où elle était entrée, « comme Israël dans la maison de servitude », et les maîtres qui l'avaient aimée et ceux qui l'avaient méconnue.

Elle avait rendu l'amitié pour l'amitié et l'indulgence pour le mépris. Les bons n'avaient pu la retenir auprès d'eux; les méchants n'avaient pu la faire dévier de sa route, quand le Maître la poussait en avant.

Elle atteignait enfin le but de son dur voyage. Elle entrevoyait une existence nouvelle, qui ne serait pas sans peines et sans périls, mais qu'elle vivrait avec l'Élu du Seigneur et dans son ombre. Elle servirait le Tsar proscrit comme Féodor Ivanovitch le servait. Jusqu'au jour désigné pour le grand combat contre la Bête, tous trois s'abriteraient dans les ténèbres des bas-fonds de Babylone, où le couteau des bolcheviks ne saurait pas les atteindre. Com-

bien admirable était la sagesse du Maître! Il avait sauvé le Tsar, par un moyen encore inconnu de Priscille, lors du massacre d'Ekaterinbourg, — peut-être avec l'aide de quelque soldat ou de quelque paysan. — Il l'avait protégé contre les fauves, dans la forêt; il avait dirigé vers lui Féodor Ivanovitch, qui, reconnaissant l'Empereur, s'était jeté à genoux... Plus tard, par les soins du Maître, le Tsar et le soldat, devenus frères dans le même danger, avaient pu sortir de Russie et gagner la France. Pourquoi Nicolas II n'avait-il pas déclaré sa présence à sa famille éparse dans les cours d'Angleterre et de Danemark? Pourquoi laissait-il dans le deuil sa mère, ses amis, ses sujets fidèles? Pourquoi cette misère et cet abaissement? — Parce que, pour mériter la victoire, il devait passer par la voie de l'humiliation, afin de sortir, pur, de la mort apparente.

Quand il aurait vaincu la Bête et ramené le règne de la paix, le Tsar, conquis à la vraie foi, voudrait sans doute garder auprès de lui

la Messagère. Mais Priscille Séverac, devenue bien vieille et bien cassée, n'accepterait de lui qu'une petite maison, dans un village ; et elle mourrait comme elle était née — paysanne.

Ainsi, la prophétie s'accomplirait.

Cependant, la tâche de Priscille était tracée quotidiennement. Hier, elle avait découvert le refuge du Tsar. Demain, elle retournerait vers l'Empereur et remettrait, en ses propres mains, le Message.

Ce Message qui contenait toute l'histoire de Priscille, toute l'explication du « plan de Dieu », avec les ordres directs du maître pour l' « Homme de son conseil », était préparé depuis longtemps. Priscille l'avait emporté en Italie. Elle en avait fait une copie destinée au Grand-Duc, et l'original, sans cesse remanié et complété, avait maintenant sa forme définitive. Priscille le serrait dans la vieille bible noire, avec le portrait de Nicolas II.

La nuit passa, sans que Priscille pût dormir, et le lendemain matin, elle tenta vainement de se tenir sur ses jambes. Il lui fallut se recou-

cher. Par complaisance pour sa maîtresse, et pour éviter la visite du docteur, Priscille accepta le cachet de quinine et les tisanes qu'on lui imposa.

La voix qui parlait en elle l'exhortait à la patience.

« Pourquoi te troubles-tu? Rien n'arrive que je n'aie décidé, dans ma sagesse suprême. Ce que tu appelles un mal, peut être un bien. Ma volonté est que tu te reposes. Demain, tu seras guérie, et tu porteras le Message au Tsar. »

Elle dormit tranquillement cette nuit-là.

Et le jour suivant, qui était le 29 décembre, elle s'éveilla avec une sensation délicieuse de rajeunissement. Ses jambes étaient souples. Son sang courait, chaud et vif. Son intelligence avait une lucidité singulière.

Elle prit le Message dans la bible noire et elle contempla, avec une tendresse respectueuse, le portrait du Tsar encadré de petits rubans tricolores, heureuse de reconnaître tous les traits du visage auguste, malgré la décoloration des cheveux. Au-dessous de

l'image, elle inscrivit la date de la rencontre.

Après le déjeuner de midi, elle demanda, par déférence, à madame Quenelle, la permission de sortir, et elle refit, à travers la ville indifférente, le trajet compliqué qu'elle avait fait une seule fois.

Un vent aigu sifflait sur le terrain vague où les palissades vibraient. Il glaçait les membres de Priscille, sous ses vêtements trop minces, mais l'illuminée, insensible au froid, s'en allait comme Moïse vers le Thabor. Le message, caché dans sa poitrine, la réchauffait comme une chose vivante.

Elle retrouva la rue sinistre, la maison au crépi lézardé, et le corridor qui sentait le chat et l'oignon. Sans hésiter, elle commença de monter l'escalier obscur. Elle pensait :

« Féodor Ivanovitch lui a sûrement parlé de moi. Ils savent que je suis venue. Ils m'attendent... »

Une voix cria d'en bas ;

— Hé!... Dites donc!... Où allez-vous?

— Je vais... chez monsieur Ivanovitch.

— Descendez un peu... Faut que je vous cause.

La concierge glapissante, au bas des marches, faisait des gestes de rappel.

Priscille descendit à regret.

— Ne me reconnaissez-vous pas? — dit-elle. — Je suis la personne qui est venue l'autre jour... Priscille Séverac... Je vous ai dit mon nom.

— Je vous remets bien... Vous êtes venue le jour que le grand blond était sorti, et vous m'avez remis la clé, rapport à un gosse qui voulait entrer chez les Russes. J'ai dit à l'Ivanovitch, que vous étiez venue... et votre nom... et l'histoire de la clé, et tout...

— Et que je reviendrais?

— Et que vous reviendriez. Il a eu un peu de mal à comprendre, parce qu'il n'est pas fort sur le français; mais je sais lui parler. J'ai l'habitude de son patois... Eh bien, ma petite dame, il n'a pas eu l'air enchanté de votre visite.

— Comment?

— Il ne m'a pas confié ses sentiments. C'est une idée que j'ai eue, à voir sa tête... C'est-il

pour ça ou pour autre chose, je l'ignore, mais hier, les oiseaux ont déniché...

— Pardon, madame, je ne saisis pas...

— Ils sont partis! — cria la femme. Ils ont déménagé, le blond et le vieux qui est malade... Déménagé, c'est une façon de dire, puisqu'ils étaient en garni, et qu'ils n'avaient, à eux, que leurs habits, leurs outils de travail et leurs bonnes Vierges dorées...

— Et... où sont-ils maintenant? demanda Priscille défaillante.

— Si vous croyez qu'ils m'ont laissé leur adresse! Ils avaient payé leur mois : ils étaient libres de s'en aller... Je ne les regrette pas... C'étaient des gens bien tranquilles... Mais ces étrangers, on ne sait jamais d'où ça vient et où ça va... Dans le quartier, on commençait à parler d'eux. On les appelait les bolcheviks, parce qu'ils sont Russes...

XXI

Pendant deux jours, Priscille Séverac erra dans la cité des pauvres.

Les maisons qu'emplit une populace sordide, la virent passer, maigre et pâle, le dos courbé. Les lanternes rouges des hôtels borgnes, le reflet livide des bars éclairés à l'acétylène, colorèrent fantastiquement ce fantôme noir qui allait, coudoyant le meurtre et la prostitution et regardant l'invisible. Des gens ricanaient à son passage; mais quand ils l'approchaient, tous faisaient silence; ils s'interrogeaient, du regard, les uns les autres — et personne ne risquait un geste offensant.

Elle chercha le « Tsar » disparu, poussée par

des impulsions irrésistibles, sûre de le retrouver, et n'essayant même pas de s'expliquer, par des raisons « humaines », la fuite imprévue des deux Russes. Elle ne disait pas : « Une ressemblance a pu m'abuser. L'ami de Féodor n'est peut-être pas le Tsar, mais un homme qui se cache, et que ma visite intempestive a effrayé, comme Féodor s'est effrayé de mes paroles... Et d'ailleurs, si l'homme endormi est véritablement Nicolas II, l'idée que sa retraite est découverte et sa personnalité dévoilée, cette idée seule l'obligeait à fuir... Pourquoi aurait-il confiance dans une femme inconnue, qui pourrait être une espionne sous le masque de la sainteté?... » Ces hypothèses troublantes ne venaient pas à l'esprit de la Messagère. Elle n'admettait pas la possibilité d'une erreur, et d'un mystère qui resterait à jamais impénétrable.

Le soir du deuxième jour, la voix qui parlait en elle, commanda :

« Rentre chez madame Quenelle et fais tes préparatifs de départ. Je t'accorde une trêve

pour reposer ton corps et ton âme. Ce qui te paraît inexplicable sera parfaitement expliqué au jour choisi par moi. Ne possèdes-tu pas le gage matériel de ma fidélité à mes promesses? N'as-tu pas vu le Tsar, de tes yeux? La première partie de ta mission est terminée. La seconde — qui doit aboutir à la remise du Message — commencera bientôt. L'avenir n'appartient qu'à moi. Sache donc vivre au jour le jour, et sois persuadée que tout est bien. »

Priscille répondit en son cœur :

« Tout est bien, ô mon maître ! »

Le 31 décembre, elle fit ses adieux aux dames Quenelle. Les domestiques, ses compagnes, pleuraient de la voir partir. Elles avaient fini par aimer cette créature incompréhensible. Toujours prête à se sacrifier pour les autres, elle se fût volontiers nourrie des restes de leur table, et elle eût fait leur travail pour les soulager.

— Revenez-nous vite, Priscille!

— Si Dieu veut que je revienne ici, lui-même m'y conduira.

— Quelqu'un vous attend?

— Personne.

— Où irez-vous donc?

— Chez le premier venu. Au village, on me connaît. Toutes les portes s'ouvriront pour moi.

— Attendez encore un jour. Nous fêterons ensemble le premier de l'an.

— Je ne suis pas libre d'attendre ou de partir.

— Nous vous accompagnerons à la gare.

— Inutile. Je dois m'en aller seule. Ma valise n'est pas bien lourde, et sur le boulevard je prendrai le tramway.

Elle alla dans la lingerie chercher son bagage. La valise n'était pas encore fermée. Entre les vêtements bien pliés, il y avait, dans une enveloppe de papier brun, le cher trésor de Priscille : la bible, les cahiers manuscrits, le portrait du Tsar.

La Messagère se mit à rêver, un instant. Elle pensait au soir de son arrivée chez les Bridain, à son départ pour Venise, à tous ces voyages

qu'elle avait faits et à ceux qu'elle ferait encore... Elle n'était ni déçue, ni découragée, un peu mélancolique seulement, car la chair est faible.

Déjà, les événements prenaient un sens nouveau et favorable. La voix suggérait les interprétations qui rassuraient la conscience de Priscille et qui fortifiaient sa foi. Dieu lui avait montré le Tsar, comme à Moïse la terre de Chanaan. Loué soit à jamais l'Éternel!

— Mais je le sais : *moi*, j'entrerai dans la Terre promise, et j'en cueillerai les fruits.

Elle ferma sa valise, arrangea son chapeau de crêpe sur ses cheveux gris et s'habilla d'un vieux manteau trop large, présent de madame Quenelle. Son porte-monnaie contenait cinquante-cinq francs.

— Je dépenserai cinquante francs pour mon voyage. Il me restera cinq francs lorsque j'arriverai à Aubeterre. C'est parfait.

Elle embrassa la cuisinière et la femme de chambre qui voulurent descendre avec elle jusqu'au seuil du vestibule. Le temps s'était

adouci. Une foule bruyante se répandait devant les boutiques violemment éclairées. Le ciel bas, recevant la réverbération des feux de Paris, semblait une énorme fumée rougeâtre, étalée sur un volcan.

Priscille regarda cette lueur d'incendie, et elle pensa aux Sept Anges qui tiennent des trompettes d'or. Quand la première trompette retentirait parmi les tonnerres et les fulgurations, la Messagère reviendrait dans la grande ville, ramenant « l'Homme du Conseil de Dieu ».

— Au revoir, Priscille! — dirent ses compagnes.

Elle leur sourit, détourna la tête, et s'en alla, heurtée par les passants, avec son vieux parapluie de coton noir et sa petite valise brune.

Paris, 1921-1922.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 862-11-22.

J.R. 15/12/30

Author Tinayre, Marcelle

Title Priscille Séverac.

200711

LF.
T587pr

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU